

Maurice DAVAU

Première année de Collège

À Loches, mes parents avaient acheté beaucoup de choses et le trousseau s'était complété rapidement au cours des jours qui suivirent. Il n'y avait, semblait-il, que la boîte à provisions qui manquât : commandée au menuisier de Saint-Quentin, elle ne serait livrée qu'à la Toussaint. Et, encore, par faveur, tellement il avait de travail !

-En attendant, dit mon père, tu mangeras du chocolat à quatre heures. Une tablette de chocolat, c'est dix bâtons ... Pour les quinze petits jours qui restent avant la Toussaint une tablette et demie...Tu logeras ça dans ta case de la salle d'étude, sous tes cahiers...

- Oui, approuva ma mère. A la Toussaint, si la boîte est faite on te donnera un petit pot de rillettes, des pommes et des noix. Peut-être même un gobelet de confitures.

La veille de mon départ, en présence de Marie Paumier, la lingère, l'on recompta les six chemises de jour, les trois chemises de nuit, les quatre caleçons, les quatre paires de bas, les deux paires de draps de lit, les douze mouchoirs, tout cela étalé sur le lit de la chambre de réserve ; on vérifia la solidité des boutons et des boutonnieres, des lacets de chaussures et des bretelles de pantalon ; on déplia et replia vestons, gilets et pantalons. Rien ne semblait avoir été oublié. Toutes les chaussures étaient là : la paire pour les dimanches, la paire pour les jeudis, les sabots russes et leurs chaussons souples, les pantoufles. Rien que du flambant neuf.

-Mais, demanda Marie Paumier, comment emportez-vous ça ?
Bon dieu ! s'écria mon père, on a oublié la malle ! Comment a-t-on pu oublier la malle ?

-Ah ça ! Elle est pourtant bien marquée à la dernière ligne de la liste de trousseau : une malle en bois léger, dimensions maximales 70 x 40 x 40, avec le nom de famille et le numéro d'internat peint à l'intérieur du couvercle

- Eh oui ! Elle nous a échappé ! On a tellement de choses à faire !

Mon père attela son cheval à la petite carriole et se précipita aux Grandes Galeries de Bléré, trente kilomètres aller et retour.

-Encore une demi-journée de fichue ! dit-il.
Mon pauvre enfant, tu nous en fais faire ! ajouta ma mère.

...Enfin, tout fut prêt, bien en place dans la malle toute neuve, malle noire, avec des contreforts jaunes et des poignées de fer. Et le dimanche arriva. Pour se rendre à Loches, il fallait presque deux heures par la route : les côtes, où le cheval marchait, au pas, étaient longues et il ne trottait pas non plus à la descente sur Corbery. Aussi, avait-on décidé de partir aussitôt après le déjeuner de midi.

Trois heures sonnaient à la Porte Picois lorsque, après arrêt de contrôle à l'octroi de la rue de Tours, on arriva à l'auberge Loiseau qui jouxtait le collège et où mes parents avaient l'habitude de garer leur attelage. La malle descendue, le cheval dételé, nous nous présentâmes à l'entrée du pensionnat. Mon cœur battait fort.

...Le collège, encastré, entre l'auberge et un important immeuble privé n'avait pas d'apparence extérieure particulière. Aucune enseigne au fronton ; aucun nom au voisinage de la sonnette. Il fallait savoir qu'il se tenait là !

Dès la porte franchie, On se trouvait dans ce que le principal avait appelé, la cour d'honneur et que le branchage d'un très vieux cèdre suffisait à recouvrir presque entièrement. De vieux bâtiments l'encadraient sur trois côtés : à gauche, le parloir, le salon et la petite salle à manger du principal en face, l'entrée de la cuisine, le cabinet du principal, un petit porche et deux salles de classe ; à droite, deux autres salles de classe ; à l'étage, un dortoir, la lingerie, l'infirmerie et les logements du personnel. Le porche donnait accès à la cour de récréation qui, comparée à celle du Liège me parut immense. De là, on découvrait une aile presque neuve, aux nombreuses baies vitrées, ajoutée au début du siècle pour abriter une vaste salle d'étude au rez-de-chaussée et un dortoir à l'étage. La personne qui nous accueillit était une petite femme brune, au visage très doux

- Vous nous amenez le petit nouveau ? Je suis prévenue. Oh ! mais il n'est pas si petit que ça ! Monsieur, madame, entrez au parloir : il est libre. Je vais appeler madame.

Sur un ton confidentiel, elle ajouta :

-Monsieur est en train de faire sa partie au Café de la Ville, comme tous les dimanches
Moi, je m'appelle Emilie...Je suis la cuisinière

-Donc, un personnage important dans la maison ! dit mon père en riant

-Oh ! Ce n'est pas bien compliqué ici ! Chaque jour de la semaine à son menu. Vous pensez bien que je les connais par cœur, les menus, depuis dix ans que je suis là !... Mais les pensionnaires ne se plaignent pas... On fait de son mieux, avec les moyens du bord

Et, se tournant vers moi :

- -Vous verrez, ce soir il y a de la panade, une tranche de rôti de porc et des lentilles...

- -Il ne faut pas lui dire "vous », protesta ma mère.

- -Si madame ! Ici, je dois dire "vous" à tout le monde. Même à des petits moutards qui n'ont pas dix ans.

- -Il y en a de si jeunes ? demanda mon père.

- -Oui, monsieur. Quelques-uns...

- -Mais... ils n'ont pas leur certificat d'études ?

- -Il n'y a pas besoin de ça pour entrer ici

- -On a été mal renseignés ! dit ma mère. Depuis trois ans qu'il est le premier de la première division chez nous ... il aurait pu venir plus tôt.

- -Bien sûr madame, et passer son certificat d'études ici... Mais ici, ça coûte... Alors... Je vais vous annoncer. Madame va venir. Moi, je vais monter, la malle avec Paul. Paul, c'est le garçon de salle.

- -Ne le dérangez pas, proposa mon père. Je vais vous aider.

- -Vous êtes bien aimable, monsieur. Mais Paul et moi, on est là pour ça ... Et nous nous ferions gronder.

Elle disparut. Un quart d'heure passa Madame Lefort, la femme du principal, entra en s'excusant d'avoir fait attendre.

- J'étais, dit-elle, avec la lingère-buandière en train de préparer la lessive, la première de l'année scolaire... Alors, il y a beaucoup à trier... A propos, l'autre jour, je ne vous ai pas demandé si votre fils sera ou non blanchi par nos soins

- Le blanchissage n'est donc pas compris dans le prix de pension ? demanda ma mère

-Non, madame. Il y a un, supplément. Mais, si vous préférez, vous pouvez le blanchir vous-même... S'il vous est possible de prendre ou de faire prendre ici, chaque lundi, son sac de linge sale. D'autres familles des environs le font.

- Chaque lundi ? Et si c'était le mercredi, le jour du marché ?

- Nous préférons le lundi car, les sacs de linge sale, c'est encombrant dans les petits placards individuels.

- Bon, dit mon père, nous allons tâcher de trouver une solution Je pense à deux filles de Genillé qui viennent travailler à la ganterie de la rue de Tours et qui rentrent chaque soir chez elles par le train de sept heures. Nous connaissons leurs familles. Elles pourraient peut-être venir prendre le sac avant de reprendre leur train. Nous n'aurions plus qu'à aller le prendre à Genillé ... Dix kilomètres de moins pour nous chaque fois...

-Les ouvrières de la ganterie ? Des effrontées, monsieur ! Nous n'aimerions pas beaucoup qu'elles viennent sonner à la porte de notre collègue ! Enfin, je vais en parler à mon mari. Vous vous épargneriez tout souci en payant ici dix francs de plus par mois ...

- Non, trancha ma mère. Je le blanchirai moi-même quelles que soient les difficultés. Sans suppléments, c'est déjà tellement beaucoup pour nous !

- Bien, madame. Autre question : les pratiques religieuses ...

- Les pratiques religieuses ?

-Oui. Nous avons des pensionnaires qui font la prière du matin et celle du soir, et que nous conduisons à la messe de neuf heures le dimanche matin. D'autres qui s'abstiennent. C'est tout à fait libre, mais ce n'est pas laissé à la discrétion de l'enfant : Les parents doivent choisir.

- Mettez-le avec ceux qui pratiquent, dit mon père ; ça ne lui fera que du bien de prendre un peu l'air en allant à la messe le dimanche matin

- Quant à la prière, ajouta ma mère, on ne la dit pas chez nous. Mais comme il a fait ses communions solennelles, il s'en souvient peut-être encore, bien qu'il n'ait guère de mémoire....

- Bien Je note. Le supplément est d'ailleurs, minime : dix francs pour l'année. C'est ce que nous payons au chaisier de l'église.

- Toujours des suppléments ! remarqua ma mère avec une certaine amertume.

-Et il peut y en avoir d'autres. Fera-t-il de la musique ? Nous avons une fanfare. La plupart des élèves en font partie Les parents des participants doivent alors acheter un instrument, celui que conseille le professeur de musique, et payer une cotisation annuelle de trente francs, moyennant quoi les cours de solfège sont gratuits.

- Gratuits ... en payant !

Madame Lefort ne parut pas avoir entendu cette nouvelle réflexion amère ; elle continua :

- Je ne saurais trop vous conseiller ces cours. Surtout si votre fils désire être un jour instituteur... D'ailleurs, à l'Ecole normale, il y a aussi une fanfare.

- Et ça coûte cher, un instrument ?

- Cela dépend duquel il s'agit. C'est, vous ai-je dit, le professeur qui décide, selon ses besoins... et aussi selon la conformation de la bouche du jeune homme. Il faudrait le voir, le

professeur ; mais aujourd'hui dimanche, il n'est pas là. Si vous pouviez revenir un jour de la semaine prochaine en le prévenant ...

- Eh bien, nous reviendrons mercredi ! Comme ça, nous verrons si Maurice s'accoutume. Aujourd'hui, nous voudrions payer sa pension, nous avons l'argent.

- Très facile : c'est moi qui remplis les fonctions d'intendante. Et, croyez-moi, c'est un gros travail. Rien que la distribution des fournitures me prend au moins deux heures par jour : je lève la boîte aux commandes disposée dans la salle d'étude, je les satisfais et j'inscris les sommes correspondantes sur mon grand livre. En détaillant, pour éviter les contestations avec les familles ... Je vais ouvrir dès ce soir le compte de Maurice Davau et lui préparer une petite provision : l'indispensable pour commencer à travailler demain matin, Quant aux livres, mon mari s'en occupe.

- Il lui en faudra beaucoup de livres ?

- Seulement ceux qui sont en usage- en sixième : grammaire, morceaux choisis, histoire, géographie, histoire naturelle, arithmétique, méthode de dessin, Et un solfège s'il fait de la musique. Quant au dictionnaire de français, nous laissons aux familles le soin de le choisir, nous bornant à déconseiller les dictionnaires illustrés, à cause de certaines reproductions-de tableaux.

Je voyais, sur la figure de mes parents, un air d'effarement, s'accroissant à mesure que se complétait l'énumération. Papa avait sorti son portefeuille.

- Combien pour la pension ? demanda-t-il ?

-540 francs pour le premier trimestre. C'est le prix indiqué sur le règlement de l'établissement.

- Mais ... il y a déjà quinze jours de passés ... Vous ne faites pas de déduction ?

-Tout trimestre se paie en entier, qu'il y ait ou non des absences. C'est bien spécifié.

Mon père aligna cinq billets de cent francs et deux louis que madame Lefort fit tinter sur le marbre de son bureau.

-Parfait ! dit-elle. Maintenant, si vous voulez bien me suivre à la lingerie, au vestiaire et au dortoir ...

Nous montâmes par l'escalier de service. Sur la table de la lingerie s'étalait mon trousseau. Tout au long des murs, je vis une suite de hauts et étroits placards numérotés. Le 33 était ouvert.

-Nous allons le remplir ensemble, dit madame Lefort. Le linge sur la tablette supérieure ; les vêtements aux trois porte-manteaux le sac à linge pendu au crochet de la porte

Elle pointait à mesure sur la liste de trousseau.

- Et les chaussures ? demanda maman.

- Elles vont trouver place, avec leur boîte d'entretien, sur l'une des étagères du cabinet situé à l'entrée de la salle d'étude. Les élèves ont vite fait de s'accoutumer à ces rangements. Mais nous sommes très stricts : rien ne doit traîner, à aucun moment. Passons au dortoir. Voici le lit 33 ; il est déjà fait ; le tiroir de la table de chevet est entrouvert: c'est pour que nous pensions à y mettre la brosse à habits, car c'est là sa place.

-Vous aurez un gentil voisin de droite. Il est de Saint-Quentin, une commune voisine de la vôtre. Peut-être connaissez-vous ses parents : Bardou, à la Fuye -de -Champagne ?

- Oui dit mon père. J'ai arpenté pour eux,
Madame Lefort continuait ses explications :

-A gauche de votre lit, la porte des cabinets de nuit. En principe, il n'y a pas d'allées et venues importantes, les précautions étant prises avant de monter. Et voici, entre les deux dortoirs, la grande table de toilette avec ses casiers, ses tablettes et ses séchoirs. Au numéro 33, la place est vide : nous allons y déposer la boîte de toilette, la serviette et le savon. Le lavabo est au mur : sept robinets, qu'il ne faudra pas laisser ouverts, jeune homme !

- Sept robinets pour cinquante pensionnaires, remarqua maman, ça ne me paraît pas beaucoup...

- Oh ! Madame, chacun y passe son tour et tout le monde trouve moyen d'y accéder pendant la demi-heure consacrée aux soins de toilette. C'est une habitude à prendre. Le dimanche matin, dix minutes de plus sont accordées.

Mes parents ne paraissaient pas très convaincus. On descendit par un autre escalier. Au réfectoire, le garçon était déjà en train d'installer bouteilles, cruchons, verres et assiettes pour le repas du soir. On me fit mettre mon enveloppe de serviette dans une corbeille d'osier contenant toutes les autres. Et la place que j'occuperais à table me fut indiquée. De même dans la salle d'étude où nous passâmes ensuite : j'y déposai mon plumier, mon papier à lettres et ma tablette et demie de chocolat Poulain. Dans le cagibi aux chaussures, peu éclairé, je ne distinguai pas le numéro 33 ; je retins seulement qu'il se trouvait à droite en entrant, sur la troisième planche à partir du sol. On y glissa péniblement ma paire de souliers du jeudi, ma paire de sabots neufs, mes pantoufles et ma boîte à brosses et à cirage.

- Eh bien, dit madame Lefort, l'installation est terminée.

Dans la cour de récréation, la porte sur rue s'ouvrit soudain. Une meute bruyante en déboucha : c'était le collège qui rentrait de la promenade dominicale, suivi d'un surveillant à large chapeau noir. D'une autre porte, surgit le principal. Il vint à nous, salua, me tapota la joue et dit :

- Alors, cette fois, les vacances sont finies ?

Et se tournant vers sa femme :

- Tout est en ordre ?

Oui. Tout est réglé sauf deux choses : musique et blanchissage. Monsieur et madame, reviendront mercredi et nous feront connaître leur décision.

Il revint vers moi :

- Eh bien, maintenant, embrasse maman et papa. Cela fait, je vais aller t'installer à l'étude. Les adieux les plus courts sont les meilleurs.

Je m'efforçai de montrer quelque vaillance et je suivis le Principal.

- Voici un nouveau camarade, dit-il dès le seuil. Il est du Liège. Il voudrait être un jour instituteur. Pour l'instant, il va entrer en sixième B. Levez la main, les sixièmes. Bon ! Ce sont là tes huit camarades internes de ta classe. Mais, demain, tu en verras d'autres internes ou demi-pensionnaires. Tu feras vite connaissance avec eux. Et vous, occupez-vous de lui. Ah ! j'oubliais de vous dire son nom : il s'appelle Maurice DAVAU.

Le surveillant de l'étude me regarda, me toisa et m'inscrivit sur sa liste. J'allai m'asseoir à la place qui m'avait été indiquée. Toutes les têtes étaient levées. Je me sentais observé de la tête aux pieds. La salle était silencieuse. Pas un chuchotement. Rien d'autre que le bruit des livres s'ouvrant ou se fermant. Ne sachant que faire, je regardais autour de moi. Une main se leva :

- Monsieur, on ne voit plus assez clair...

Le surveillant prit, à l'angle du bureau, une boîte d'allumettes et commença d'allumer les becs de gaz. Il y en avait cinq, des becs Auer, à manchon et large abat-jour de métal à dessous blanc. Je n'en avais jamais vu ; je savais seulement, pour l'avoir lu dans mon livre d'histoire - celui du Liège - que cela existait et je fus émerveillé par la profusion de lumière blanche qui en émanait : Jamais je n'avais vu si clair pour lire, le soir. J'avais grand plaisir à feuilleter le livre d'histoire ancienne que mon voisin de gauche me proposa, d'un signe de tête. Une heure se passa ainsi, que je trouvai tout de même longue, n'osant pas soulever mon pupitre, de peur de faire du bruit. Une odeur de pet arriva jusqu'à moi. "C'est comme à l'école du Liège, pensai-je, il y a des culs qui ont des fuites. ». Mon voisin de droite leva la main, fit claquer deux doigts. Le surveillant hocha la tête d'un air consentant. Mon voisin sortit en silence et, quelques minutes après, revint de même. Je compris qu'il était allé aux cabinets. Je me risquai à lever la main aussi ; mon claquement de doigts ne fut pas très réussi ; le surveillant ne leva pas la tête. Je recommençai sans plus de succès. Alors l'un de mes voisins, comprenant que je manquais d'expérience, fit un claquement très sonore alors que j'avais toujours le bras levé. Le surveillant, plongé dans sa lecture, donna son consentement d'un signe de main. Dans la cour, il faisait noir. Je fis deux fois le tour des murs sans voir les urinoirs. Soudain, je me trouvai devant une porte qui s'ouvrait. Je reconnus la silhouette du principal.

-Qui est là, dit-il ? Nommez-vous !

-Maurice Davau.

-Ah...Maurice Davau...le nouveau...Que faites-vous ici, mon ami ? Vous cherchez à vous évader ?

-Non, monsieur, je cherche à faire pipi.

-Oh ...mais ici, on ne fait pas pipi contre les murs. Viens, je vais te montrer...C'est ici. Je t'attendrai devant la salle de la porte d'étude.

Quelques instants après, je le trouvai, en effet, près du cagibi aux chaussures.

-A cette heure-ci, dit-il, tu devrais être en pantoufles. Tu sais où les trouver ?

-Oui, monsieur, mais je n'y vois guère clair.

Fort complaisamment, il m'aïda à faire le changement, puis, rentra avec moi dans la salle d'études. Je me rassis à ma place. Le surveillant rendit compte : « rien à signaler », et s'en alla. Le principal dit :

-Ceux qui ne font pas la prière, passez au réfectoire

Une dizaine d'élèves se levèrent et sortirent.

-Les autres, à genoux !

Je me mis comme les autres, à genoux sur mon banc et bras croisés, le principal commença la prière du soir : « Notre Père... », s'arrêta à la fin de la première phrase pour que nous continuions : « Pardonnez-nous nos offenses... ». Et ainsi de suite, par reprises successives jusqu'à la fin du Confiteor.

-En rang pour le réfectoire !

-Mets-toi en queue, me souffla mon voisin. En queue, puisque tu es le dernier arrivé.

Silencieusement, nous gagnâmes le réfectoire adjacent, où les autres, ceux qui ne faisaient pas la prière, se trouvaient déjà. Debout, derrière le banc, chacun en face de sa place, nous attendîmes le claquement de mains qui allait nous permettre de nous asseoir. J'épiais les gestes de mes voisins pour les répéter de mon mieux. Le garçon de salle apporta les soupières fumantes- une pour huit- et commença la distribution – deux louches par assiette- les serviettes (chacune dans son enveloppe numérotée) circulèrent, expédiées par le pensionnaire du bout de la table qui les puisait dans la corbeille. Et commença le souper. La panade n'était pas très épaisse.

De main en main, les assiettes creuses, aussitôt vidées, s'acheminaient vers le bout de la table où le garçon les recueillait. Dans la mienne, j'avais laissé ma cuiller ; On me la redonna car, me souffla mon voisin, l'usage était de la conserver.

J'eus vite fait d'avaler ma tranche de rôti, mince comme un papier. Quant aux lentilles, (je n'en avais jamais mangé), je les trouvai peu agréables ; elles passaient difficilement ; un gravier crissa sous mes dents. Mon voisin me souffla :

- Il ne faut rien laisser dans son assiette.

Tous les autres avaient fini. Je dus me servir de ma cuiller pour ramasser le jus.

-Il ne se presse pas, le nouveau ! dit le surveillant.

-C'est bien excusable, un premier soir ! Dix minutes de détente ! ordonna le principal.

Le silence cessa brusquement Toutes les langues se délièrent et ce fut bientôt presque un tumulte. Mes voisins de table me demandèrent qui j'étais, de quel bled je venais, ce que faisait mon père ...Ils me dirent leurs noms et me mirent sommairement au courant des habitudes de la maison.

-Ici, quand on s'adresse à lui, on ne dit pas « Monsieur le Principal », mais « Monsieur le Directeur ». Entre nous, on l'appelle le Dirlo ou « l'patron » ou « l'père Leuf ». Sa femme, c'est « la patronne » et leur fils, c'est « l'gosse ».

-Sortant d'ici, on retourne à l'étude jusqu'à neuf heures. Après le patron ou la patronne. -

-Tes couverts, il faut les ranger dans ton porte-serviette, après avoir enroulé ta serviette autour.

-Et quand est-ce qu'ils sont lavés ? demandai-je ?

-Tu les laves en les léchant et tu les essuies avec ta serviette. Ils seront lavés chez toi, quand tu les remporteras à la fin de l'année.

-Ah dis ! blague pas !

-On ne blague pas. C'est comme ça !

-Et quand peut-on monter se coucher ?

-On y va tous ensemble, au signal. Ce soir, c'est Col-en-Zinc qui est de dortoir. Y'a pas plus rosse. Méfie-toi. Mais il y aura le patron pour te faire voir comment faire pour se coucher.

Comment faire pour se coucher ? Mais je sais bien me mettre au lit tout seul !...
-Peut-être pas comme ici. Tu verras.

A l'étude qui suivit le souper, je continuai de feuilleter le livre de mon voisin. Mais j'avais à faire assez d'observer ce qui se passait dans la salle silencieuse. La procession des cabinets avait aussitôt commencé. Envie ou pas envie, tout le monde y allait. Un par un. Dans l'ordre des tables. Avant de se lever, il fallait attendre que le précédent ait regagné sa place. Le loquet de la porte devait être manœuvré aussi silencieusement que possible. Assis au grand bureau noir de l'estrade, le patron lisait un journal, jetant souvent un regard par-dessus ses lorgnons pour s'assurer que rien d'anormal ne se passait. Au premier coup de neuf heures, comme automatiquement, les pupitres se levèrent, puis se refermèrent presque en même temps. Un grand élève, celui qui paraissait être le plus âgé des pensionnaires, s'approcha du patron, reçut une boîte d'allumettes et partit vers l'escalier des dortoirs : il était chargé d'allumer tous les becs de gaz sur son passage. Tous, c'est-à-dire deux. Le patron fit un signe. : Nous nous mîmes en rang. Un second signe et le rang se mit en mouvement, prit l'escalier. Le patron fermait la marche tandis que le pion de nuit attendait notre arrivée sur le palier. Nous gagnâmes le pied de notre lit et attendîmes l'ordre :

-Déshabillez-vous !

Le patron s'était approché de moi. Dès que j'eus quitté veston et gilet, baissé mes bretelles, il me dit :

-Pour enlever ta chemise de jour, tire-la doucement de ton pantalon sans déboutonner celui-ci... Bien... Tu vois, on y arrive. Maintenant, enfile ta chemise de nuit... Déchausse-toi et quitte tes bas. Maintenant, tu te glisses entre tes draps...

-Sans enlever mon pantalon ?

-Sans enlever ton pantalon... Bien ! ...A présent, tu tires ton pantalon vers tes pieds, tu le sors, tu le plies en deux et tu le ranges sur le pied de ton lit avec ta chemise de jour.

Je ne m'étais jamais livré à pareille gymnastique. Ayant jeté un coup d'œil autour de moi, je vis que tous mes camarades procédaient ainsi. Le patron était toujours là. Je m'escrimais à extirper mon pantalon, jambe après jambe, et je n'y parvenais pas.

-Ton lit est bordé trop serré : je vais te le desserrer un peu pour te donner plus d'aise. Demain, tu le feras toi-même avant de te coucher... Voilà ! c'est fait ! Tu vois qu'on y arrive très bien. « Très bien », c'était beaucoup dire ! Mais enfin, j'y parvins. Le patron plia lui-même mon pantalon, le plaça tout au bout de mon lit, par-dessus ma chemise de jour.

-Ainsi, l'hiver, ça te fera chaud sur tes pieds. Et maintenant, tu peux retirer aussi ton caleçon ou le garder. C'est comme tu veux.

-Je le garde, dis-je, effrayé d'avoir à recommencer la même manœuvre.

-Bon. Eh bien, couche-toi sur ton côté droit, les mains près de ton menton, et dors bien !

Il s'éloigna, dit quelques mots à l'oreille du surveillant et disparut. Le surveillant fit une ronde, deux rondes, mit le gaz en veilleuse et entra dans son alcôve. Je fermai les yeux mais j'avais vu trop de choses nouvelles en ce jour qui s'achevait, et je n'arrivais pas à

m'endormir. Je soulevai la tête, me mis sur mon dos, regardais à droite et à gauche dans la demi-obscurité qui régnait maintenant sur le dortoir. Je vis bouger le rideau de l'alcôve :

-Le nouveau, là-bas, remettez-vous sur votre côté droit, les mains au menton, et dormez !

Sapristi, ce Col-en-zinc ne manquait pas de vigilance !

Le lendemain matin, en même temps que sept heures sonnaient à l'horloge de la ville, un claquement de mains retentit.

-Debout ! criait Col-en-zinc.

Tous les lits s'ouvrirent en même temps et une meute silencieuse en surgit, se précipitant pour prendre d'assaut les sept robinets du lavabo. Le pion s'évertuait :

-Pas de bousculade ! Chacun son tour, voyons ! Bodin, vous êtes de trop dans la deuxième rangée ! Martinet et Hubert, reculez et mettez-vous dans la troisième rangée. Et tous les autres, retournez à vos lits en attendant ! Martinet, cinquante lignes pour n'avoir pas immédiatement obéi !

Moi, j'étais sorti de mon lit et commençais à enfiler ma culotte.

-Eh là-bas, le nouveau, remettez-vous au lit ! On met d'abord son pantalon ; après, on peut sortir des draps. Mais pas avant !

Et, comme j'éprouvais à la remettre la même difficulté que j'avais eu à la quitter :

Eh bien, mon ami, s'il vous faut tout ce temps, vous ferez bien à l'avenir, comme tout le monde ici, de commencer l'opération cinq minutes avant que je donne le signal. Dès que vous aurez terminé votre toilette et que vous serez complètement vêtu, votre voisin vous montrera comment replier drap du dessus et couverture pour aérer le lit. Maintenant, ne perdez pas une minute : au quart, tout le monde doit être en rang, prêt à descendre.

Je m'approchai du lavabo. Il y avait une place libre, ce qui signifiait que trois ou quatre rangées de sept en avaient déjà terminé. « Eh bien ! me dis-je. Il ne faut pas longtemps pour faire sa toilette ici ! ». Effectivement, je vis que mes voisins se contentaient de mouiller un coin de leur serviette et de débarbouiller « la rote au chat » ; un va-et-vient de brosse à dents, un rapide coup de peigne, et hop ! au tour d'un autre ! je n'en fis pas plus pour ne pas me singulariser et parce que le pion, derrière moi, répétait :

Pressons-nous ! Pressons-nous !

Ayant enfilé la blouse noire réglementaire, je pris place dans la file en formation devant la porte de sortie.

Avancez ! Sans bruit et sans bousculade...

C'est ainsi que je retrouvai la salle d'étude. Une provision de fournitures scolaires m'y attendait. J'avais à peine fini de les ranger dans ma case que le patron apparut. Le pion lui fit un compte-rendu oral « Rien à signaler ». Et j'entendis réitérer les mêmes ordres de la veille au soir :

-Ceux qui ne font pas la prière...Les autres, à genoux !

Puis, la prière achevée :

-En rang pour le réfectoire.

...Le petit déjeuner m'étonna. J'avais cru qu'on nous servirait un bol de café au lait, avec beurre et confiture. Non : ce fut une assiettée de panade, un petit bâton de chocolat à grignoter avec un morceau de pain de la veille, et un demi-verre de ce que j'entendis appeler café. Le tout (si je puis dire), en dix minutes. La cuillère essuyée comme la veille, enroulée dans la serviette et celle-ci expédiée dans la corbeille du bout de la table :

-Debout ! Au dortoir pour les lits !

Le pion me montra comment refaire un lit en déplaçant le moins de choses possible et comment ranger ses affaires selon la règle de l'endroit. J'aurais voulu repasser au lavabo mais la permission m'en fut refusée.

- -Tu sais, me chuchota mon voisin, ici, l'on n'use pas beaucoup nos savonnettes !

Reconstituée, la file reprit le chemin du rez-de-chaussée et se dirigea vers le cagibi aux chaussures. Là, il fallait quitter les pantoufles et les remplacer par la paire de sabots russes imposée aux pensionnaires. Ils me parurent beaucoup trop grands. Un voisin me dit :

-Tu as mis tes pieds directement dans tes bateaux ! Et tes chaussons, qu'est-ce que tu en fais ?

Il s'agissait de chaussons en cuir souple légèrement molletonné à l'intérieur et pourvus de deux œillets où passait un court lacet. On ajustait d'abord le chausson et on glissait le pied dans le sabot. C'était nouveau pour moi. Au Liège, les écoliers portaient des sabots de bois ordinaires ou des galoches... J'avais l'air très emprunté dans mes sabots russes ; je me demandais comment je pourrais courir ainsi saboté...Mais il n'était pas question de courir : déjà les externes arrivaient dans la cour, en bottines et sans blouse.

-Vise-les, dit un grand à côté de moi, c'est auquel sera le plus gandin. Nous, on a bonne mine à côté d'eux !

Le patron donna trois coups de cloche : cela voulait dire qu'il fallait « prendre ses précautions ». Ce fut alors une ruée vers les cabinets et les urinoirs.

-Presse-toi, me dit un de la troisième, presse-toi, loupiot ! Ou je te pisse au cul.

La cloche ayant retenti pour la deuxième fois, de longues files se formèrent aux entrées des classes. Le patron passa une rapide inspection d'ensemble et cria :

-Avancez !

Mot d'ordre que je devais réentendre au moins vingt fois dans la journée.

-Sixième B, avancez !

Après avoir traversé un hall et longé un couloir, nous prîmes place dans une salle relativement petite et mal éclairée. Mon voisin me dit :

-Tu vas faire connaissance avec Pichot.

-Qui c'est, Pichot

-Le prof de math.

Pichot fit son entrée. C'était un homme d'une trentaine d'années, grand, rouquin à barbiche et au regard perçant. Nous nous levâmes. Il jeta un regard vers moi :

-Tiens, un nouveau ? D'où sortez-vous, mon bonhomme ? De quelle brousse venez-vous ?

-Du Liège, monsieur.

-Où est-ce perché, ça, Le Liège ?

-De l'autre côté de la forêt, monsieur ; à quinze kilomètres de Loches.

-Oui, c'est bien ça : la pleine brousse ! ...Et vous avez fait vos humanités à l'école du Liège ?

- Certificat d'études ?

- Oui, monsieur.

-Vous êtes donc un savant. Venez nous faire voir ça. Au tableau, s'il vous plaît !

Je me levai, conscient du ton très ironique du prof et inquiet quant aux questions qu'il allait me poser. Il s'assura d'abord que je possédais parfaitement la table de multiplication ; puis que je savais additionner $1/3 + 1/4$, calculer la surface des différentes figures planes, convertir des hectares en mètres carrés, des mètres cubes d'eau en litres, des heures en secondes...

-Eh bien, mais...ce n'est pas mal du tout pour un broussard...Mais pourquoi faut-il que, dans un individu, il y ait toujours quelque chose qui cloche ? Car il y a en vous quelque chose qui cloche : vous venez de la campagne et vous ne savez pas mettre des sabots !... Vous portiez bien des sabots au Liège ?

-Non, monsieur. Je portais des galoches.

-Galoches ou sabots, il y a toujours un pied droit et un pied gauche, non ?

-Oui, monsieur.

-Eh bien, regardez-les, vos pieds !

Mon regard s'abaissa, inquiet.

-Ah ! dis-je, je me suis terchaussé...

A ce mot, toute la classe s'esclaffa. Je rougis de confusion.

-Alors, sortez vos pieds de vos sabots et...déterchaussez-vous !

J'eus conscience de mon ridicule à accomplir cet échange devant le tableau noir, sous les regards amusés de toute la classe, professeur et élèves.

De retour à ma place, mon voisin me glissa son buvard où il avait écrit « terchausser n'est pas français ». Je compris qu'il y aurait sans doute d'autres mots à éliminer de mon vocabulaire, ces mots du terroir tourangeau, plus particulièrement ceux de la Champagne,

que déjà mon instituteur prohibait, bien qu'ils n'eussent pas toujours de bon équivalent en français. Le cours fini, Pichot, passant près de moi, me mit la main sur l'épaule :

-Sans rancune ? demanda-t-il.

Je ne sus que faire non de la tête.

...L'heure suivante, ce fut Moity, prof d'histoire et géographie, qui prit la relève. La leçon portait sur les Mèdes. Je n'avais jamais entendu parler de ces gens. Ce qu'il en dit m'intéressa. A la récréation de dix heures, après la ruée aux urinoirs, je regardai jouer mes camarades. C'était la saison des billes.

...Après la récréation, il y avait pour nous, sixième B, une classe d'anglais. Le professeur qui s'appelait Guillaumin, avait une allure mi-sportive mi-artiste : pantalon de golf et cravate lavallière. Pas un seul mot de français dans son cours. Il s'approcha de moi :

-Stand up !

Je me levai.

-What is your name ?

-My name is Maurice Davau.

-Very well. How old are you?

-Eleven years.

-Perfect! Sit down. Twenty.

...En se rasseyant, je vis qu'il écrivait effectivement un 20 sur le cahier de notes. Les autres élèves, qui m'avaient vu si gauche devant le prof de math, me regardaient avec étonnement. Ils se demandaient comment, n'étant pas encore rentré, je pouvais savoir les mots étudiés par eux pendant les quinze premiers jours du mois. A ce moment, comme très souvent par la suite, j'eus pleine conscience du service que m'avait rendu Marie Moreau.

...Au repas de midi, (soupe aux poireaux, rôti de bœuf, purée), quand il fut permis de parler, des bribes de conversation eurent lieu avec mes voisins de table :

-T'es un bon en tout, toi !

-Oh non !

-En quoi qu't'es pas bon ?

-Vous le verrez bien !

-T'es allé en Angleterre ?

-Oh non !

...L'après-midi me mit en face du patron, dans une classe de lecture expliquée. Je fus prié de lire un paragraphe, puis, livre fermé, de raconter ce que je venais de lire. Ayant dit : les vendanges sont « enrayées » au lieu de « sont commencées », j'eus droit à un sermon (long mais pas méchant) sur les mots « patois dont il faut savoir s'affranchir ». Ce verbe était donc à ajouter au « terchausser » du matin ; je décidai de commencer, le soir même, une colonne de carnet sous ce titre « Mots à ne pas employer ».

Au réfectoire et au dortoir, je me sentis un peu mieux au courant des pratiques de l'endroit : j'essuyai mes couverts avant de les ranger dans mon porte-serviette...et je ne quittai ma culotte qu'après m'être glissé entre les draps.

Le mardi, j'avais déjà acquis une topographie des lieux suffisante pour ne plus hésiter entre deux portes. Quant aux professeurs, il était facile de les reconnaître car ils n'étaient que quatre en plus du patron : Pichot, dit Barberousse, pour les maths, la physique et la chimie ; Moity, dit Mon Code (parce qu'il préparait un concours de Commissaire de police) pour l'histoire et la géographie ; Guillaumin, dit Master, pour l'anglais et l'histoire naturelle ; quant à Col-en-Zinc, qui s'occupait du cours moyen, je crois bien que je n'ai jamais su son vrai nom.

Le mercredi, le repas de midi n'était pas tout à fait terminé quand le garçon, rentrant dans la salle, alla dire quelques mots à la table des professeurs.

-C'est signe que quelqu'un est demandé au parloir, chuchota mon voisin.

-C'est peut-être moi, pensai-je.

Quelques minutes s'écoulèrent et, quand il n'y eut plus aucun bruit d'assiettes, j'entendis :

-Maurice Davau, vos parents vous attendent au parloir, vous pouvez quitter la table. Je courus les embrasser. Les premières questions auxquelles je dus répondre furent :

-As-tu bien mangé ? As-tu bien dormi ? Te plais-tu ?

A toutes, je répondis oui, sans plus.

-Enfin, dit maman, nous ne sommes pas venus que pour entendre trois fois « oui » ! Raconte-nous tout. Tu ne t'ennuies pas ?

-Non.

-Es-tu content de tes professeurs ?

-Oui

-T'ont-t-ils interrogé ?

-Oui Monsieur Lefort et deux autres...

Je sentis qu'il était temps que je donne des détails. Alors, prenant un élan verbal, je racontai mes premières interrogations, en omettant toutefois de dire que, le premier matin, je m'étais terchaussé ! Papa et maman parurent satisfaits.

-Madame Lefort vint demander :

-Alors, pour le linge ?

-Je n'ai pas changé d'avis, répondit maman. Je le blanchirai ; tous les lundis soir, quelqu'un se présentera de notre part pour prendre le sac.

-Bien. Reste à régler la question musique. Si vous pouviez repasser au moment de la récréation de trois heures, vous verriez le professeur.

-Nous repasserons.

...A trois heures moins le quart, je fus redemandé au parloir. Le professeur, M. Cauchie, était déjà là.

-Venez, me dit-il, que j'examine votre bouche.

...L'examen fut très sommaire.

-Les lèvres, les dents...oui, c'est parfait. Un baryton lui conviendra bien.

-Le prix de cet instrument ? demanda mon père
-Soixante -six francs.
-Soixante -six francs ! Mazette ! Juste autant que le prix d'une de mes journées de battage en fournissant trois hommes, le matériel, le charbon et l'huile !
- C'est le prix du catalogue, voyez, monsieur !
-Quand pourra-t-il l'avoir, ce baryton ?
-A la rentrée de la Toussaint.
-Et comment va-t-il apprendre à en jouer, monsieur ?
-Oh ... Comme les autres. Je suis, en même temps que professeur, directeur de l'Harmonie du Collège. Je lui donnerai une première leçon ; après quoi les autres barytons s'en occuperont. Chaque jour, entre onze heures et demie et midi, ils peuvent prendre leur instrument pour s'exercer. Et, à la récréation de trois heures, je suis là pour diriger la répétition des morceaux. Dans aucune société, les exécutants ne disposent d'autant de temps pour étudier et se parfaire.

...La cloche sonnait. Les adieux furent courts. J'entendis mon père qui disait :

-Il a l'air déjà tout accoutumé
-Ils s'accoutument tous ! assurait Emilie qui les reconduisit jusqu'à la grille.

...Au petit goûter, je partageai mes raisins avec mes voisins de table. Ce fut un bon « quatre heures »

...Le jeudi matin, de 8 heures et demie à 10 heures, c'étaient les compositions trimestrielles qui commençaient. Par orthographe et questions, domaine du patron. Je m'en tirai honorablement avec un 16 sur 20.

...A dix heures et demie, on nous fit chausser et pèleriner pour aller au chalet de gymnastique de la Ville, au bord de l'Indre, près de la route de Perrusson. Je n'avais jamais vu d'agrès. Je les découvris les uns après les autres : barre fixe, barres parallèles, trapèze, corde lisse, corde à nœuds, anneaux, sautoirs avec tremplin, poteaux et élastique. Sur le sol, une épaisse couche de sciure de bois. Au plafond, ou plutôt sous la couverture d'ardoises métalliques, beaucoup de toiles d'araignées.

-Mettez-vous en tenue ! dit le moniteur

Se mettre en tenue consistait seulement à enlever son veston et sa coiffure. Nous sautions en longueur et en hauteur avec nos chaussures cloutées. Aussi, rares étaient ceux qui dépassaient deux mètres en longueur et quatre-vingts centimètres en hauteur ! A la barre fixe, je ne sus faire que deux ou trois tractions successives, alors que mes camarades réussissaient un « passément de jambes » impeccable, quelques-uns un monter « par l'alternative » et même un « renversement ». Le moniteur, en me désignant, dit :

-Celui-là, il n'a pas de biceps.

...

Ce à quoi le patron répondit :

-Mais il a de l'orthographe.

...L'après-midi du jeudi, nous partîmes en promenade deux par deux ; les plus jeunes en avant de la colonne. Tous vêtus d'une pèlerine à capuchon en tissu des Pyrénées et coiffés de la casquette d'uniforme. Pichot nous conduisait « Direction forêt », avait dit le patron. Nous prîmes donc la rue de Tours, puis la route de la vallée du Cher.

A la sortie de la ville, Pichot donna la permission de rompre les rangs. Alors, on pouvait marcher à sa guise, par petits groupes, selon les affinités des uns et des autres. Au café tabac de Corbery, le prof entra acheter un paquet de gris pour bourrer sa pipe et un journal pour lire pendant le repos en forêt. Deux grands s'y faufilèrent aussi. Ils rejoignirent la promenade un quart d'heure plus tard en se cachant derrière une charrette de vendange qui montait à la vigne. Ils rapportaient des paquets de cigarettes égyptiennes qu'ils nous firent entrevoir en clignant de l'œil.

-Il leur est donc permis de fumer ? demandai-je à mon compagnon

-Penses-tu ! c'est pour fumer en forêt, loin de la route, hors de la vue du pion. Et aussi le soir, dans les cabinets, pendant l'étude.

En face de la maison du garde forestier, Pichot choisit un talus moussu bien ensoleillé, et s'y assit, adossé à un chêne, bourra sa pipe et se plongea dans la lecture du journal. Des jeux de billes à la roulette s'organisèrent dans une allée, une partie de barres anglaises dans une autre. Des grands de la troisième et de la seconde s'éclipsèrent aussitôt dans les sous-bois. Je pensai qu'ils s'en allaient...faire de la fumée. Je ne savais, quant à moi, comment occuper cette heure. Les barres anglaises m'étaient inconnues : je ne connaissais que celles de la Champagne, beaucoup plus simples. Je revins vers les jeux de billes. J'en avais une douzaine, toutes neuves, achetées à Emilie ; je les perdus en moins de dix minutes.

-Donne -m'en pour cinq sous, dis-je à un grand blond qui en revendait.

...Il prit la pièce de nickel que je lui tendais, l'une des deux que mes parents m'avaient données la veille dans le petit porte-monnaie bleu acheté par maman sur le marché. Un quart d'heure après, j'avais encore perdu ! J'en étais tout penaud.

-Ne joue plus avec ceux-là, me dit un de ma classe. Ils ont des combines. Tu perdrais à tous les coups sauf ton latin !

-Je n'ai jamais fait de latin. Le latin, je l'encaisse mal. J'en ai eu des indigestions quand j'étais enfant de chœur. Je le baragouinais sans en comprendre un mot... Mais, dis-moi, les gars de la campagne, on est nombreux ici ?

-Tu ne mettras pas longtemps à les connaître. Il y a ceux de mon coin, qui prennent la ligne d'Ecueillé quand on s'en va en vacances, ceux du Berry et de la Brenne, qui prennent la ligne de Châteauroux, ceux de la basse vallée de l'Indre, qui prennent la ligne de Tours, ceux du canton de Ligueil et du Grand-Pressigny, qui prennent le tortillard, et puis ceux de la Champagne, comme toi, qui viennent en carriole...

-Et les profs, ils se foutent de nous aussi ?

-Quelques-uns, oui. Pas spécialement Pichot. Lui, il se fout des cancre, qu'ils soient de la ville ou de la campagne, fils de nobles ou de pésans. Aussi et surtout, de ceux qui font des manières. Tu verras comme il prononce « Meussieu de Norreuil ». Le prof d'anglais lui, il trouve qu'on est des lourdauds parce qu'on n'a jamais fait ni gymnastique, ni sport.

-Et le patron ? la patronne ?

-Ils sont avant tout, marchand de soupe et de fournitures : tu verras, à la fin du trimestre, comme ils savent faire les notes. Mais ils sont corrects avec tout le monde. Comme

si, socialement, nous étions tous égaux. Et quiconque se trouve malade peut être assuré d'être bien soigné...

Pichot donna trois longs coups de sifflet, nous rassembla, nous compta.

-Il en manque deux, dit-il.

Un petit frisé, à lunettes, que j'avais remarqué en sixième A, déboucha d'un sentier.

Alors, jeune homme, on se fait attendre ?

-Monsieur, je m'étais éloigné pour un besoin. Excusez-moi.

Pichot siffla encore. « Particule » apparut dans l'allée centrale et accourut se joindre au groupe.

-Alors, on se fait attendre et on ne s'excuse même pas ?

-Je vous prie de m'excuser, monsieur. Je m'étais éloigné pour un besoin...

Tout en redescendant la côte de la forêt, Paumier me dit :

-Moi, je ne suis pas dupe. Ils ont fait comme s'ils venaient chacun d'un côté différent.

-Mais je suis à peu près certain qu'ils étaient en semble dans le taillis...

-Tu crois

-Binoque, il fout des tapées à tous les grands qui le lui demandent : ça lui fait des sous.

Particule, lui, en avait, des sous, puisqu'il t'a vendu des billes. Alors, il s'est payé une tapée, tu peux en être sûr !

- « Tapée », je ne connaissais pas ce mot. Ni sa signification. Je fis mine de comprendre.

-Avec mes cinq sous ?

-Oui, c'est le prix.

J'aurais essayé d'en savoir plus si Pichot, ayant accéléré son pas, ne s'était trouvé à marcher près de nous.

Dès Corbery, nous refermâmes les rangs. Pichot passa une inspection rapide, fit boutonner les pèlerines et commanda « en avant ! ». De trottoir en trottoir, en silence, nous arrivâmes à la rue Alfred de Vigny et bientôt à la porte de la cour de récréation de notre collège. Le patron nous y attendait. Près du cagibi aux chaussures, il nous fit déchausser, prendre nos pantoufles, cirer et ranger les souliers que nous venions de quitter. Et ce furent, à leur heure habituelle, le goûter, l'étude, le souper, de nouveau l'étude et le coucher...

Vendredi et samedi passèrent facilement : je me sentais habitué à la vie de tous les jours, vie dont je ressentais déjà toute la monotonie. Sans les externes et les demi-pensionnaires, nous nous serions sentis presque cloîtrés. Mais leur arrivée, chaque matin, nous apportait comme une bouffée de l'air du dehors.

Quant aux cours, ils se succédaient sans difficulté pour moi. Les compositions aussi. Stupéfaction du patron quand il sut que j'étais premier en anglais.

-Vous aviez déjà fait de l'anglais ?

-Un peu, monsieur.

-Quand cela et où cela ?

-Au Liège.

-Au Liège ?

-Oui, Monsieur. Avec une fille.

- Une fille ? Comment cela ?
- C'est ma voisine. Elle est normalienne.
- Comment se prénomme-t-elle ?
- Marie. Marie Moreau.

Le patron eut un geste de surprise, alla à son bureau et revint aussitôt en me tendant une carte postale.

-Tenez, dit-il, voici une carte qu'elle vous a envoyée. Je l'avais conservée pour la remettre à vos parents. Vous pouvez la garder, maintenant que je sais.

Sur la carte, je lus : « Bonjour ! Je pense à toi. Nous nous reverrons à la Toussaint » « Marie ». Le patron avait sans doute imaginé que l'expéditrice était une fille de mon âge et, peut-être qu'il y avait danger pour ma vertu !

Une heure que je redoutais, c'était celle du solfège qui figurait à l'emploi du temps du samedi, en fin d'après-midi. Le prof de musique, Cauchie, avec lequel j'avais déjà eu un bref contact lors du choix du baryton, était un homme de haute taille, à moustaches, tiré à quatre épingles. Lorsqu'il parut à l'entrée de la salle d'études, sa boîte à violon sous le bras, je sentis un frisson. Allait-il m'interroger ? Et, d'il m'interrogeait, les autres n'allaient-ils pas se moquer de moi ? Il s'assit, nous dit d'ouvrir nos solfèges :

-Page 43. Exercices du haut de la page. Je vous le joue. Suivez avec vos yeux et vos oreilles.

La leçon était la même pour tous les cours. Autour de moi, certains élèves suivaient du doigt sur le livre, d'autres battaient la mesure. Moi, je ne reconnaissais rien en suivant des yeux les huit portées de l'exercice. J'avais pleinement conscience de ma nullité. Evidemment, les quelques leçons d'initiation que m'avaient données Marie Moreau n'avaient pas atteint ce niveau. Et, pour comble, je trouvais que ce n'était pas de la bien belle musique !

-Et maintenant, nous solfions.

Tout ce que je pus faire fut de battre la mesure- et probablement plutôt mal que bien – en suivant de mon doigt gauche sur la portée. La plupart de mes camarades semblaient très à l'aise, sans doute accoutumés à ce genre d'exercice.

-Très bien, dit le prof.

Ayant consulté sa montre, il remit son violon dans sa boîte, indiqua que, pour le prochain samedi, il faudrait préparer les pages 44 et 45, salua le pion et disparut. Le cours de solfège était fini.

Je demandai à Paumier quand il s'occupait des plus jeunes.

-Avec lui, dit-il, il n'y a pas de plus vieux et de plus jeune ; Il n'y a que ceux à qui il donne des leçons particulières.

-Mais alors, quand est-ce que j'apprendrai le solfège ?

-Tu feras comme moi : tu seras présent et tu ne comprendras rien.

-Pourtant, mes parents lui ont commandé un baryton. Il faudra bien que j'en joue un jour !

-Ah ça ! Mon cher, j'ai bien peur que...

Cette réponse inachevée me plongea dans une grande perplexité.

Et ce fut mon premier dimanche au collège. Premier jour où j'allais porter l'uniforme complet. La veille, avant le coucher, nous avons fait la queue devant la lingerie. Chacun, à l'appel de son numéro s'avancé et recevait des mains de madame Lefort le linge de rechange : flanelle, chemise, caleçon, mouchoir et bas. J'avais pensé que, le lendemain matin, nous pourrions faire, enfin, une toilette de corps plus complète. Il n'en fut rien. D'abord, il nous avait fallu changer de linge dans notre lit, avant de passer au lavabo ! Et le passage au lavabo fut aussi rapide que les jours précédents. Seule différence : nous revêtîmes tout de suite après notre costume d'uniforme.

A neuf heures moins dix, le patron endimanché vint remplacer le pion à l'étude. Il dit :

-Ceux qui vont à la messe, sortez et alignez-vous dans la cour.

Il nous passa en revue, veillant à ce que les chaussures soient bien cirées, les capotes impeccablement boutonnées et les casquettes en bonne place. En colonnes par deux, il nous emmena lui-même en direction de l'église Saint-Antoine. Les chaises réservées au collège se trouvaient dans la nef latérale droite, sur le côté gauche de l'allée. Le côté droit était occupé par le pensionnat de la rue de Manthelan. Des filles de nos âges, toutes en uniformes aussi : manteaux bleus, chapeaux bleus. Leur surveillante et notre patron étaient assis presque côte à côte, en arrière de nous, sur des chaises placées dans l'allée. Nos têtes restaient droites mais nos yeux obliquaient, croisant d'autres yeux qui obliquaient en sens inverse. C'est tout ce que pouvaient se permettre des pensionnaires étroitement surveillés de part et d'autre...

De retour au collège, nous avons une heure d'étude libre surveillée par la patronne et pendant laquelle, il nous était prescrit d'écrire à nos familles. Je remplis quatre pages de mes impressions de nouveau collégien. Comme je les relisais, mon voisin me dit tout bas :

-Tu en mets trop long...Est-ce que tu ne sais pas qu'ils vont lire ta lettre ?

-Ils ? Qui ?

-La patronne et le patron. C'est eux qui se réservent de la cacheter. Alors, moi, j'en mets six lignes, pas plus.

-Merci, lui dis-je.

Alors, je relus encore ma lettre. J'y parlais du « patron » et de la « patronne », de Pichot le rouquin, de Col-en-Zinc, des copains, de la panade, des lentilles, du débarbouillage... Evidemment tout cela n'était pas pour être lu par les intéressés ! Je froissai mon papier, le mis dans ma poche et rédigeai à la place cinq ou six petites phrases du plus plat banal : « Mes chers parents Je n'ai rien d'important à vous dire. Depuis mercredi, tout continue d'aller bien. La nourriture est bonne. Je dors bien. Jeudi, nous avons fait une promenade en forêt. Ce matin, monsieur le Principal nous a conduits à la messe. Le vicaire prêche bien Je me réjouis de vous revoir à la Toussaint ; Embrassez, s'il vous plaît, ma grand-mère pour moi. Votre fils affectueux. Maurice »

La patronne passa de table en table

-Vos correspondances, ouvertes, bien entendu ! Pour ceux qui désirent des cartes postales, je rappelle que nous avons ici de très belles vues du collège à vingt centimes l'une !

-Pense-tu ! dit tout bas mon voisin. On a les mêmes en ville à deux sous pièce !

...A midi moins cinq, le principal fit son entrée, prit aussitôt le tas de lettres et une à une, commença d'examiner les adresses. Il cachetait certaines enveloppes sans les ouvrir, quasi sûr

de leur banalité habituelle. D'autres retenaient son attention : il les ouvrait, déplaçait la feuille, parfois fronçait le sourcil : «

-Chichery, vous avez un furoncle au cou que je vous soigne depuis trois jours : pourquoi ne l'avez-vous pas dit ? Vous viendrez me trouver après le repas pour que je vois où il en est. En attendant, s'il vous plaît, vous complétez votre lettre.

-Bienvault, pourquoi dites-vous que vous ne savez pas encore si vous aurez deux ou trois jours à la Toussaint, je l'ai déjà dit : on quitte le collège le 31 octobre et on y rentre le 2 novembre pour le repas du soir. Venez chercher votre lettre pour préciser.

-Linassier, j'ai su que votre grand-père a été victime d'un accident : Vous ne vous inquiétez pas à son sujet ? Vous pourriez au moins demander de ses nouvelles ? Reprenez votre lettre.

Frappier, Vous ne vous êtes pas fatigué, mon ami ! Quatre lignes et demie de lettre à ses parents, c'est vraiment très peu ! Vous auriez pu demander à votre père s'il a terminé ses vendanges, s'il a fait une bonne chasse ; parler de vos notes de la semaine et que sais-je encore ?

...Je me disais ; « Mon tour n'est pas loin. Je vais y avoir droit aussi. » Je fus surpris d'entendre :

-Maurice Davau, vous dites l'essentiel en phrases courtes. Vos parents sentiront que, pour vous, tout va bien ici. C'est parfait.

...Tandis qu'il cachetait ma lettre, je vis beaucoup de têtes tournées vers moi, exprimant, les unes ébahissement ou stupéfaction, les autres esquissant un sourire entendu ou ironique. A la récréation suivante, les uns me demandèrent :

-C'est vrai que tu apprécies la vie de château qu'on a ici ?

Les autres

-Tu ne serais pas un malin, toi, par hasard ?

La promenade de l'après-midi se fit, cette fois, vers le village des Bouchers et la route de Chanceaux. Il avait plu abondamment la veille. Il ne faisait pas bon jouer aux billes. NI à autre chose. Nous ne trouvâmes même pas un endroit pour nous asseoir. Etant en uniformes, nous veillions à ne pas nous salir pour n'avoir pas trop à décrotter et à broser le soir...Au retour, place du Palais de Justice, deux grands sifflèrent une jeune et belle femme qui passait sur le trottoir opposé. Elle ne goûta pas la chose et vint se plaindre au principal. Celui-ci fit irruption dans la salle d'étude :

-Quels sont les malotrus qui se sont permis une impertinence à l'égard d'une dame ?

...Personne ne répondant :

-Tous les élèves, de la première à la quatrième incluse, passez immédiatement au réfectoire.

... Il y eut là un savon magistral. Nous entendions les éclats de voix du patron mais ne distinguions aucune des paroles. Au bout d'un quart d'heure, tout le monde regagna sa place avec des sourires contenus. La dame en question était l'épouse du Procureur de la République ! Et l'un des siffleurs était le propre fils du principal...

... Nous étions encore très loin de l'éducation sexuelle à l'école. Tout ce qui concerne le sexe, et même l'amour, était tabou, rigoureusement tabou au collège. La plupart de nous se trouvaient en pleine puberté ou l'avaient même dépassée. La nature, qui, dans ce domaine, a ses exigences, se manifestait surtout au printemps. J'ai déjà eu l'occasion de parler de certains élèves qui profitaient des promenades en forêt pour s'isoler, de grands qui recouraient à de plus jeunes pour se faire caresser. J'ai dit aussi que le surveillant de dortoir avait, parmi ses consignes, celle de s'assurer que chacun, après avoir quitté pantalon et caleçon à l'intérieur de son lit, se plaçait bien sur son côté droit et mettait bien ses deux mains près du menton, cela pour éviter qu'entre voisins, on pût se voir les cuisses, se parler, se toucher l'un l'autre ou se toucher soi-même. Mais, en fait, un quart d'heure après le coucher, le gaz étant mis en veilleuse, chacun retrouvait sa liberté de mouvement...

... D'autre part, il arrivait que certains élèves fussent convoqués dans le bureau directorial. Nous disions, de façon fort inconvenante pour l'époque : « c'est ceux qui se sont vidés les couilles pendant la nuit. » Mais comment le patron le savait-il ? D'une façon bien simple dont j'eus connaissance un matin où, fiévreux après une vaccination, j'avais été prié de garder le lit. Au lever, selon le règlement intérieur, draps du dessus et couvertures étaient repliés vers les pieds pour que le lit s'aère ; ce n'est qu'après le petit déjeuner que nous remontions au dortoir pour remettre tout en place. Cette demi-heure de battement était mise à profit par la patronne : passant lentement d'un lit à l'autre, elle inspectait l'état des draps. Quand elle arrivait, près de moi, comme je la regardais faire elle dit :

-Je cherche s'il y en a qui font pipi au lit.

... Mais dans le grand dortoir, il n'y avait personne qui fit pipi au lit. En réalité, elle regardait s'il n'y avait pas des taches de sperme. Là où elle en décelait, elle tirait la chemise de nuit sous le traversin et s'en allait la déployer devant la fenêtre. : si le linge était quelque peu maculé, elle l'emportait vers le panier à linge sale. Et le soir, au moment du coucher, elle appelait :

-Tel et tel numéro, venez à la lingerie.

... Et là, nous l'entendions qui disait :

-Voici une chemise de nuit propre. Vous savez, je pense, ce que cela signifie. Si la chose se reproduisait, j'avertirais vos parents.

... Les élèves concernaient se le tenaient pour dit : ils prenaient désormais la précaution d'utiliser un mouchoir et, le matin, se hâtaient savonner celui-ci sous le robinet. Un jour, nous entendîmes une conversation entre le patron et le médecin de l'établissement. Le patron affirmait :

-Ici, docteur, il n'y a plus un cas d'onanisme depuis que ma femme visite, chaque matin, les lits et les chemises de nuit.

... Le médecin, sans doute peu convaincu, avait esquissé un sourire. A vrai dire, la masturbation s'effectuait discrètement, mais un peu partout dans l'établissement et à des moments très divers. Outre ceux qui profitaient des promenades en forêt, il y en avait qui, à l'étude, faisaient mine de lire dans leur livre tandis que, dans la poche droite du pantalon, la main ne restait pas inactive. Il y en avait qui préféraient demander la permission de sortir et

s'isolaient dans un cabinet. Il y avait ceux qui n'allaient pas à la messe le dimanche (ils n'étaient que cinq ou six) et qui restaient en étude, sans surveillance, pendant ce temps. Au retour, nous apprenions, de l'un ou de l'autre de ceux-ci, qu'untel « s'était fait foutre une tapée » par tel autre, ou que, tous ensemble, avaient organisé un concours. Le champion était un grand de seize ans, fils d'un colonial important ; il devait subir trois ans de pension sans un seul jour de vacances et obtenir son bac avant de revoir ses parents. Assez pauvre en moyens intellectuels (il avait dû redoubler sa troisième), il était, par contre, riche physiquement : grand et fort comme un athlète, il souffrait du manque d'exercices corporels et il répétait souvent :

-Pas de fille dans ce sacré collège ! Vivement le retour en Cochinchine ! J'ai besoin de me « défouler ».

...Il se « défoulait » au moins chaque dimanche matin, avec les soins d'un jeune binoclard de sixième. Celui-ci racontait :

-C'est formidable : il en remplit une demi-verrerie !

-Comment une demi-verrerie ?

-Oui : il a pris un verre à l'office. Et c'est dedans qu'il éjacule... quand ça ne gicle pas à côté

-Et qu'est-ce qu'il en a fait ? Il est allé le vider dans les chiottes ?

-Non. Il l'a vidé dans le seau de colle du peintre qui retapisse le parloir...

-Ah ! Le cochon !

...Tout cela prouve que le rigorisme directorial n'était pas payant. De ce rigorisme, nous souffrions même dans nos conversations quotidiennes : il fallait toujours se méfier en parlant entre nous. La moindre parole concernant une jeune fille, lorsqu'elle était entendue par le patron, était immédiatement sanctionnée.

...La semaine précédant la Toussaint s'écoula lentement. Chaque soir, à l'étude, les pensionnaires rayaient un jour sur le petit calendrier fixé par deux punaises à l'intérieur de leur pupitre. Et ils se faisaient des signes avec leurs doigts écartés : « Du six au jus ! Du cinq ! Du quatre ! Du trois ! Du deux ! Du un ! ». Le mercredi, à la distribution du courrier, je fus appelé. Sur l'enveloppe qu'examinait le patron, je reconnus tout de suite l'écriture de mon père.

-Décachetez !

-C'est une lettre de mes parents, dis-je.

-Faites voir !

...Le principal s'assura qu'elle provenait bien de mes parents. Il n'alla pas plus loin que la première phrase : « Nous avons été heureux de savoir que tu t'accoutumes vraiment bien mais nous aurions aimé avoir plus de détails sur ta nouvelle vie ; sans doute as-tu préféré nous les réserver pour la Toussaint... ».

... Les départs avaient lieu le 31 octobre au matin Le patron nous conduisait en rangs à la gare. Avant de quitter le collège, il nous avait groupés par directions : Tours et Châteauroux, dont les « grands trains » se croisaient à Loches vers 8 heures 30 ; Ligueil et Ecueillé, dont les « petits trains » partaient un quart d'heure plus tard. Il y avait longtemps que j'avais fait mon premier voyage en chemin de fer, mais c'était la première fois que je prenais un billet moi-même :

-Un aller et retour en troisième classe pour Genillé.
-Un franc et cinq centimes.

... La première fois aussi que je faisais un achat dans une bibliothèque de gare : deux petits livres à dix centimes l'un, brochés sous couverture jaune, les « Lettres de Mon Moulin » et les « Contes du Lundi », dont les titres m'avaient été indiqués par Marie Moreau. Je les mettais dans ma poche juste au moment où le patron revenait de sur le quai où il venait d'embarquer les gars du Berry. Il se précipita vers moi :

-Qu'avez-vous acheté là ? Ah ! C'est du bon Daudet... Oui, vous pouvez lire ça. Mais pourquoi ne pas m'avoir demandé la permission ?

...Par contre, Paumier, qui venait de se payer « Sapho », vit son achat confisqué

-Pas juste ! dit-il quand nous fûmes installés sur les banquettes de bois du C.F.D .Il t'en laisse deux...et à moi qui n'en avais qu'un, il me le prend !

... A Genillé, mon père m'attendait à la gare. C'était la première fois qu'il me voyait en uniforme.

-Mâtin ! dit-il ; ça te va bien.

...En traversant le bourg, je lorgnai vers la devanture d'Ouvrard, le pâtissier. Papa qui avait surpris mon regard, s'empessa de m'annoncer :

-Ta maman a cuit des œufs au lait et pétri une galette en ton honneur ; ce sera encore meilleur que ce que vend Ouvrard. !

... Je n'en doutais pas. Mais je venais de passer quinze jours sans autre dessert qu'une pomme, ou quatre noix, ou deux petits-beurre. Alors, les éclairs et les choux aperçus m'avaient mis l'eau à la bouche !

... Au Liège, le bruit de la carriole fit lever la tête à plusieurs femmes au bourg qui faisaient la toilette de leurs maisons.

-Tu es si bellement habillé qu'elles n'ont pas l'air de te reconnaître. Il faudra que tu ailles leur montrer de près ton joli costume tout neuf et ta jolie casquette à palme dorée.

-Oh...tu sais, répondis-je, tout le monde ne trouve pas ça joli. Au collège, beaucoup préféreraient être habillés comme les externes. Il y en a, des externes, tous les jours avec des costumes élégants, sans blouse, et, le dimanche, on les rencontre avec de jolis pardessus à la mode. Etc...

-Au Liège, tout le monde te trouvera beau en uniforme. Pas besoin d'élégance. Et, ta mère et moi, on sera fiers de toi, surtout si tu continues de bien travailler. Marie Moreau est arrivée hier soir. Elle est venue dire qu'elle t'attendait aujourd'hui même après-midi.

... Maman m'embrasa très fort. Ma grand-mère aussi. Les voisines vinrent tirer de l'eau au puits, près de notre porte.

-On veut voir le collégien ! Où est-il, le collégien ?... Oh ! tu as bonne mine ! Tu manges bon là-bas ?

...Mon père répondait pour moi :

-Mais oui ! Mais oui ! Et ils vont se promener en forêt tandis que nous, on trime dans nos vignes !

...Et ma mère :

-Il serait mal venu à se plaindre ; ça ne coûte pas rien ! La pension, le trousseau, les livres, et ci, et ça... la note est salée.

-Mais vous n'avez qu'é c'ti-là ! répliquait Marie Moine.

...Une fois de plus, je réalisais que j'avais la chance d'être fils unique. Sans quoi, où serais-je aujourd'hui ? En place dans une ferme ou en apprentissage chez le charron... Je demandai ce qu'étaient devenus mes copains du Liège... Alfred était loué à partir de la Toussaint dans un domaine de Saint-Quentin ; le Georges avait déjà trouvé un patron dans la pâtisserie et le Marcel dans une charcuterie ; quant à mon camarade de Pâques, il continuait à venir en vacances au Liège, le nouvel instituteur ayant accepté de lui donner des leçons correspondant à une première année d'école primaire supérieure.

- -Et le Léandre ?
- -Il « frambeye » dans les écuries de son père !

...Donc, les uns étaient déjà au travail et les autres+ allaient s'y mettre. Aucun d'eux n'était fils unique. Décidément, j'avais beaucoup de chance dans mon bel uniforme neuf ! En menant presque une vie de château !

-Maman, veux-tu me faire chauffer un plein chaudron d'eau ?

-Un plein chaudron d'eau ? Et pour quoi faire ?

-Pour me laver.

-Te laver quoi ?

-Tout mon corps.

-Ah ça ! Tu ne t'es donc pas lavé au collège ?

-Eh non ! Pas depuis que j'y suis.

... Et j'expliquai comment se faisait en gros, très en gros (ou plutôt très en petit !), la toilette du matin. Elle n'en revenait pas.

-Il faudrait peut-être payer un supplément pour l'eau ! dit-elle.

... Marie Moreau me fit raconter ma première quinzaine. Elle rayonnait de savoir que, grâce à elle, j'étais bien noté en anglais. Elle prit son livre à la page où nous en étions restés (et qui était déjà loin en avant de celle où nous arrivions au collège) et me fit étudier encore quatre pages à la suite.

-Ainsi, tu conserveras ton avance, dit-elle. Mais parle-moi aussi du solfège.

-Oh... le solfège, zéro !

-Comment zéro ?

...Je lui expliquai comment cela se passait.

- En somme, dit-elle, Il faut déjà savoir solfier quand on entre dans ton collège... Eh bien, je te plains ! J'espère tout de même que lorsque tu auras ton instrument, quelqu'un s'occupera de toi. Nous en reparlerons à Noël.

...A la messe de la Toussaint, je pris place à côté de mon père. L'abbé angevin ne parut pas me voir lorsque, l'office terminé, il regagnait la sacristie. Il y avait de nouveaux enfants de chœur. Je sentis que j'étais devenu un étranger dans cette église où j'avais fait tant de génuflexions, donné tant de coups de sonnette, balancé tant de fois l'encensoir... Je sortis vite et rentrai chez nous. Ma mère me reprocha vivement ce comportement :

-On dirait que le monde te fait peur à présent ! les femmes de nos clients que tu connais pourtant bien, auraient voulu te voir de près, te faire parler...Et moi, j'aurais été contente que tu leur racontes ta vie de collègue, que tu...

-Parce que je suis au collège, on dirait que je suis devenu un ange du paradis... Ah ! non ! C'est peut-être beau, un uniforme, à leurs yeux, à vos yeux... ça se remarque ici...encore que le curé ne l'ait pas regardé... Mais s'ils savaient la crasse que ça peut cacher... S'ils que, dans un collège qui se dit moderne, où il y a l'eau courante, on se lave encore moins qu'à la campagne où l'on n'a pourtant que l'eau du puits et celle des gouttières...

... Les courtes vacances de la Toussaint terminées, le retour à Loches se fit en compagnie de Marie Moreau..

... Comme elle reprenait le même train que moi à Genillé, je profitai de la petite voiture à âne de son père. Ce qui me permit de faire encore un peu de conversation anglais pendant la petite heure que l'on mit à faire les six kilomètres de trajet. Elle voulut aussi me faire vocaliser la gamme, en montant et en descendant, puis les accords do-mi-sol-do, do-mi-sol-do. Ce n'était juste que lorsque son père chantait en même temps que moi.

- Tu n'es pas doué pour la musique ! me dirent-ils.

...Je le savais depuis longtemps.

... Lorsque le petit train s'arrêta en gare de Loches, Le patron était sur le quai. Nous nous retrouvâmes Bientôt une dizaine en rangs avec nos sacs et nos mallettes, marchant d'un pas peu enthousiaste vers le collège. Réinstallation, étude, souper, coucher : la vie d'interne était recommencée. Presque pour deux mois...

...Tout allait bien au point de vue du travail. Moity en interrogations d'histoire et de géographie, me mettait généralement 14 ou 15(c'était son maximum) ; Guillaumin, en anglais, des 16 et des 18, et les 19 et 20 se succédaient sur mon cahier de zoologie ; le patron allait souvent jusqu'à 16 en français. Quant à Pichot, il avait commencé par 12, puis s'en était tenu à sa plus haute note : 15, même lorsqu'il y avait un petit manque dans la rédaction de mes solutions. Sans doute le faisait-il pour s'amuser car il avait remarqué lors du relevé des notes, que je prononçais k'y'inze en ajoutant la semi-consonne ill ou y entre le k et le in. Il appelait les noms par ordre alphabétique :

-Barrault ?

-Quatorze.

-Bas ?

-Quatorze.
-Chichery ?
-Douze.
-Davau
-K'yinze.

...Il faisait semblant de n'avoir pas entendu et me faisait répéter.

-Davau ?
-Kyinze

...J'ai déjà parlé des cours de solfège et des séances de gymnastique aux agrès dans le chalet de la route de Perrusson. Il y avait aussi, chaque lundi soir, de quatre heures et demie à cinq heures, des mouvements d'ensemble dans la cour du collège : rassemblements, alignements, à droite...droite ! à gauche... gauche ! demi-tour à droite...droite ! marche en colonne par quatre... en avant...marche ! etc., mouvements sur place : élévation des bras, flexion du tronc, etc., tout cela avec tous nos vêtements sur le dos, nos casquettes sur la tête et...nos sabots aux pieds. Le patron apparaissait parfois sous la cloche et criait au moniteur :

-Veillez à ce qu'ils ne s'échauffent pas trop : lorsqu'il y a des rhumes, il faut que nous les soignons !

...Sous le préau, il y avait une barre fixe mais il était interdit d'y monter et même de s'y suspendre, sous peine d'avoir cent lignes. Seul, Geoffriaud, fils du brigadier de gendarmerie de Ligueil, réussissait à y grimper lorsque le pion avait le dos tourné : en trois secondes, il faisait trois tourniquets ou un grand soleil, remettait pied à terre, marchait un peu d'un pas nonchalant, comme s'il se promenait sous le préau, et rééditait son exploit dès qu'il sentait venu un autre moment favorable. Quelquefois, il y ajoutait une acrobatie. Un vrai singe ! Et pour nous, des moments de suspense.

-C'est pour ne pas que je me rouille, disait-il. A la gendarmerie, j'en fais au moins deux fois par jour. Vous autres, vous pouvez vivre ici comme des nouilles... Moi, j'peux pas !

...Jamais il ne s'y fit prendre. Même lorsque Col-en-Zinc, le plus perspicace des surveillants, était de service. Et pas davantage lorsqu'il osa, un jour, suprême audace, renouveler sa périlleuse exhibition dans le dos du patron.

...Fin novembre, il y eut beaucoup d'enrhumés. Les salles du rez-de-chaussée étaient suffisamment chauffées mais les dortoirs étaient glacials. Certains élèves dormaient avec leur casquette et ne déboutonnaient plus le col de leur chemise pour se débarbouiller. Un matin, presque tout le monde toussait à table. Le patron dit :

-Et vous, Davau, rien à la gorge ?
-Non, Monsieur, j'ai le nez bouché.

... A ces mots, il y eut des rires à la table directoriale. Le patron reprit :

-Vous nous direz s'il faut appeler le plombier pour le déboucher.

... Et comme je restais bouche bée, il explique :

-On ne dit pas « j'ai le nez bouché » mais j'ai le nez embarrassé ou « j'ai le nez enchifrené ». Inscrivez ça sur vos tablettes. !

...Je venais d'apprendre deux expressions inconnues en Champagne. Mes voisins de table des gars des confins du Berry, s'étonnèrent aussi de cette remarque :

-Nous aussi, on dit « bouché » Et ça n'a jamais fait rire autour de nous !

... Le lendemain, à la même heure et au même lieu, le patron dit très fort :

-Eh bien Davau, votre nez est-il toujours bouché ?

-Non Monsieur, mais j'ai mal aux dents.

-Très mal ?

-Oui, Monsieur. C'est une dent du haut qui s'est cariée, la première molaire.

-Je vois. Mais que voulez-vous que j'y fasse ?

- Je voudrais aller chez le dentiste.

-Vous êtes déjà allée chez un dentiste ?

-Oui Monsieur, à Loches, Place aux volailles.

-Eh bien, je vous conduirai cet après-midi. Soyez prêt à 1 heure. Ce sera chez le docteur Leboeuf, rue de Manthelan. Vous mettrez votre capote d'uniforme par-dessus vos vêtements du jour.

... Au réfectoire, j'entendis qu'on parlait de moi à la table des professeurs. La patronne disait :

-Quinze jours à la rentrée d'octobre, le dentiste maintenant. Vraiment.

-Pourvu qu'il n'y ait pas besoin de plusieurs séances, ajoutait le patron.

... La maison du dentiste se trouvait très loin dans la rue de Manthelan, à la sortie de la ville. Nous fûmes reçus presque tout de suite.

-Cette molaire est déjà très atteinte, dit le docteur. Je peux quand même la conserver mais il faut prévoir trois séances.

... Je pensai aux trois dérangements que cela occasionnerait au patron. Et aussi à la roulette que je n'aimais pas.

-Arrachez-la, s'il vous plaît, monsieur.

...Le dentiste parut surpris. Se tournant vers le patron, il dit :

-Voilà un garçon bien courageux... Sa décision est prompte. Que faut-il en faire ?

-Tu as bien réfléchi, Maurice Davau ?

-Oui, Monsieur. Qu'on l'arrache ! Comme ça, il n'y aura plus besoin de revenir.

...Une ampoule, une seringue, Une piqûre. Le davier...

-La voici, votre dent. Je la nettoie et je la mets dans une petite boîte pour vous la restituer. Ne laissez pas les autres se gâter ainsi.

... Le patron paya, nota le prix sur son calepin et nous rentrâmes au collège.

- -Tu as été courageux ! dit-il.

...Le soir, à la table des professeurs, on parlait encore de moi. J'entendis Pichot qui disait :

- « Il a eu tort. Il ne sait pas combien c'est précieux, une dent » !

...Je n'avais plus mal. Pour moi, c'était l'essentiel et puis j'étais content d'avoir bravé !

Un jour, Cauchy m'appela enfin dans le vestibule. Il apportait mon baryton.

-Nous allons le déballer ensemble, dit-il, pour s'assurer qu'il n'a pas de défaut. L'instrument apparut tout claquant. Cauchy y fixa l'embouchure, vérifia le bon glissement de la pompe, manœuvra les trois pistons.

-C'est parfait, dit-il. Et maintenant, souffle dedans, sans gonfler les joues. En faisant comme si vous aviez un cheveu à chasser du bout de la langue. Ppppeu ppeu...

... Le son que j'en tirai ressemblait à un beuglement.

- -La sonorité est bonne estima-t-il. Il va falloir que tu apprennes le doigté. Tu vas me donner le la en mettant tes doigts comme ceci. Bon, voici la facture à faire parvenir à vos parents.
- -Monsieur, quand est-ce que vous allez m'apprendre le doigté ?

...Il parut surpris de ma question. Il se mit à me vouvoyer.

-Ah oui : j'oubliais de vous dire que, dès que vous serez familiarisé avec l'instrument, vous serez l'un des seconds barytons de l'Harmonie. Votre camarade Assailly est appelé à devenir premier baryton ; c'est pour le remplacer que je vous ai fait choisir cet instrument. Alors, vous allez lui demander de vous initier au maniement et de vous indiquer les exercices élémentaires à étudier au début du solfège. A la rentrée de Carnaval, vous pourrez ainsi prendre part aux répétitions générales des morceaux d'ensemble, chaque jour, pendant la récréation de trois heures. Compris ?

- Oui, monsieur. Mais les leçons avec vous ?

- Oh, pas question. Mon travail est d'un autre niveau.

... J'étais désappointé car l'Assailly en question, de deux ans mon aîné, me paraissait peu sympathique. J'allais le trouver.

- Je veux bien t'indiquer le doigté, dit-il. Mais pour le reste, n'y compte pas. Je n'arrive déjà pas à faire tout mon boulot de classe ...alors tu comprends que je ne peux pas perdre un quart d'heure avec toi chaque après-midi !

... Je restai là, avec mon baryton tout neuf dans les bras. J'étais désappointé. Les copains me' disaient :

-T'as pas l'air content d'avoir reçu ton baryton ?

-Non. Parce que je me demande ce que je vais en faire. Moi, je ne suis pas né musicien. Je ne demande pas mieux que d'apprendre à souffler dedans. Mais personne n'a l'air de vouloir s'occuper de moi...

- en attendant, va le ranger dans la salle de musique.

.. Je glissai l'instrument dans le sac noir à coulisse qu'avait fabriqué ma mère, j'y attachai une étiquette portant mon nom et j'allai le suspendre à un clou de la salle de musique. Le principal se trouvant à passer, je lui confiai mon inquiétude.

- Oh, dit-il, tranquillisez-vous. La salle de musique est à votre disposition, comme elle l'est à tous vos camarades musiciens de onze heures et demie à midi. Il suffit de s'exercer beaucoup. Personne ne vous reprochera de faire des fausses notes pour commencer !

- Mais, monsieur, je ne sais à peu près rien en solfège...

-Eh bien, n'y a-t-il pas, chaque semaine, une leçon de solfège ?

-Monsieur, j'essaie de suivre de mon mieux, mais c'est trop difficile pour moi : les tons, les demi-tons, le majeur, le mineur ; je n'y comprends rien. Si j'avais été interrogé, j'aurais sûrement eu zéro !

-On n'apprend pas le solfège aux enfants dans votre commune ? ou dans votre famille ?

-Non, Monsieur.

-Eh bien, il vous reste la ressource de demander à Cauchie des leçons particulières. Mais elles sont chères...

... J'en aurais pleuré. Je ne voyais pas de solution. Avoir un beau baryton et ne savoir qu'en faire. Comment mes parents allaient ils prendre la chose ? Je leur envoyai la facture, accompagnée de ce mot ; « J'ai mon baryton. Il est beau. Il faudrait maintenant que j'apprenne à en jouer. Mais personne n'a l'air de vouloir s'occuper de moi. Je suis triste. »

... Le mercredi suivant, mon père était là. Il vit le principal :

-Monsieur le Principal, Maurice a reçu son baryton et je vous apporte l'argent. Mais je me permets de vous reposer une question : « Comment va-t-il apprendre à en jouer ? ». Il dit que Mr Cauchie lui a tout juste montré le maniement des pistons, en cinq minutes. Il dit aussi que les leçons de solfège auxquelles il a assisté ne sont pas pour des débutants... Alors, pourquoi ne s'occupe-t-on pas des débutants ? Vous nous avez fait payer une cotisation annuelle pour qu'il fasse partie de l'Harmonie du Collège : est-ce que, dans une harmonie ou une fanfare, on ne s'occupe pas de la formation des jeunes ?

-Ici, les jeunes se forment eux-mêmes, avec l'aide des camarades plus âgés. Vous ne pensez tout de même pas que, pour trente francs par an, le professeur va passer chaque jour une demi-heure avec votre fils et son baryton ! Il faudrait que vous le voyiez, Monsieur Cauchie...

- Eh bien, répondit mon père pas content, si c'est un monsieur qui vend toutes les minutes de son temps, je ne le verrai pas.

-Cela ne résout pas la question, monsieur Davau

-Tant pis. Faut point trop tirer sur la corde si l'on ne veut point la casser...

Chaque jour, je le décrochais sans enthousiasme, ce sac, au cours de la demi-heure consacrée aux « exercices musicaux ». Assailly m'avait rapidement indiqué le doigté en me disant :

-Note-le sur un papier parce que je n'aurai pas le temps de te le répéter ». Au bout de huit jours, je sus monter et descendre la gamme. Assailly, à qui je demandais de m'écouter un instant, daigna me dire que « ça pouvait aller ». Quant aux exercices simples à étudier sur les premières pages du solfège, il m'aurait d'abord fallu savoir les déchiffrer. Et personne ne semblait disposé à m'aider. Des « do-mi-sol-do », j'en ai fait des quantités sans que jamais personne ne me dise si c'était vraiment juste. Je me lançais sur une portée un peu plus compliquée ; dès la troisième ou quatrième mesure, je sentais que je dérapais ; je recommençais pour déraper encore... Les autres, qui étudiaient leurs partitions, s'arrêtaient parfois pour me crier :

- « Eh Davau ! Mets-y une sourdine ! Tu nous fais tromper avec tes beuglements. Va-t'en t'exercer dehors. Les corbeaux de la tour Saint Antoine croiront que tu leur réponds !...

Mais eux, qui s'exerçaient séparément sur des morceaux différents, ne se rendaient pas compte qu'ils me gênaient tout autant que je les gênais. Et pourtant, c'était un vrai vacarme qui s'élevait de la salle d'étude dans cette demi-heure, surtout quand le tambour et la grosse caisse s'en mêlaient. Chaque fois, je voyais le pion qui se bourrait les oreilles de coton ! J'aurais bien voulu savoir jouer, ne serait-ce que deux lignes, pour montrer à mes parents, à Noël, qu'ils n'avaient pas fait pour rien la dépense d'un baryton. Mais les jours passaient... et je ne progressais guère. J'en étais navré.

Il restait huit jours avant Noël quand, un jeudi, alors qu'on nous faisait chausser pour la promenade de l'après-midi, je ne trouvai, dans le cagibi, qu'une seule de mes chaussures. J'eus beau regarder dans tous les casiers, au-dessus et au-dessous du mien, mon soulier droit restait introuvable. Tous mes camarades étaient déjà dans la cour, prêts à se mettre en rangs pour le départ.

Je crus bon d'aller mettre le patron au courant de mon embarras. Il m'administra une semonce pour manque d'ordre... et me priva de promenade.

- Ainsi, vous allez avoir le temps de la chercher, votre chaussure !

Je passais tout mon après-midi à fouiller le cagibi et ses abords, ainsi que tous les coins et recoins de l'établissement. Rien !

-Monsieur, je n'ai pas retrouvé ma chaussure.

-Eh bien, dimanche, à l'heure de la promenade, il faudra la chercher encore. Elle ne s'est pas envolée, que diable !

Cette deuxième exploration n'eut pas plus de succès que la première.

-Monsieur, j'ai eu beau chercher et rechercher partout ; je n'ai pas retrouvé ma chaussure.

...Le patron siffla alors un grand rassemblement et mit tout le monde à la recherche. Dans les salles de cours, au dortoir, au réfectoire, à la lingerie, dans les couloirs, sous les escaliers, dans les malles et mallettes, partout. Toujours rien !

-Est-ce que quelqu'un, par plaisanterie, aurait caché l'une des chaussures de Maurice Davau ?

...Tout le monde fit non de la tête. Le patron appela alors le garçon de salle :

-Vous qui faites le balayage du cagibi toutes les semaines, auriez-vous vu traîner une chaussure ?

-Non, monsieur, je n'ai jamais vu aucune chaussure traîner à terre.

-Et vous n'avez pas remarqué qu'il y avait une place vide dans le casier 33 ?

-Monsieur, lorsque je balaie, je ne regarde qu'à terre.

-Enfin, c'est bien la première fois qu'une pareille chose se produit !

...L'affaire semblait en rester là. Je demandai :

-Monsieur, est-ce que je serai toujours privé de promenade ?

-Je vous en informerai. En attendant, allez chausser vos bottines du dimanche et allez attendre sous le porche.

Sous le porche, j'attendis une demi-heure. Il gelait. Je battais la semelle pour me réchauffer. J'étais sur le point de retourner en étude quand Madame Lefort apparut.

-Venez avec moi, dit-elle. Nous allons vous acheter une paire de chaussures.

-Madame, je n'ai pas d'argent.

-Moi, j'en ai.

...En silence, nous arrivâmes à la Place au Blé.

-Nous allons aux chaussures Barrault. Vous connaissez ?

-Oui, madame. C'est souvent là que mes parents font leurs achats.

-C'est aussi là qu'habite Ferdinand Barrault, un externe de votre classe...

...La paire de souliers qu'on me fit essayer était de la même série que celle que j'avais précédemment ; elle m'allait à merveille.

-J'aurais assez du soulier droit, dis-je, puisque j'ai encore la gauche...

La marchande sourit :

-On ne détaille pas, jeune homme !

Mais la réflexion que je venais de faire, toute innocente qu'elle fût, obligea madame Lefort à donner une explication, pour laquelle elle parut fort gênée :

-C'est un interne, dit-elle, qui n'a plus qu'une chaussure sur deux et nous ne savons pas du tout où l'autre est passée. Alors la Direction a décidé de lui acheter une autre paire... C'est la première fois que pareille chose arrive... Car, croyez bien, madame, que notre collègue est un établissement où l'ordre règne...

-. Je n'en ai jamais douté, madame, répondit la marchande en remerciant.

. En rentrant, madame Lefort me dit :

-Maintenant que vous voilà rechaussé à nos frais, tâchez d'avoir l'œil sur toutes vos affaires !

-Oui, madame. Merci, madame.

Le soir, j'entendis, à la table directoriale :

-Eh bien, le jeune Davau, il nous en fait voir : la rentrée au 15 octobre, la dent, le baryton, la boîte aux provisions, le soulier. Et nous n'en sommes qu'à son premier trimestre !

Je n'étais pas seul à entendre. Et j'en étais très gêné. J'avais presque l'impression d'être un anormal...

Cette affaire du soulier perdu ne fut jamais élucidée. Par la suite, mais assez longtemps après, je soupçonnais un externe qui copiait habituellement sur moi mais que je n'avais pas laissé copier lors d'une composition, de s'être vengé en me jouant ce vilain tour.

Aux vacances de Noël, je m'empressai, équipé de mon baryton, de revoir Marie Moreau afin qu'elle puisse se rendre compte de mes aptitudes. Mon exhibition la fit rire/

-C'est tout ce que tu sais faire ? Eh bien, ce n'est pas grand-chose !

J'en convins facilement, répondant que je ne pouvais pas avoir appris en si peu de temps, d'autant plus que personne ne s'occupait de moi.

Portes et fenêtres fermées (il gelait), je me remis à souffler dans l'instrument. Probablement si mal qu'une voisine qui venait tirer l'eau au puits, dit à maman :

-Ah, c'est donc ça, qu'il a une meusique, ah c'est donc ça. J'avais cru entendre breuiller une vache !

Cette réflexion, pour désagréable qu'elle fut, ne me rebuta pas. Pendant toute la semaine de vacances, je continuai de souffler. A la fin, je croyais être arrivé à exécuter convenablement les trois premières portées du premier exercice simple. Marie Moreau qui venait me chercher pour une répétition d'anglais, éclata de rire :

-Ces trois lignes, tu les exécutes, c'est bien le mot ! ,Je crois que tu n'es pas prêt à jouer du Mozart ! Il faut que tu prennes des leçons, voyons !

-Eh quoi encore ? dit ma mère. On ne peut tout de même pas toujours avoir le porte-monnaie à la main !

Et des leçons, il n'en fut plus jamais question.

Après la rentrée de janvier, à cause de la neige et du grand froid, je fus un mois entier sans voir mes parents : tous les mercredis se passèrent sans qu'on m'appelât au dortoir ! Un mois pendant lequel je leur écrivais chaque dimanche les dix mêmes lignes, à quelques mots près, glissés dans une enveloppe qu'il était toujours interdit de cacheter. Fort heureusement, le Principal, maintenant habitué à l'écriture de mon père, n'ouvrait plus les lettres venant du Liège. Mais celles-là seulement. Un jour, il m'appela et, me montrant une enveloppe venant de Bordeaux, demanda :

-Qui vous a écrit ?

-Oh, monsieur, c'est un ancien camarade de l'école du Liège ; je reconnais son écriture.

- Que fait-il à Bordeaux ?

- Il est apprenti-charcutier chez son oncle.

-Son prénom ?

-Marcel.

-Oui, dit-il, en regardant la signature, c'est bien cela... Oh ! ais non !... Vous n'aurez pas de ses nouvelles.

Il replia la lettre, la remit dans l'enveloppe et dit :

-Je ne la remettrai même pas à vos parents. C'est une ordure. Je vais la brûler. Vous avez de drôles de fréquentations !

Je restais pantois. J'avais tout juste eu le temps de voir qu'il y en avait quatre pages. Et de lire la fin de la dernière phrase au-dessus de la signature : « ... une Lochoise au joli petit cul ».

Au réfectoire, je vis que la lettre n'était pas encore brûlée ; elle circulait d'un prof à l'autre et chacun riait en la passant au suivant. J'étais très mal à l'aise car je me rendais compte que j'étais la cible de tous les regards venant de la table directoriale. Qu'avait-il bien pu écrire dans ses quatre pages ? Je racontais la chose à mes parents. Ils n'y allèrent pas par quatre chemins :

-Monsieur le Principal, il paraît que Maurice a reçu ou plutôt n'a pas reçu- une lettre de Bordeaux ?

-Oui. Mais une lettre du genre de celles qui ne sont pas admises ici : grossières, sexuelles et scatologiques. Je l'ai brûlée.

-Nous aurions aimé juger nous-mêmes. Elle ne devait tout de même pas être si affreuse que cela ; puisque vous l'avez fait circuler d'un bout à l'autre de votre table et que tout le monde l'a lue et a ri...

-Oui, bien sûr... bien sûr... répondit, embarrassé, le Principal. Mais...

... Le coup de sonnette d'un visiteur mit fort opportunément fin à l'entretien.

... A Carnaval, nous avions trois jours à vivre dans nos familles. La plupart de mes camarades emportaient leur instrument de musique. Je laissai le mien au clou : à quoi bon m'en charger puisque je ne savais pas mieux m'en servir qu'à Noël ! En revanche, j'avais, dans mon cartable, le sujet d'une rédaction (une composition française comme on disait alors), que nous devons rendre le lendemain même de la rentrée. Sujet qui ne m'inspirait guerre : « En vous promenant, vous rencontrez un cavalier... ». Comme nous avions fait la moue lorsque le Principal nous l'avait dicté, il avait ajouté :

-C'est pour vous apprendre à observer minutieusement les choses. Je n'en veux pas moins d'une page.

... Je me demandais si je pourrais en mettre plus de cinq lignes. Fort heureusement, il y avait Marie Moreau.

-Tu as tout de même bien vu un cavalier ! s'exclama-t-elle. Un homme à cheval, ce n'est pas si rare dans notre bourg. Réfléchis !

-Oui... les deux gendarmes en tournée, ... les officiers des soldats en manœuvre, ... les piqueurs de Montpoupon..., le fils du bourgeois du Courbat...

-Tu vois. Eh bien, choisis dans tout ça.

-Ma préférence va aux piqueurs. Mais j'aurai bien de la peine à en décrire un de mémoire.

... Marie me trouva aussitôt, sur un calendrier des postes, une gravure représentant une chasse à courre, avec un piqueur sonnante de la trompe. Elle me la fit détailler : monture, cavalier, équipement, vêtement, attitudes... J'appris des termes : tenir les rênes, hocher le mors, cravacher, éperonner, piquer des deux, faire une virevolte, caracoler, vider les arçons...

-Va faire ton brouillon, me dit-elle. Je te le corrigerai.

...Pour la première fois, je pris plaisir à écrire. Je crus avoir fait presque un chef d'œuvre.

-Ce n'est pas mal, constata-t-elle quand je revins. Je vais t'indiquer par une croix les endroits où il faut plus de précision. Tu tâcheras de trouver des mots qui peuvent encore apporter quelque chose.

... Il y avait une croix au mot « anglo-normand » (elle m'avait déjà fait préciser la race du cheval). Je me souvins qu'elle avait dit : « Et la couleur ? ». Après une longue recherche et plusieurs essais, j'écrivis : « Il montait un superbe anglo-allemand d'un beau bai brun ». J'étais fier d'avoir trouvé ces qualificatifs. Et je me disais :

-Plein la vue, qu'il va en avoir, le père Leuf ! D'autant plus que j'ai largement dépassé la page exigée...

Mais le père Leuf, lors de l'épluchage auquel il se livra en classe, s'esclaffa !

-Beau, bien sûr, puisqu'il est superbe ! Et « beau bai brun », ça fait trois b de suite : il y en a au moins un de trop ! De la sobriété dans le style, monsieur Davau, de la sobriété !

... Et il répétait « beau bai brun » ... » beau bai brun » ... Et j'entendais mes compagnons de classe qui s'exerçaient à dire tout bas : « beau bai brun », « beau bai brun »

-Bien quand même dans l'ensemble, conclut-il. 14 sur 20.

... Je n'avais jamais obtenu tant dans cette matière. Aucun autre élève ne dépassa 10. Parce qu'aucun n'avait une Marie Moreau près de chez lui. Peut-être aussi parce que les autres avaient profité différemment de leurs trois jours de congé... Toujours est-il que, pendant toute une semaine, je m'entendis appeler « Beau bai brun » :

-Passe-moi la cruche ! Beau bai brun !

-A toi de jouer, beau bai brun !

.. Aurais-je hérité, à cause de cette phrase, d'un sobriquet dont la répétition commençait à m'agacer ? J'en fus inquiet plusieurs jours. Mais, comme je laissais dire sans manifester cet agacement, ces mots s'estompèrent peu à peu.

... Le second trimestre s'acheva enfin. J'eus un bon bulletin de notes. Les dix jours de vacances de Pâques se passèrent dans une bonne atmosphère familiale : mon père fut content de pouvoir m'emmener avec lui dans les vignes pour « curer les verges » à mesure qu'il finissait de tailler, et c'est avec joie que j'y emplissais mon panier de petites morilles brunes qui foisonnent avant le labour du printemps. Certains après-midis, j'allais retrouver Marie Moreau.. J'aimais solliciter son aide dont je lui suis toujours resté reconnaissant. Même sur mes vieux jours, alors qu'elle est disparue depuis longtemps, j'ai conscience que c'est elle qui

m'a donné le goût d'écrire. Après la page et demie dont elle fut l'inspiratrice, pour la description du cavalier, mes notes de « comp.franç » dépassèrent toujours la moyenne et il n'était pas rare que ma prose fût lue en classe... Elle me surveillait aussi pour l'anglais, me faisant composer de petits thèmes relatifs à la vie courante, corrigeant les lettres que j'adressais à la correspondante anglaise qu'elle m'avait procurée, la fille d'un ingénieur métallurgique de Newcastle-on-Tyne... Mais, de musique, il n'en était plus question. Sauf, que, le dernier jour, je lui murmurai, comme en confidence :

-Tu sais, mon baryton, il n'est pas près d'être usé !

...Elle rit. Mais elle dit :

-Dommage !

...A la rentrée de Pâques, je continuais, comme devant, au cours du quart d'heure de liberté précédant midi, de souffler dans mon instrument...Je n'osai même plus monter et descendre des gammes car certains grands s'étaient moqués de moi :

-Tu vas encore nous emmerder longtemps avec tes gueulantes de bovidé ? Si seulement elles étaient justes ! Mais ton mi est faux...

... Alors, le livret d'exercices fixé sur mon pupitre, avec beaucoup d'attention et de persévérance, je m'attaquais à une portée où il n'y avait rien que des blanches...Je trouvais que ça n'allait pas mal. Mais, à côté de moi, j'entendais :

-Ah dis ; finis ça ! Tu nous fais tromper !

... Je répondis :

-Vous aussi, vous me faites tromper. Je ne peux pas apprendre tout seul et personne ne veut m'aider !

-Pourquoi ne vas-tu pas le demander au père Cauchie ? Trois francs la demi-heure.

... Bien sûr, je n'allais pas voir le père Cauchie. Mais lui, un jour, s'arrêta près de moi :

-Alors, monsieur Davau, ça va, ce baryton ?

-Le baryton irait bien, monsieur, si je savais le faire aller, mais...

-Continuez vos exercices, continuez ; vous n'en ferez jamais trop : il faut arriver à une pureté parfaite des notes. A la Pentecôte, vous prendrez place dans l'Harmonie comme second baryton, à la droite d'Assailly. Vous pouvez, dès maintenant, demander à Blet de vous donner une partition de chacun des morceaux en cours d'étude.

... J'étais sidéré. Personne ne me demanderait donc de souffler dans son instrument pour se rendre compte de ma nullité ?

Le soir, à l'étude, je me dépêchais de faire mes devoirs, et d'apprendre mes leçons. Et, pendant une demi-heure, je m'exerçais à solfier tout bas, en battant la mesure, la première ligne de « Valse d'automne ». Bientôt, j'entendis le pion :

-Eh là-bas, monsieur Davau, croyez-vous que je ne vous vois pas ? A qui faites-vous ces signes ?

-A personne, monsieur, je...

-Si c'est à personne, cessez de le faire ! Et faites-moi plutôt cent lignes.

... Je fis les cent lignes. Et la Pentecôte arriva. Je m'étais promis, cette fois, d'emporter mon instrument au Liège et d'étudier ferme. Mais lorsque j'arrivai à la maison, mes parents me dirent :

-A quoi bon t'être embarrassé de ça ? As-tu donc oublié que nous partons demain matin pour deux jours ? Nous allons au repas de communion de ton cousin Armand.

... Décidément, je n'avais pas de chance !

-Eh bien, tu ne te fatigues pas à la répétition, toi ! me dit un jour mon voisin Frappier

- Tu n'as pas grand mal non plus : tu es bon en musique, et, par-dessus le marché, tu prends des leçons particulières ! Moi, je suis nul, lui avouai-je. Et personne ne s'en préoccupe. Je suis très triste, crois-le.

-Aussi triste, sans doute, que je le suis d'être nul en math ! Veux-tu qu'on fasse un marché ? Tous les vendredis soir, tu me passes la solution des deux problèmes, tous les samedis, tu me fais lire ta comp. franç avant de la rendre. Et moi, je t'aide tous les avant-midis. D'acc ?

-D'acc.

... Et c'est ainsi qu'en huit jours, j'appris à exécuter les premières mesures de « Valse d'Automne », consacrées à l'introduction. Le reste du morceau consistait, pour moi, en notes d'accompagnement, presque toutes les mêmes. J'arrivai peu à peu, à m'en tirer. Mais il y avait les quatre autres morceaux étudiés en vue d'un concert /deux pas redoublés et deux fantaisies. C'était beaucoup trop pour le pauvre débutant que j'étais... Je préférerais porter mes efforts sur « Valse d'Automne », dont la mélodie me plaisait d'ailleurs beaucoup. Pour tout le reste, je faisais semblant de jouer. Et personne d'autre que Frappier ne s'en apercevait ! Un jour, las de tricher, je me dis qu'il fallait absolument attirer l'attention sur moi. A la fin de « l'Or et l'Argent », l'une de mes fantaisies, je poussai un très long meuglement. Tous les exécutants se mirent à rire. Cauchie regarda :

-Très bien, monsieur Davau ! votre do dièse est impeccable, mais nous n'en doutions pas !

...Et ce fut tout. Il crut que je m'étais livré à une plaisanterie.

C'est au dernier dimanche de juin que notre concert était fixé. Un concert au jardin public, sur le kiosque, en fin d'après-midi.

...Le dimanche précédent, à l'heure de la lettre aux parents, la patronne dit :

-Vous voudrez bien faire part à votre famille du concert de l'Harmonie, en précisant que le défila partira du collège à quatre heures de l'après-midi. Cette information vous permettra d'écrire au moins une phrase de plus.

... Je ne jugeai pas utile de faire un ajout à ma lettre déjà prête. Mais, au moment du cachetage, le patron dit :

-Maurice Davau, je me permets de réparer votre oubli. En P.S, j'invite vos parents à venir.

... Pendant trois jours, à toutes les récréations, Blet, élève de première, que Cauchie considérait comme son sous-chef, nous exerça à la marche au pas, sous l'œil du principal. Le samedi, ce fut avec nos instruments sous la conduite de Cauchie. Nous étions une cinquantaine d'exécutants : Cela faisait un assez long défilé et beaucoup de bruit. Vu l'exiguïté de la cour, nous tournions presque en rond. Aux fenêtres des maisons voisines, des gens nous regardaient. Le père Leuf s'extasiait. Pour lui, quelle publicité en perspective ! Mais pour moi, quelle corvée/ J'eus envie de me dire malade.

-Fais pas ça ! me conseilla Frappier. Il en serait malade lui-même. Il faut que le cortège soit long. S'il pouvait, il irait chercher des anciens élèves !

... Je m'incorporais au groupe. Comme je ne pouvais pas jouer en marchant, je me contentai de marcher et de manipuler mes pistons sans souffler. Les bravos retentissaient sur notre passage. En longeant le Mail, j'entendis :

-Bravo Maurice ! Bravo Maurice...

En levant un instant les yeux, j'aperçus mes parents et deux voisines qu'ils avaient amenées ! Alors, je m'appliquais davantage... à faire semblant de jouer.

A l'issue du concert, avant de se reconstituer en colonne par quatre, nous fûmes autorisés à descendre du kiosque pour embrasser nos parents.

-Tu vois que ça va bien ! s'exclamait maman, heureuse.

-Nous ne regrettons plus de t'avoir acheté un instrument ! disait mon père, non moins souriant.

-Tu nous feras bientôt danser au village, ajoutaient les voisines pour ne pas être en reste.

... De retour au collège, le Principal nous complimenta :

-Je suis chargé de vous transmettre les félicitations de monsieur le Maire de Loches. Il a été ravi.

En cette fin de période scolaire, nous souffrions encore plus que l'hiver de notre claustration. Il faisait chaud dans les salles, chaud dans les dortoirs, chaud dans la cour. L'odeur des pieds suants et de la crasse des corps m'incommodait. Le dimanche matin, nous étions autorisés à aller, torse nu, au lavabo. Mais pas à nous laver au-dessous de la ceinture. Un jeudi matin, le patron nous annonça :

-Au lieu de faire étude après les deux heures de composition, je vous conduirai aux douches, rue Quintefol.

... La joie apparut aussitôt sur nos visages : enfin, nous allions pouvoir nous décrocher !

-Montez au dortoir prendre votre serviette et votre savon, commanda la patronne. Car vous passerez au tarif réduit.

... Arrivés là-bas, nous fûmes priés de stationner sur les trottoirs dans les parties où il y avait de l'ombre. Il y eut un conciliabule entre le patron et le tenancier de l'endroit.

-Rassemblement autour de moi pour les consignes, commanda le patron. Il y a dix cabines. Vous passerez donc par dix. Vous disposerez donc de dix minutes chacun pour vous déshabiller, vous laver et vous rhabiller. Pas une de plus. Et interdiction de fermer complètement la porte de votre cabine. Cinq centimètres d'entrebâillement. Les dix premiers numéros, avancez ! Les dix suivants, commencez à délacez vos chaussures !

... Et, alors qu'on entendait tomber l'eau des pommes dans les cabines, notre Père Leuf allait et venait devant les portes, répétant :

(Savonnez-vous ! Rincez-vous ! Essayez-vous ! Rhabillez-vous ! Et surtout, pas de retardataires !

...Mais dans deux des cabines, l'arrosage avait mal fonctionné :

-Monsieur, l'eau ne tombe plus pour me rincer...

-Monsieur, l'eau a tout inondé : mes vêtements sont trempés...

... Il y eut, de ce fait, perte de temps et bousculement de l'horaire. On ne pouvait plus passer que par huit.

-Plus d'une heure de stationnement ici, c'est vraiment impossible, se lamentait le patron.

... Il se grattait le front, regardait le groupe de deux qui attendaient, les comptait, les recomptait :

-Quatre qui vont rester pour la dernière série... Non, ce n'est pas possible, expliquait-il au tenancier. Au collègue, nous avons un horaire très strict. Je vais être obligé d'en éliminer quatre... Les quatre plus fragiles... Ceux qui ont été le plus enrhumés l'hiver dernier.

... Et, parmi les quatre appelés et priés de sortir des files d'attente, il y avait... Maurice Davau. Je tentai de protester.

-Taisez-vous m'intima-t-il. La prochaine fois, vous passerez dans la première série.

... Je pensai :

-La prochaine fois, ce sera l'année prochaine...

... Et c'est ainsi que, sous le chaud soleil de midi, en ce début de juillet, nous revînmes quatre crasseux parmi cinquante qui avaient pu, tant soit peu, se décaper de la tête aux pieds.

Vers le milieu du mois, mes parents me trouvèrent fatigué. Je l'étais, en effet. J'avais besoin de soleil, de grand air. Et j'avais un tel besoin de me laver !

- Il n'y a plus que douze jours de classe avant la distribution des prix, dit le Principal. Toutes les compositions sont faites. Il a fort bien travaillé : il est premier de classe, vous pouvez l'emmenner si vous le désirez...

-Eh bien nous l'emmenons, décida ma mère.

- Emilie va vous aider à rassembler son trousseau, s'empressa d'ajouter madame Lefort. Paul va descendre sa malle. Et je vais préparer votre facture de fin d'année.

... Au Liège, les voisins furent étonnés de me voir

- Ses vacances sont commencées, leur expliqua ma mère. Il est le premier de sa classe. Nous retournerons chercher son prix le dernier dimanche du mois. En attendant, il a besoin de se reposer.

... Le lendemain matin, on me laissa dormir. Quand mes parents revinrent des champs pour le repas de midi, je venais juste de terminer ma toilette ; une toilette pour laquelle j'avais pris tout mon temps !

Vers le milieu de l'après-midi, ma grand-mère apparut au-dessus de la porte basse.

- Maurice, vinrais-tu gléner anc moué ?

... Je partis donc après avoir coiffé ma vieille casquette à couvre-nuque. Dans l'un de nos champs de la Pinassière, déjà débarrassé des tas de blé de la moisson, je me mis à glaner. Bientôt, j'eus mal au dos. Et, au contact des rudes épis, la peau tendre de mes mains ne résista pas : ici apparaissaient des cloques, et là, le derme à nu. Je n'osais pas me plaindre à ma grand-mère. Elle s'en aperçut .

- S'rais-tu dévnu Pichlin ?

- Non. Mais il va falloir me réhabituer : ça fait dix mois que je n'ai pas marché dans un champ, dix mois que mes mains n'ont pas touché autre chose que des crayons et des porteplumes... Alors, tu comprends, ça me fait tout drôle au soleil de cet après-midi... Tu vas peut-être me trouver paresseux, mais je sens le besoin de m'allonger un peu sous le grand poirier blanc là-bas...

... Je restai peut-être une heure sur le dos, sous un ciel tout bleu. Pas un nuage. Des oiseaux dans l'arbre, au-dessus de moi. Des papillons qui voltigeaient de fleur en fleur dans un trèfle voisin. Des guêpes bourdonnantes qui venaient voir si les poires mûrissaient... Non: elles étaient encore vertes. J'aurais pourtant aimé mordre dans quelque chose qui ne fût pas un des habituels morceaux de rutabaga du collège. Rutabagas filandreux qui revenaient inmanquablement dans l'insipide bœuf-mode des mardis et des samedis, et que nous réussissions parfois à glisser dans une vieille enveloppe que nous allions jeter dans le trou des cabinets à notre sortie du réfectoire.

... Dans les champs voisins, d'autres femmes s'étaient mises au travail. Je me sentis mauvaise conscience et j'allais retrouver ma grand-mère.

-- Bon sang ! Vlâ la Pin ! dit-elle en s'arrêtant net. La Pin, c'était la femme au mauvais œil

- Montons plus haut... Dans l'champ aux Joussette.

... On alla dans le champ aux Joussette. Nous ne perdrons rien au change car, là-bas, il y en avait des épis ! Ma grand-mère y fit quatre glanes et moi trois. Le soleil baissait à l'horizon. Nous redescendîmes vers le champ de mes parents. Il n'y avait plus rien sur le chaume... Et plus personne dans les champs voisins...

-Nos belles glènes de blé rouge... A nou'ont été voulées ! çà, c'est in coup d'la Pin...

...Au retour, en passant devant la maison de la Pin (on ne pouvait pas passer ailleurs), j'aperçus, dans sa cour, tout un tas de glanes rouges. Je dis :

-Non ! Tant pis ! Ergarde pàs par-là ! Et frome ton bec ! ...Alle a des oureilles... et soune œil, il est p'tête bin darriée sa bouinotte...

-Tu y crois, toi, grand-mère, aux sorcières et au mauvais œil ?

-Et porqué qu'j'y créerais point ? Tàs bin vu !

...Le lendemain, le facteur apporte une lettre timbrée de Loches, avec l'en-tête du Collège Alfred de Vigny.

-Qu'est-ce qu'ils peuvent bien avoir à nous écrire ? s'étonna mon père. Nous sortons de les voir...

.... C'était une circulaire imprimée, invitant les familles à assister à la distribution des prix et les informant qu'à la fin de la cérémonie, le Principal et l'intendante se tiendraient à la disposition des parents pour le règlement de la note de la fin d'année.

-La note, elle est réglée, dit mon père.

-Et le prix, moi je m'en moque ! m'empressai-je d'ajouter On ne va pas retourner à Loches pour ça.

-Moi, je ne m'en moque pas, dit maman. Il n'y a pas de raison qu'on leur fasse cadeau de ce livre. Et je veux entendre proclamer, devant tous ces beaux messieurs et ces belles dames de la ville que toi, un petit gars du Liège, tu t'en tires premier de classe...

-C'est vrai, approuva papa. On n'a guère le temps de se promener en cette saison, mais nous irons quand même...Oui, nous irons !

... Le Dimanche matin, la famille Davau, sur son trente et un, prit une fois de plus la route de Loches. Papa avait mis sa chemise blanche amidonnée et son costume de cérémonie ; maman ; une robe longue et un chapeau neuf ; et moi, bien entendu, mon uniforme de collégien, bien brossé.

... Quand nous arrivâmes au collège, il y avait un grand afflux de monde sur les trottoirs avoisinants, dans la cour d'honneur, dans la cour de récréation, partout. Le préau était encombré de malles prêtes à partir. C'est Pichot et Moity qui étaient chargés de l'accueil à la grande porte ouverte.

- Alors, me demanda Pichot, cette fenaison et cette moisson, ça se fait bien ?
- Oui, monsieur.
- Vous avez déjà repris des couleurs, constata Moity.

... Et Cauchie, qui arrivait derrière nous, dit :

- Vous êtes revenu sans votre baryton ? Il va y avoir, tout à l'heure, deux morceaux : vous ne le saviez pas ?
- Non, Monsieur
- C'est impensable !

... Je souris intérieurement. Comment cet homme pouvait-il encore ignorer la comédie à laquelle je me livrais ?

... C'est sous le porche que nous rencontrâmes le Principal. Il tressaillit en nous voyant :

- Ah !... Vous êtes revenus ?... Je ne croyais pas que vous reviendriez...
- Vous nous avez envoyé une lettre d'invitation, dit mon père. Alors, nous n'avons pas voulu vous faire l'impolitesse de ne pas venir...
- Et, intervint ma mère, puisque Maurice a bien travaillé ; il est normal que nous venions assister à sa récompense...
- Bien sûr, bien sûr, bafouillait le père Leuf.

... Il me prit par le bras :

- Suivez-moi dans mon bureau.

Sa femme était en train de contrôler les piles de livres de prix. Je la saluai.

- Ah bien, dit-elle, voilà un revenant ! Vous désirez emporter votre livre, sans doute ?
- Oui, madame, Mes parents surtout le désirent.
- Comment allons-nous faire ? s'inquiétait le père Leuf. Reste-t-il un volume ?

...Et, se tournant vers moi :

-Evidemment, je ne suis pas embarrassé pour t'attribuer des prix. Je te mets un premier prix d'orthographe, un de grammaire, un de composition française, un de calcul, un de dessin. Cinq premiers prix, donc. J'ajoute un accessit de sciences naturelles, un de géographie... ça te va comme ça ?

Pas de prix d'anglais, monsieur ?

-Oh, si tu y tiens, un accessit d'anglais.

-Mais, monsieur, à tous les trimestres, c'était moi le premier en anglais.

-Tu en es sûr ?

-Oui, monsieur.

-Eh bien, je l'ajoute. Mais je dois t'indiquer que ces prix sont des ex-aequo. Comme tu n'étais plus là, je les avais attribués à d'autres.

... Tout en parlant ; il ajoutait mon nom à divers endroits dans le grand palmarès enrubanné qu'il allait déployer tout à l'heure devant le public

-Va rejoindre tes camarades. A l'appel de ton nom, tu monteras sur l'estrade, tu feras une révérence devant le notable qui te remettra ton prix, et tu lui diras gentiment : « Merci, monsieur ».

-Oui, je sais, répondis-je. Nous ne faisons pas autrement à l'école du Liège ...

-Tu vois, tout s'arrange, disait le père Leuf à sa femme.

...Lorsque je traversais la cour pour entrer dans la salle de distribution, l'Harmonie, qui venait de faire entendre son premier morceau, recevait les applaudissements de la foule. Une foule de plus en plus dense, car tous les parents étaient là, ceux des internes et ceux des externes, ceux des élèves normaux et ceux des cancrés... Alors, pourquoi ne serions-nous pas venus ?

... La distribution commença par les classes élémentaires. Puis ce fut la sixième.

J'entendis appeler :

-Prix d'honneur et d'excellence, ex aequo, Jean Roussel et Maurice Davau.

...Et, dans la proclamation des autres prix, il y avait toujours : « Jean Roussel et Maurice Davau » « un tel et Maurice Davau »

... Dès que je les eus rejoints dans la cour, mes parents me demandèrent :

-Qui est-ce ce Jean Roussel ?

-C'est le fils du sous-préfet. Il est là depuis Pâques.

-Il est meilleur que toi puisqu'il a été nommé avant toi

-Peut-être, Je ne m'en étais pas aperçu.

...Papa feuilletait le livre. D'autres parents s'approchaient de nous. Maman m'embrassait.

-Vous devez être fier de votre fils ! Il en a eu des prix !

-Oui répondait mon père. Mais il a bien failli n'en pas avoir !

-Evidemment... Vous n'habitez pas sur la porte !

... Le professeur d'anglais, passant près de nous, s'arrêta :

-Alors... Vous l'avez eu, mon prix d'anglais. C'est très bien. Me caressant la joue il ajouta :

-Et maintenant, à quoi passez-vous votre temps ?

-Oh ! répondirent ensemble mes parents, visiblement flattés, il a participé à la fenaison. Et, comme la moisson n'est pas terminée, il va nous aider... Cela ne peut que lui faire du bien de prendre l'air...

- Moi aussi, j'aime prendre l'air. Je vais faire des randonnées à bicyclettes. Je passerai peut-être lui dire bonjour... Peut-être même demain... Où habitez-vous exactement ?

... De plus en plus flattés, mes parents situèrent notre maison et les deux itinéraires possibles : par Saint Quentin ou par Genillé. Seize Kilomètres d'un côté comme de l'autre.

-J'irai par Saint Quentin et reviendrai par Genillé, cela me fera mieux voir le pays.

-Parfait. En arrivant sur la route de Saint-Quentin, vous nous apercevrez en train de moissonner un champ d'avoine, environ un kilomètre avant notre bourg.

- Entendu ! A demain donc, probablement.

... Nous prîmes congé. Près de la porte, le Principal serrait des mains. Madame Lefort accourait vers nous, un papier à la main :

-Excusez-moi : j'avais oublié une petite note de soins spéciaux : quelques tasses de tilleul à la rentrée de Pâques : quelques tasses de tilleul à la rentrée de Pâques. Vous me paierez à la rentrée.

... Dans la carriole, papa dit :

-Tous ces gens-là sont bien polis... Mais « *I gratteraient la dargniée pellicule sur l'crâne d'in chauve.* » Ils ont bénéficié des quinze jours de pension de la fin de juillet et, pour un peu, ils auraient fait l'économie d'un livre de prix. Je le digère mal...

... Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, nous étions en train de lier l'avoine. Maman et moi, une grande faucille en main, nous saisissions les « brassées » éparses sur le champ et venions les disposer précautionneusement sur le lien de paille de seigle que papa tendait à mesure devant nous. Quatre brassées pour faire une gerbe. Il les tassait du genou, rassemblait les deux bouts du lien, les tordait et, à l'aide d'une « billette » de bois, faisait le nœud solide capable de résister à toutes les manipulations jusqu'au passage sur la machine à battre.

-Voici Monsieur Guillaumin, dit tout à coup papa.

... Guillaumin venait de poser sa bicyclette à côté de la mienne que j'avais laissée dans le fossé de la route. Après les salutations d'usage, il se tourna vers moi, me caressa la joue et dit :

Je vais vous regarder travailler quelques instants. La moisson, je ne l'ai encore jamais vue de près.

Monsieur et madame, proposa-t-il à mes parents, si vous le permettez, j'aimerais que Maurice m'accompagnât jusqu'au village et m'en fit faire le tour en attirant mon attention sur les curiosités locales, s'il y en a...

... C'était fort bien dit. Mes parents acquiescèrent d'emblée :

Oh ! mais bien sûr ! monsieur le professeur. Nous-mêmes allons rentrer à la maison ; nous serons là pour vous offrir à goûter.

... Dans le bourg, je fis voir l'église romane, la vieille maison carrée du XIII^{ème} siècle qu'on appelait le « château », et le « marchais » où nous trouvâmes Jules Guicheteau , en train de faire sauter des grenouilles. Guillaumin paraissait ravi. Nous marchions côte à côte. Parfois, il passait son bras autour de mon cou comme si nous avions été de vieux copains. Au goûter, il apprécia les rillettes, le fromage, le vin rosé bien frais.

-Je ne m'attarde pas, dit-il, sachant que vous avez hâte de terminer votre moisson. J'espère que vous allez permettre à Maurice de me reconduire un peu pour me montrer le chemin.

... Il remercia et nous enfourchâmes nos vélos. En passant près de nos bois de la Pinassière, il ralentit et dit :

-Il n'y a pas d'allée d'accès ? Dommage ! J'aurais aimé y pénétrer.

-Oh monsieur, si vous avez un besoin à satisfaire, vous pouvez vous –même vous y arrêter...

... Mais il appuya sur ses pédales. Je fis de même. Au bois de la Giraudière, il mit pied à terre.

-Ah ! ici, au moins, on peut entrer !

-Faites bien attention, alors ; C'est le bois aux aspics.

-Des aspics ! Il n'y en a pas plus ici qu'ailleurs. Viens, mon petit. Pose ton vélo à côté du mien. Nous allons nous asseoir à l'ombre. Allons, viens, te dis-je.

... Il ne m'avait jamais tutoyé. Il m'attira contre lui, me caressa les fesses, me fit toucher sa braguette entrouverte...Je le regardai. Il avait les yeux exorbités. Soudain, j'eus peur Je me dégageai et dis :

-Ah non ! Je n'irai pas plus loin dans ce bois. J'ai trop peur des bêtes...

-Viens, viens, te dis-je. Il n'y a rien à craindre. S'étendre en pleine nature sous un chêne, sur un tapis de mousse...Tu n'aimes pas ?... Mais si, tu aimes ! Il faut savoir goûter aux bonnes choses. Viens !

Mais déjà, j'avais rejoint la route et saisi ma bicyclette.

-Au revoir, monsieur. Bon retour ! lui criai-je en détalant. J'entendis qu'il disait :

-Vous êtes un petit sauvage !

...Quand, dix minutes plus tard, je rentrai à la maison, mes parents s'étonnèrent :

-Tu ne l'as pas accompagné bien loin, ton professeur ! Tu aurais pu au moins l'accompagner jusqu'à Genillé. Il va te prendre pour un petit sauvage.

... Je baissai la tête et nous repartîmes dans le champ.

Et les jours succédèrent aux jours, les travaux aux travaux. Après la moisson, ce furent les battages. Et pendant les battages, les travaux dans les vignes : accoler les pampres, mettre des « fourchines » sous les « varges », arracher l'herbe sous les ceps... Bref, des vacances très occupées.

...Un matin du début d'août, papa m'appela vers l'écurie au cheval :

-Pendant six semaines au moins, je vais être pris par ma campagne de battages. Tu as grandi. Assez pour t'occuper de Chicot, même si tu dois te hisser un peu sur la pointe des

pieds pour l'étriller, le brosser, l'atteler... Je compte sur toi. Aussi, je vais t'expliquer et te montrer comment il faut faire.

... C'est ainsi que je devins, d'un coup, palefrenier, cocher, charretier. Besognes qui ne me déplaisaient pas : Chicot était un petit cheval très doux, très obéissant, facile à harnacher et à conduire, mais qui exigeait ponctualité et attention. Pour chacun des trois repas, deux passages à l'écurie : une première fois pour mettre une brassée de foin au râtelier ; une deuxième fois, trois quarts d'heure après, pour présenter la seillée d'eau et donner le dessert, c'est-à-dire le litre d'avoine criblée. Le pansage avait lieu le matin ; la sortie, quand j'avais le temps, mais au moins une fois tous les deux jours, avec ou sans attelage, l'essentiel étant de donner un peu d'exercice à l'animal ; Tous les deux jours, il fallait aussi le « frambeyer », c'est à dire changer sa litière et ensuite recommencer à me laver... car je sentais le cheval et ma grand-mère me l'avait fait remarquer ! Mais quel plaisir quand je sortais avec la carriole, seul sur le siège, guides en mains ! J'étais encore plus fier que les premières fois où j'étais sorti à bicyclette...C'était surtout pour aller porter là où se trouvaient la machine, un bidon d'huile de graissage ou un sac de pelotes de ficelle-lieuse.

... Et mes contacts avec les gens du Liège, qu'en advenait-il ? Souvent, dès que je me sentais quelques instants de liberté, je courais chez Marie Moreau, toujours prête à m'accueillir et à me rendre service. Il m'arrivait d'y trouver une petite Parisienne qui prenait des leçons d'anglais. Des leçons payantes, celles-là. « Pour mon argent de poche, » disait-Marie. Elle me plaisait, cette Parisienne. Un an de moins que moi. Gaie, jolie, parlant sans patois et chantant admirablement. Elle se prénommaît Henriette.

... La veille du premier dimanche de septembre, Marie Moreau me dit :

-Viendras-tu à Aigues-Vives demain ? C'est jour de pèlerinage. Il y a des forains. On peut manger sous-bois. Maman t'invite à piqueniquer avec nous. Elle va le dire chez toi. Nous irons dans notre petite charrette à âne. Tu nous suivrais à bicyclette ; ça te plaît ?

-Yes ! Thank you !

... Mais, suivre une charrette à âne ! ...Très peu pour moi. Je partis une demi-heure après eux. Je les rejoignis juste à la sortie de Céré. Il y avait quatre personnes à bord. La quatrième était « ma » Parisienne.

-J'avais oublié de te dire que nous emmènerions Henriette, dit Marie ; ça ne t'ennuie pas ?

-Non ! Mais ça l'ennuie peut-être, elle, que je sois là ?

... Je vis que « elle » faisait aussi « non » de la tête et me gratifia d'un sourire. Bientôt, nous arrivâmes aux bois d'Aigues-Vives. La petite route s'y enfonçait à l'ombre. Il y faisait bon. Nous allions doucement.

-File devant, me dit la mère de Marie. Tu tâcheras de trouver un endroit agréable pour stationner.

... Je croyais découvrir une belle et grande abbaye, en rapport avec le haut et mince clocher que j'apercevais de loin. Hélas, je ne vis alentour que des pans de murs très délabrés et des restes de toit à nu, le tout entouré d'une végétation très désordonnée. A l'orée du bois, où je mis pied à terre, il y avait déjà foule. Foule de gens, de chevaux, de carrioles, de bicyclettes, de voitures d'enfants. Foule surtout de mamans tenant leurs jeunes enfants sur leurs bras.

Enfants qu'on avait amenés là pour le « voyage à saint Gilles » et qu'on allait descendre vers le ruisseau aux « eaux vives » où trois prêtres en surplis dispensaient, à voix presque basse, évangiles et prières d'aspersion, tenant d'une main le formulaire de carton et couvrant de l'autre, d'un pan de leur étole, la tête nue du jeune « voyageur », pour le guérir (ou le protéger) Des convulsions ou de la peur. On y venait de toutes les communes avoisinantes, et parfois de très loin Et cela depuis des temps immémoriaux.

-On lui fera dire son voyage à Aigues-z'ives, disait-on à chaque naissance ?

-Bien sûr ! Si ça ne lui fait pas de bien, ça ne lui fera pas de mal. Et, à nous, ça fera une sortie.

... C'était d'ailleurs gratuit (« on donne ce qu'on veut ») et d'une telle réputation que le curé de Faverolles devait, chaque année, demander du renfort dans le doyenné de Montrichard. Les « voyages » se succédaient de dix heures du matin à six heures du soir, les gens faisant la queue en silence au bord du ruisseau.

Frappant contraste : à cent mètres de là, éclatait le tintamarre comme dans une assemblée de village : manège de chevaux de bois, tir aux pipes, loteries, marchand de pain d'épice et de berlingots, bistros ambulants, chanteurs accordéonistes...

Lorsque nous eûmes fait une première visite de ces divers lieux, nous revînmes près de l'âne et nous nous installâmes pour le déjeuner en plein air. Il y avait alentour beaucoup de petits groupes semblables au nôtre. Maman m'avait donné un franc pour offrir le dessert : dix brioches à deux sous, qui fleuraient bon le beurre. Henriette avait acheté du sucre de pomme et du nougat qu'elle distribua pour finir. A la fin de cet agréable repas sylvestre, les deux filles chantèrent à tour de rôle et je fus invité à réciter un poème. Le père de Marie alla faire un carton ; sa mère fit grincer la roue de la loterie à berlingots ; et nous, les jeunes, allâmes explorer les environs.

... Vers six heures, alors que les curés cessaient leur activité et que nous nous apprêtions à repartir, un camelot passa dans la foule, vendant des mirlitons. De jolis mirlitons, avec des panaces de papier de toutes les couleurs. Celui du marchand était beaucoup plus gros que ceux qu'il vendait : il fredonnait très fort « Au près de ma blonde ». Tour à tour conquis, les jeunes achetaient, achetaient... et se joignaient à l'accordéoniste qui avait pris la tête d'une farandole. Bientôt, nous eûmes aussi nos mirlitons et nous suivîmes la joyeuse fille, sautant par-dessus le ruisseau, traversant les ruines, revenant par le bois, dégringolant les talus, toujours au son de la même chanson, faisant les fous et les folles. Divertissement très anodin, mais dans lequel Henriette se trouvait à me donner la main. Une main qui serrait la mienne plus qu'il n'eût été nécessaire. Comme nous rejoignons la charrette à âne, elle me dit :

- « J'aurais préféré venir aussi à bicyclette. Maman n'a pas voulu.

-Pourquoi ?

-Parce que, toi, tu es à bicyclette. Elle n'aime pas que je te parle.

-Ah ! ...Et si je t'envoyais une carte postale à Paris, elle serait fâchée ?

-Essaie toujours. Si je la reçois, je m'arrangerai bien pour te répondre.

-Ah bon ! Mais surtout pas au collège : le Principal surveille toujours nos correspondances.

-Eh bien, je signerai Henri, comme si j'étais un garçon. Et je mettrai seulement « Bon souvenir » : ça voudra dire : « bon souvenir de notre farandole à Aigues-Vives »

...Le soir, mes parents demandèrent :

-Tu as passé une bonne journée ?

-Oh oui, excellente !

...Et je racontai comment tout s'était passé. Tout, sauf la fin. Quand je revis Marie Moreau, elle me dit

-N'aurais-tu pas fait un béguin, dimanche ?

...Un jour, un copain de Loches, qui était externe et qui avait une grand-mère à Luzillé, passa me dire bonjour.

-Tu sais ce qui est arrivé à Guillaumin ?

-Non

-Eh bien, il est à l'ombre, au donjon.

-A l'ombre, au donjon ?

-Oui. En taule, si tu préfères.

-En taule ? Et pourquoi ?

-Parce que, le père Leuf l'ayant mis à la porte du collège, il est allé prendre une chambre dans un hôtel de la rue Quintefol. Et là, il attirait des garçons. Il y a eu des plaintes et il s'est fait coffrer. On ne le reverra sûrement pas au collège. Je n'aurais jamais pensé que c'était un pédé...

... Je ne connaissais pas le mot. J'ignorais presque tout de la chose. Il m'expliqua ; Je parus surpris mais je ne l'étais qu'à moitié. Je me sentais soulagé car je m'étais déjà préoccupé de la contenance que je prendrais vis à vis de cet homme.

-Dommage, car c'était un bon prof, ajouta le copain.

-Oui. Mais des bons profs, il y en a d'autres ! dis-je d'un air dégagé.

... Et je pensai que je l'avais échappé belle.

... Septembre finit dans la pluie. La campagne de battages s'éternisait. Les raisins mûrissaient mal. Maman me dit un jour :

-Cette année, tu n'auras pas le plaisir de vendanger. Mais tu rentreras au Collège le 30 de ce mois.

... Et il en fut ainsi.

-----Deuxième année de Collège

Lorsque, mes parents et moi, nous pénétrâmes avec ma malle dans l'enceinte collège, c'est la lingère qui nous reçut et m'installa. Au dortoir, je vis que je changeais de place : le lit n°33

se trouvait beaucoup plus vers le fond du petit dortoir. Au vestiaire, évidemment, ma case n'avait pas changé de place. Maman m'accompagnait :

-Je veux être sûre, disait-elle, de n'avoir rien oublié du trousseau.

... Tout en rangeant linge et vêtements, la lingère se montra bavarde/

-Maurice va trouver de nouveaux professeurs : celui qui remplacera Monsieur Moity et celui qui remplacera Guillaumin.

... Elle avait dit « Monsieur Moity » mais pas « monsieur Guillaumin ». Maman voulut en savoir plus :

-Ah bien, nous savions que monsieur Moity était nommé commissaire de police en Alsace... Mais je suis surprise d'apprendre que monsieur Guillaumin est remplacé...Il était passé chez nous au début d'août et ne nous avait rien dit.

-Il était passé chez vous ? Le joli monsieur ! Bien sûr, ici, personne ne s'en était plaint, mais...

-Mais ?

-Ah ! Vous ne saviez pas, madame ? C'était pour tant dans le journal. Il n'y en avait pas long, bien sûr, parce que, sur ces choses-là, on n'est généralement pas bavard... Mais, en peu de lignes, c'était pourtant clairement dit. Un pédéraste, madame ! Un pédéraste ! Moi, ça me répugne... On comprend bien qu'un homme ait des besoins à satisfaire...mais, pour ça, il y a des femmes ! Même à Loches ! Mais oui, madame, même à Loches.

... Maman n'en revenait pas ;

-Et le nouveau professeur d'anglais, demanda-t-elle, il est bien ?

-Il en a l'air, tout au moins. En tout cas, il devrait être bon pour l'enseignement : il vient de passer dix ans à Londres. C'est ce grand blond à lunettes que vous apercevez là-bas, sous le cèdre. Monsieur Petit, qu'il s'appelle. Un homme bien sympathique, ma foi...

-Et le remplaçant de monsieur Moity ?

-Un grand aussi. Un peu rouquin. IL s'appelle monsieur Souhiry, mais il n'a pas l'air de rire souvent... Il nasille un peu... Et monsieur Lefort craint que les élèves ne s'en amusent...

... La patronne, très affairée comme toujours, déboucha de la porte centrale. Nous la saluâmes. Elle s'informa de ma santé, constata que mes joues avaient repris des couleurs...

- L'installation est faite ? demanda-t-elle ? Très bien. Maurice est maintenant un ancien. Il va trouver quelques nouveaux... Et aussi retrouver certains de ses camarades de l'an dernier, mais pas tous.

-Ni certains de ses professeurs non plus, nous a-t-on dit ? intervint maman.

-Il en est des professeurs comme des élèves : les uns s'en vont, d'autres arrivent...

... Madame Lefort changea immédiatement de conversation :

-Vous continuerez à assurer le blanchissage de son linge ?

- Oui, madame.

-Bien .Excusez-moi : il faut que je m'occupe des nouveaux arrivants.

... En bas, nous retrouvâmes papa qui, pendant ce temps, était passé au bureau pour payer mon premier trimestre. Le patron, qui le reconduisait sur le seuil, m'appela, me tendit la main :

-Je suis heureux de vous voir revenir, dit-il. J'espère que vous continuerez vos prouesses tant en français qu'en mathématiques... Vous pouvez aller accompagner vos parents jusqu'à leur voiture/ vous êtes suffisamment grand maintenant pour rentrer seul.

-Merci, monsieur.

... A l'hôtel voisin, où était garé l'attelage, les adieux furent brefs.

Car mon père était pressé de rentrer pour « embrever » ses cuves. Comme j'allais regagner le collège, j'aperçus Huguet sur le Mail. Huguet, c'était un camarade externe qui, au cours de la sixième, s'était souvent placé très près de moi. Son père était le patron du Café de la Ville.

-Salut ! dit-il. Tu as bien le temps de rentrer à la boîte. Viens donc arroser la rentrée !

... Il m'installa à la terrasse de son café.

-Tu aimes la grenadine avec un peu de kirsch ?

-Je ne sais pas...

-Tu vas voir comme c'est bon ! C'est moi qui te l'offre

... Et ce fut aussi lui-même qui se chargea du service.

-Ma foi, oui ! C'est délicieux ta grenadine. Je ne connaissais pas.

-Eh bien, prenons notre temps pour la siroter !

... Nous parlâmes de Guillaumin.

-Il m'avait dit d'aller le voir. J'ai failli y aller, dit-il.

-Et tu sais quels sont les garçons qui y sont allés ?

-Je ne les connais pas. Ils ne sont pas de notre collège.

... A notre premier cours d'anglais, monsieur Petit s'adressa tout de suite à moi !

-Vous êtes dans ma discipline et de très loin le meilleur élève de la classe. Pour vous perfectionner encore dans cette langue, un séjour en Angleterre vous serait profitable et de plus, les élèves pratiquent beaucoup d'activité physique et sportive, ce qui contribuerait à votre épanouissement.

-Monsieur, lui répondis-je, croyez-vous qu'on a loisir de se livrer à tout ça ? Mes parents travaillent du matin au soir, tous les jours ; et, lorsque je suis en vacances, je ne saurais faire que de travailler aussi pour les aider et les soulager un peu. C'est déjà bien que je puisse faire du vélo pour aller d'un lieu de travail à un autre ! Pas d'autre sport possible.

-Alors, vous resterez un lourdaud !

-Je préfère être un lourdaud instruit plutôt qu'un cancre acrobate.

-Bien sûr, monsieur Davau, mais il y a la possibilité d'allier le sport et le travail. Si vous aviez été élevé en Angleterre...

... J'eus l'impolitesse de lui couper la parole :

-Si j'avais été élevé en Angleterre, je porterais une culotte de golf ! Mais les culottes de golf, moi, je n'aime pas ça.

... Il fut vexé de cette répartie car, de temps en temps, il exhibait lui-même ce genre de pantalon. J'en fus quitte pour une notation plus stricte de mes devoirs. Et cela, pendant tout un trimestre !

-C'est drôle, me disais-je, personne ne parle du solfège. Pourtant, il y en a au concours d'entrée à l'E.N.

...Je savais même, à ce sujet, qu'un candidat du collège avait raté complète réussite à cause d'une déficience en solfège : par manque d'un point, il n'avait été admis que comme externe.

Une diversion au cours du printemps 1914. : le passage d'un grand cirque sur le champ de foire.

L'une des principales attractions était le très célèbre calculateur Inaudi. Les spectateurs ayant été invités à lui poser des « colles », nous vîmes Pichot faire de nombreuses et rapides multiplications sur une page de son calepin. Il se leva et demanda :

-Combien mesure le côté d'un champ carré dont la surface est de 1357 mètres carrés 7225 ?

-36 mètres 85, répondit presque instantanément Inaudi.

-Exact ! cria Pichot.

... Ce fut un tonnerre d'applaudissements.

-Une autre question ? demanda Inaudi

-La voici, dit Pichot. Quelle est la puissance 9 de 13 ?

-10 milliards 604 millions 499mille 373, répondit Inaudi en moins de quinze secondes.

- D'accord pour les milliards, les millions, les mille, dit Pichot. Mais pour les unités, j'ai trouvé 273.

- Eh bien, veuillez vérifier vos calculs, monsieur.

... Pichot vérifia, rougit et avoua :

-Excusez-moi : je m'étais, en effet, trompé. ;;

... Les applaudissements retentirent à nouveau. Le père Leuf ne se priva pas d'ajouter :

-C'est toujours dangereux, monsieur Pichot, pour un professeur, de se produire en public, dans sa ville et devant ses élèves.

... Entre Pâques et Pentecôte, nous eûmes, au collège, un autre sujet de divertissement. Une société des « Anciens élèves du Collège Alfred de Vigny » venait de se créer, sous l'égide de jeunes notabilités lochoises. Une fête fut organisée pour marquer leur première assemblée

générale. Au programme, il y avait outre quelques numéros exécutés par l'Harmonie et les élèves, une troupe d'artistes de Paris. C'est ainsi que nous vîmes d'abord sur scène deux jolies filles chanter en duo « Rose Marie et Marie-Rose », puis un comique interpréter « Viens Poupoule ». Nous n'en croyions ni nos yeux ni nos oreilles. Mais quand le présentateur annonça un cancan exécuté par six danseuses du Moulin Rouge, le père Leuf fit, de la main, un signe d'arrêt et cria vers la scène :

-Une minute, s'il vous plaît... Le temps de faire sortir les élèves ! A-t-on idée... ?

... Nous fûmes évacués rapidement. Mais la scène était si bien illuminée que, de la cour, nous pûmes suivre tous les ébats de ces demoiselles...

...Peu après la Pentecôte, je perdais tout appétit. Une mollesse quasi-totale s'emparait de moi. Je ne suivais plus ce qui se disait en classe.

-Vous avez mauvaise mine, remarqua la patronne. Je vais l'écrire à vos parents.

... Ils arrivèrent aussitôt et me conduisirent chez le médecin.

-Fatigue de croissance, diagnostiqua celui-ci. Il faut le soustraire pendant huit jours à la vie d'internat, lui faire manger des biftecks et lui donner du fortifiant.

... A cette époque, la tuberculose commençait à faire des ravages : au Liège, on avait vu mourir trois jeunes gens en un an. « Ils s'en sont allés de la poitrine » disait-on. Mes parents avaient peur pour moi. Le médecin, consulté à nouveau les rassura :

-Aucun symptôme pour le moment. Je suis formel. Mais il ne serait pas mauvais qu'il prît le soleil un peu plus chaque jour que dans la cour du collège. Ne serait-ce qu'une demi-heure au Jardin public.

-D'accord, dit le patron.

... Au jardin public, dans l'allée qui passe près du déversoir, je croisais chaque jour une pauvre fille de mon âge.

- C'est-i qu't'es tubard, toi aussi ? me dit-elle une fois.

Je ne sais pas... Peut-être...

-Alors, on est foutus tous les deux.

-Mais non ! Toi pas plus que moi..., le mieux viendra.

... L'affirmation de cette fille, visiblement en mauvaise posture, me poursuivit toute la journée. Je ne fis rien de bon dans les cours qui suivirent. Deux profs me rappelèrent à l'ordre :

-Monsieur Davau, vous ne suivez pas !

-Monsieur Davau, Qu'avez-vous donc aujourd'hui ? Je ne vous reconnais pas...

... Le lendemain, pour ne plus rencontrer la malade, je ne pris pas le chemin du jardin public. Je fis le tour des fossés du château. Soudain, je tombai sur Pichot qui était allé fumer sa pipe de ce côté.

- Ah Ah ! dit-il, que faites-vous là ? Tout le monde vous croit au Jardin public ?

... Je lui dis la vérité et il m'en sut gré.

- Vous avez raison de changer d'itinéraire. Je me charge d'en informer le principal. Mais soyez sans inquiétude en ce qui vous concerne : vous n'êtes pas sur le chemin de la tuberculose.

... Les dernières compositions trimestrielles se passèrent bien pour moi ; Le dimanche 26 juillet, à la distribution solennelle des prix, j'eus seul, cette fois le prix d'honneur et d'excellence. Et mes parents en furent aussi flattés que l'année précédente

... Le Principal, dans son discours, souhaita de bonnes vacances à tout le monde, bien qu'il y eût, dans l'air, de sérieuses rumeurs de guerre.

... Quelques jours plus tard, c'était le samedi 1^{er} août ; nous étions en train de moissonner le blé de la petite Champeigne quand nous entendîmes sonner le tocsin.

- Va voir ce qui se passe, dit mon père.

Quand je descendis de bicyclette, au carrefour du milieu du bourg, le garde-champêtre battait du tambour et annonçait très brièvement :

-Mobilisation générale. Premier jour de mobilisation : demain dimanche 2 août, Consultez les affiches qui vont être apposées par la gendarmerie.

... Pour être sûr d'avoir bien entendu, je le suivis jusqu'au carrefour du bas du bourg. Il y répéta la même chose. De toutes les maisons les gens étaient sur le pas des portes, surpris, consternés, mais sans mesurer encore toutes les conséquences qui allaient découler de cette nouvelle :

-Faut aller vouère les affiches...

-Mon gars, qu'est to jueusse ervénu du régiment, il a pu qu'à r'parti !

-Et l'noûte, dé cté foué, ça va pàs traîner : on les z'ara, les Prussiens !

-Y'a qu'à foncer to d'suite su Barlin !

... A la mairie, un gendarme venait d'arriver à bicyclette. Michaud, qui attendait avec son pot de colle, commença de barbouiller la pierre d'angle du mur de l'école. L'affiche apparut avec ses deux drapeaux tricolores entrecroisés. Chacun le lisait en silence

L'premier jour, c'est d'main, qu'a dit vout affiche. Mais pou moune houme, c'est quand ? demanda une femme

-Il faut regarder son fascicule de mobilisation, qui doit se trouver dans son livret EE

...Peu à peu, tout un attroupement grossissait devant l'affiche. Je vis arriver mon cousin Henri Daillet, libéré depuis un an avec le grade de sergent ; il était en tenue de moissonneur.

-Je m'y attendais, dit-il. Après ce qu'on a lu dans le journal de ce matin...Je peux aller faire ma valise : je suis bon pour le deuxième jour !

-Ah ! mon pauvre enfant ! gémissait ma grand-mère

-Faut pas vous en faire, la maman ! rassurait le gendarme. C'est pas pour longtemps, allez !

... En moins d'une demi-heure, toute la commune fut en émoi. Les hommes revenaient des champs ; les troupeaux rentraient des prés... On commençait à savoir et à répéter aux nouveaux arrivants, qu'un tel partait demain et rejoignait à Tours ; Qu'untel aussi, mais au Blanc ; que pour tel autre, ce ne serait que mercredi...
... Et le maire arriva, un télégramme à la main :

-La réquisition des chevaux, c'est pour mardi matin, dit-il.

-Et avec quoi qu'on va rentrer nos grains, s'inquiétaient les femmes. Pus d'houmes et pus d'chéquaux... Et pour aller au moulin, faudra t'il prendre nos bérouttes ?

- Et toi, papa, tu ne vas pas partir ?

-Non, j'ai dépassé l'âge. Mais Georges, notre journalier va y aller. Et les hommes de mon équipe de batterie probablement aussi...Alors, je me demande tout de même comment on va s'en sortir. Heureusement que tu es là, toi, Maurice, pour nous aider.

- J'en ai l'habitude, répondis-je. Guerre ou pas guerre, pour moi, les vacances, c'est toujours le boulot...

-Oh ! des vacances, nous autres, on n'en a jamais ! dirent ensemble mon père et ma mère.

... L'instituteur-secrétaire de mairie était parti dans sa famille, en Aunis. Peut-être même était-il mobilisé ? Le maire vint demander si je pourrais l'aider un peu « *pou les écritures* ».

Toute tombe lé mînmes jour, dit-il. L'ervue de chouaux et des équipages, la vaccination obligatouère, l'pâssage du percepteur...

... C'est ainsi, qu'après avoir subi moi-même la revaccination, je m'installai à la grande table de la mairie pour inscrire les noms, prénoms, âges et domiciles de tous ceux qui passaient sous la « plume à vaccin » du père Salustrinsky, seul médecin qui restât au pays. J'étais fier d'assumer cette charge qui, disait le maire, « ne pouvait pas être confiée à n'importe qui ». Mais j'étais surtout heureux, d'échapper aux heures les plus chaudes, à la corvée de l'accilage des vignes.

... Chaque jour apportait sa nouvelle : un tel est parti ; un tel part demain ; untel, qui avait été ajourné, a reçu l'ordre de se représenter devant une nouvelle commission de révision ; etc.

Les maisons se vidaient peu à peu. Les écuries aussi : tous les chevaux qui n'avaient pas été réquisitionnés à la première heure devaient être ramenés sur la place du village pour y être soumis à l'appréciation d'un vétérinaire de l'armée et beaucoup étaient emmenés immédiatement au centre de rassemblement.

Seules, les vieilles haridelles, les vieilles riches étaient réformées. Le métayer de mon père, âgé de plus de soixante ans, vint dire, un matin :

-Ils ne m'ont laissé que ma charrette. Je ne peux pas m'y atteler. Ne comptez donc pas sur moi pour rentrer la moisson.

-On s'arrangera, répondit mon père.

...Ce qui signifiait que Chicot, la petite charrette et moi, allions rentrer en action. Dans la mesure de nos petits moyens. En temps normal, la rentrée des gerbes et leur mise en « bauge » se faisait en deux ou trois jours ; il y faudrait, cette année, une quinzaine.

... Partout, dans les villages, les hameaux, les fermes isolées, toute la population s'affairait aux champs. Femmes, enfants, vieillards, tout le monde... Un ordre arriva de la Préfecture : le battage des grains ne devait en aucun cas être retardé.

- C'est bon, dit mon père. Mais avec qui ?

... Son engreneur était mobilisé ; son conducteur de lieur allait l'être... Faute de mieux, il embaucha un boiteux et un asthmatique.

- Ils ne tiendront pas le coup, me dit-il. Il faudrait que tu viennes faire le chauffeur au moins deux jours par semaine.

.. C'étaient des journées de quinze heures et je n'avais pas tout à fait quinze ans...Fort heureusement, en quelques semaines, j'avais retrouvé toute ma santé !

... Mon père, de plus, devait assurer une nuit de garde tous les dix jours. Garde au poste de police créé au milieu du bourg, à vingt mètres de notre maison, pour contrôler la circulation. Création qui ne peut que faire sourire aujourd'hui. Il régnait, au début de la période de guerre, comme une atmosphère de semi-terreur. On parlait d'espions, de traîtres ...Alors, sur ordre du gouvernement, toute circulation nocturne fut interdite et, entre huit heures du matin et huit heures du soir, il fallait un laisser-passer pour se rendre d'une commune à l'autre. Des chaînes furent tendues en travers des rues. Et, près de chacune, un homme se tenait en faction, un fusil de chasse à la bretelle.

-La nuit que j'ai passée là, dit mon père, était fort belle. Un ciel très étoilé. Au loin, les chants des guernazelles...

-Et qu'as-tu vu ?

-Oh ! rien ! Pas même un luma ! J'aurais tout de même mieux dans mon lit !

...Vers la mi-septembre, sur le rapport des maires, on réalisa en haut lieu, combien une telle surveillance était ridicule, au moins dans nos calmes campagnes, et la mesure fut rapportée. Le journal, (en l'occurrence « la Dépêche » de Tours), seul moyen d'information à l'époque, nous tenait au courant du déroulement des opérations militaires. Ce n'était pas du tout la marche sur Berlin dont on avait parlé. Nos armées avaient dû reculer ; des renforts avaient été précipitamment envoyés sur la Marne dans les taxis de Paris...

-Il paraît qu'on se bat dans les environs de Meaux.

-De Meaux ? Où c'est ça, Meaux ?

-A quarante-cinq kilomètres de Paris.

-Bon Dieu ! La fin de la guerre n'est pas pour demain !

... Et déjà, les mauvaises nouvelles commençaient à arriver dans les mairies un tel tué à Château-Thierry, un tel grièvement blessé à saint Michel, un tel...

-Tu vois, disait ma mère, ne te plains pas d'avoir à travailler davantage : ce n'est rien à côté des souffrances des autres.

... Je ne me plaignais pas. Quand, rentré de la vigne peu après l'angélus de midi, elle m'envoyait chez le boulanger pour y prendre le pain journalier de trois livres, je passais, en coup de vent, dire un petit bonjour à Marie Moreau, elle me demandait :

-Alors ? Et l'anglais ? Et le livre que je t'ai prêté ?
-Je n'ai pas le temps de m'en occuper. Pas le temps de lire, cette année. Ton livre, je vais te le rendre.
-Même pas quand tu es à la batterie, en train de regarder tourner ta machine ?
-Quand je la regarde tourner, je ne dois pas faire autre chose. Il y a trop de responsabilité. Et puis, avec mes mains salies d'huile et de charbon, je n'oserais pas mettre un doigt sur une page blanche !
-C'est terrible, disait-elle. Tu ne trouveras pas le moyen de venir une seule fois ?
Henriette vient toujours...
-Oh... Henriette, Je lui avais envoyé une carte de Loches. Elle ne m'a pas répondu.
-Mais si !elle t'a répondu. Du moins me l'a-t-elle assuré.
-Ah... Je n'ai rien reçu.

... Peu après la mi-septembre, une lettre arriva du collège, informant les familles que rien n'était changé à la date de rentrée (premier dimanche d'octobre pour les internes) mais que, en raison des événements, il était nécessaire de confirmer l'inscription ? Mais parents la lurent sans faire de commentaire. Je me demandais alors s'ils n'allaient pas décider de me garder avec eux ; ils avaient tant à faire l'un et l'autre que je n'osais poser aucune question. Enfin, un soir, mon père, après avoir mis à jour son livre de comptes, prit une feuille de papier à lettres et dit :

-Il faut bien que je fasse un mot pour monsieur Lefort. Que je le tranquillise, cet homme. Un après-midi de dimanche, on peut bien s'offrir ça !

-Oui, approuva maman. Je vais prendre Marie Paumier et sa fille pour mettre le trousseau en ordre

... Au jour indiqué, et pour la troisième année, je faisais ma rentrée au collège. ...

Ma Troisième année de Collège

.....Comme il fallait s'y attendre, cette rentrée d'octobre 1914 fut riche en surprises.

... Paul, le garçon de salle, n'était plus là pour nous accueillir à la porte. Une jeune femme le remplaçait. Blonde, frisée, souriante, elle nous parut tout de suite sympathique.

-Je m'appelle Renée, dit-elle. Mon mari est mobilisé depuis le premier jour. Nous n'étions mariés que depuis trois semaines...

-Ma pauvre dame, s'apitoya ma mère, ce n'est vraiment pas de chance ! Mais cette guerre sera vite finie...

-J'espère ! Car il est dans les premières lignes et ce n'est pas souvent que j'en ai des nouvelles : deux fois seulement en deux mois et pas long chaque fois... Sa dernière carte avait été écrite aux environs de Meaux. Aurait-on cru que les Allemands seraient venus si près de Paris ?...

... Mon père, qui sortait du bureau où il était allé payer ma pension du premier trimestre, discutait avec le directeur qui le reconduisait.

-Viens me dire bonjour ! cria le père Leuf en m'apercevant. Justement, il était question de toi. Il paraît que tu aurais voulu entrer dès cette année en quatrième brevet ?

-Oui, monsieur le Directeur. Je me sens capable de suivre les cours de cette classe. Et, d'ailleurs, je n'ai jamais compris pourquoi il y a ici deux classes de quatrième, pourquoi il faut passer par l'une pour entrer dans l'autre.

- Maurice est timide, reprit mon père, Mettez-le en quatrième-brevet ; s'il n'obtenait pas son diplôme à la fin de l'année qui commence, nous aurions encore la possibilité de l'y représenter deux fois : en octobre 2015 et en juin 2016. Trois chances au lieu d'une ! Il faut les lui donner. C'est la guerre, hélas ! ce n'est plus le moment de faire traîner les choses... Et croyez bien, monsieur Lefort, que s'il échouait à l'Ecole Normale en 1916, nous devrions, sa mère et moi, envisager un autre avenir pour lui. Nous sommes de petites gens disposant de petits moyens : en aucun cas, nous n'envisageons de lui payer une cinquième année de collège chez vous. D'ailleurs, qui pourrait dire où nous allons être entraînés avec cette guerre qui paraît mal tourner ?

-Je sais...je sais, coupa le directeur visiblement agacé. Mais, au moins, je vous aurai prévenu.

... Dans la cour, je trouvai tout de suite les anciens

-Salut, Davau ...alors, tu nous rejoins en quatrième -brevet ?

-Je crois que oui, finalement. Mon père l'a demandé au patron. Mais, au patron, ça ne lui plaît pas.

-Ah ça le contraire serait étonnant ; il cherche à nous garder le plus longtemps possible, c'est connu !

... Dans la salle d'études, où j'allai déposer mon paquet de livres et de cahiers, j'aperçus la patronne qui était en train de coller des étiquettes sur les étagères du fond. J'allai la saluer.

-Vous avez passé de bonnes vacances ?

-Oui, madame.

-Vous vous êtes bien promené ? Vous avez excursionné ? Vous avez lu ?

-Oh, madame, je n'en ai pas eu le loisir. Presque tous les hommes de la commune sont partis à la guerre : Il a bien fallu que je travaille...

... Frappier, qui m'avait aidé auparavant à tenter de surmonter les difficultés rencontrées pour jouer correctement du baryton, m'aborda :

-Rassure-toi Davau : c'est pas encore cette année que Cauchie t'apprendra à faire ta partie de baryton. La fanfare du collège est supprimée, comme toutes les fanfares pendant la durée de la guerre.

... La cloche sonna. Nous nous mîmes en rang pour entrer à l'étude. La file était moins longue que l'année précédente... Le nouveau pion s'était assis à la chaire. Nous avions espéré entendre sa voix. Nous fûmes déçus : il était aussi silencieux que nous. Quand le patron revint pour présider la prière du soir, il demanda :

-Monsieur le surveillant, avez-vous quelque chose à signaler ?

... La réponse fut un signe de tête négatif.

-Bon Dieu, dit Chichery, serait-il muet ?

- C'est moi qui vous ferai l'anglais, dit le patron.

... IL pouvait faire tout, le patron : le grec, le latin, l'orthographe, la lecture expliquée, le dessin, l'écriture... et voilà qu'allait s'y ajouter l'anglais !

-Very Well dit Hubert. On va se marrer.

- Moi, je crois plutôt que ça va barder...

-Et Jacquot ? J'espère qu'il n'est pas parti ?

-Sans doute que non : on dit qu'il a une maladie de cœur...

...Jacquot, c'était un prof de l'Ecole normale, mais il venait au collège pour enseigner le français à partir de la quatrième-brevet. Si je passais dans cette classe, j'aurais la chance de l'avoir : c'était un homme de mise très distinguée, avenant, compréhensif, spirituel, amusant même, dont les cours étaient très prisés. Tous les élèves qui l'avaient en disaient le plus grand bien.

... Or, il se trouva que le lendemain matin, la classe de troisième et celle de quatrième-brevet avaient une heure de français avec lui. Le patron, du haut de sa chaire et emploi du temps en main, appela :

-Classes de monsieur Jacquot, avancez !

... Je me faufilai à la suite des autres, très vite, en passant au-dessous de la chaire...

...Une classe de français comme celle-là, je n'en avais jamais entendu. Le sujet en était « Chansons de geste du moyen-âge ». M. Jacquot avait apporté une photo agrandie d'une

page de la Chanson de Roland écrite en caractères gothiques ; il nous lut les dix premiers vers et les commenta, émaillant ses explications d'anecdotes relatives aux divers personnages : Charlemagne, Olivier, l'archevêque Turpin, Ganelon, sans oublier la belle Aude dont personne ne nous avait encore parlé dans les classes précédentes ! Il sut nous faire goûter le pittoresque et la grandeur de cette œuvre en tant qu'épopée nationale. En termes à la fois si simples et si vivants qu'aucun de nous n'avait en vie de regarder s'il y avait des merles sur le vieux cèdre de la cour d'honneur ! Dans le plus grand silence, nous buvions ses paroles. A la fin de son exposé, il écrivit au tableau quatre vers traduits en français moderne, les lut et s'adressant à moi qui me trouvais en bout de table devant le bureau :

-Voulez-vous les lire aussi ?

... J'avais tellement bien écouté que je m'en tirai de façon satisfaisante.

-Voyez, dit-il que ce n'est pas plus difficile à lire qu'un poème de Victor Hugo. Il suffit de bien comprendre le texte : on y arrive rarement à première lecture ! Quel est votre nom ?

-Maurice Davau

- Davau, c'est un nom qui sent la Touraine. D'où êtes-vous ?

- Du Liège.

- Je vois ce que c'est. J'y suis passé à bicyclette en allant le château de Motpoupon ; je m'y suis même désaltéré dans un petit café devant la forge...On parle encore comme au temps de Rabelais dans votre village ; on dit « *la loué* », « *avouère la barlue* », « *licher l'assiette* » ?

-Oui, Monsieur

-Eh bien, j'aimerais converser avec vous, tout au long de l'année, si vous voulez bien ?

-Volontiers, monsieur.

... Quand nous regagnâmes la salle d'étude, le patron m'aperçut !

- D'où venez-vous ? me demanda-t-il ?

- De la classe de Monsieur Jacquot...

Je ne vous y ai pas autorisé.

... Le ton était si sec que mon voisin de banc me dit à voix basse :

-Eh bien, tu n'as plus l'air d'être le chouchou du patron, cette année !

- Non... et j'ai envie de foutre le camp...

- Ne fais pas ça... Tu vas voir : ça s'arrangera... Pour ne pas perdre d'élève, il finira par céder

... Le lendemain vendredi, j'avais une lettre au courrier. Plus exactement, trois petites phrases sur une carte : « Nous irons te voir dimanche. Impossible avant ; il nous faut terminer la vendange. Patiente jusque-là. ». Le patron m'avait tenu l'enveloppe et restait devant moi, sous la cloche.

-Que vous disent vos parents ?

- Ils me disent qu'ils viendront dimanche et me demandent de patienter jusque-là.

-Patienter ? pourquoi patienter ?

- Parce qu'ils se doutent bien que je suis malheureux...

-Malheureux ici ? Ah ça ! Vous ne mangez pas assez ? Vous êtes mal couché ? Les autres élèves vous ont fait des misères ? Non

-Non, monsieur le directeur. Rien de tout cela. Mais vous ne voulez pas que je passe en quatrième-brevet...

-Ah...cette quatrième-brevet, décidément, elle vous obsède !

-Si je n'y entre pas... je préfère m'en aller !

-Eh bien oui, vous irez au prochain cours de monsieur Jacquiot. Mais il doit être bien entendu que c'est à titre d'essai : si monsieur Jacquiot vous trouve trop faible, vous reviendrez en quatrième simple. Je dirai d'ailleurs à vos parents que je dégage ma responsabilité quant à cette entorse à la coutume.

-Merci, monsieur.

... Le patron quitta la cour. Les copains m'entourèrent et me serrèrent la main, comme si j'avais remporté une très grande victoire :

-Tu vois que tu as bien fait de tenir bon ! Quant à Jacquiot, sois sûr qu'il te gardera ! Tu lui as tapé dans l'œil, à Jacquiot, avec ton patois ... On va te passer le sujet de la composition française qu'il a donné mercredi : tu vas pouvoir t'exprimer dessus. Et nous donner des idées...

-Je suis content d'avoir retrouvé monsieur Davau, C'est un garçon plein d'esprit, déclara Monsieur Jacquiot au début de son cours

... « Puisque tout est arrangé, m'écrivirent mes parents, nous n'irons te voir que de mercredi en huit. Nous avons tellement à faire ! Et tu n'es plus là pour nous aider. Nous vendangerons les blancs demain : la bernache sera bonne quand tu viendras à la Toussaint. Les nouvelles de la guerre sont mauvaises. Il semble que les allemands ont un peu reculé mais tout le nord-est de la France a été envahi ; beaucoup de gens de par-là ont tout abandonné pour fuir devant l'ennemi. Nous allons avoir à accueillir des réfugiés ; le maire a réquisitionné tous les locaux libres. Telles sont les dernières nouvelles. A bientôt. Nous t'embrassons. Bon courage ! ».

... Du courage, je n'en manquais pas, bien que je ne fusse pas encore habitué aux nouveaux professeurs. Jacquiot ne notait pas large : je ne revenais pas d'avoir obtenu qu'un 11 et demi pour ma description d'une scène de vendange, alors qu'il m'avait exprimé verbalement sa satisfaction. Aucun camarade n'arrivait à 10. Comme nous nous étonnions, il nous expliqua :

- « Pour moi, la perfection peut exister en mathématiques mais pas en matière littéraire. Il y a des œuvres qui semblent très belles à d'aucuns et très quelconques à d'autres. C'est une affaire d'appréciation personnelle. Ainsi, à Châteaubriand, qui fait pourtant de belles descriptions, je ne mettrai jamais plus de 16 parce que je trouve qu'il ne s'exprime pas avec assez de naturel. Alors, voyez le chemin qui vous reste à parcourir. Quelques conseils à suivre si vous tenez à voir vos notes augmenter : entrez tout de suite dans le sujet ; ne faites pas de longues phrases ; essayez de trouver le mot juste ; évitez l'excès de qualificatifs ; relisez votre brouillon plusieurs fois, à un jour d'intervalle, avant de le recopier, et, à chaque fois, tâchez d'apporter un peu plus de précision tout en supprimant ce qui est banal ou inutile. C'est tout. Ne me demandez pas de vous donner une description modèle. Une scène de vendange, chacun la voit avec ses yeux. Le principal, c'est de la rendre à la fois exacte et suffisamment vivante pour que le lecteur s'y intéresse. Prochain sujet : Labours et semailles d'automne. Tout le monde a vu cela, même ceux qui ne sont pas de la campagne. Donc, second sujet facile pour

un début d'année. Beaucoup d'auteurs ont, ici ou là dans leurs œuvres, décrit une telle scène ; ne vous laissez pas aller à copier l'un ou l'autre : je sais assez bien reconnaître ce qui est de Victor Hugo ou de Theuriet. Et je mettrai un zéro à la moindre phrase plagiée. A bon entendeur... »

.. Un matin, nous aperçûmes Souhiry se pointer dans la salle des profs : il venait de bénéficier d'une réforme temporaire. Nous ne le jugions pas mauvais prof. Avec lui, nous verrions sûrement tout le programme de l'année, méticuleusement. Mais ses cours étaient ternes et il avait le don de nous agacer, avec son tic qui lui faisait, quatre fois par minute (nous avions chronométré) se dégager le cou de son col amidonné, comme si quelque chose le gênait du côté droit de celui-ci. Et aussi, avec son parler lent, un peu nasillard et même zézayant qui détachait chaque syllabe :

-Mo-zieu Da-Vau, parlez-nous, z'il vous plaît, des côtes de la Manse.

...Souvent, nous ne pouvions nous empêcher d'en rire. Parfois même de pouffer. Alors, il sévissait :

- « à la porte, monsieur Mercier ! A la porte, Monsieur Davau ! ».

Le rire était contagieux. En dix minutes, trois autres camarades nous avaient rejoints, chacun avec cent lignes ! Nos cinq plumes, de conserve, couraient sur le papier. La fin de l'étude arriva. Le patron survint pour libérer les externes. Quand il nous vit, il s'exclama :

-Ah ça ! Que s'est-il passé ?

-Monsieur Souhiry nous a mis à la porte les uns après les autres...

-Et pourquoi ?

... La porte de l'étude s'ouvrit :

-Ce sont des insolents, dit Souhiry.

-Eh bien, mettez-leur un zéro de conduite. Je le contresignerai, ce zéro. Mais il vaut mieux les laisser travailler à leur place. Car, ici, ils sont hors de votre surveillance et cela peut être grave.

... Nous regagnâmes nos places, avec un petit sourire en coin : Souhiry se trouvait ainsi à demi désavoué par le patron... Mais, en cette première année de guerre, le patron le ménageait : à tout prendre, il n'était pas un mauvais prof, et où en aurait-il trouvé un autre ? L'histoire et la géographie de la France, nous les connaissions déjà dans les grandes lignes ; il n'y avait plus qu'à y ajouter des précisions et des détails pour étoffer les réponses aux sujets de compositions ou aux questions d'examens.

...En physique et chimie, par contre, nous avions quelque inquiétude. Faute de matériel, Pif nous faisait étudier d'une manière totalement livresque, ce qui ne me convenait pas du tout, étant donné mes difficultés de mémoire. Le principe d'Archimède, les lois de Mariotte, les théories de Faraday, tout cela restait dans le domaine de l'abstrait en dépit des cours qu'il nous dictait pour compléter, disait-il, les insuffisances des manuels, mais dont le niveau était beaucoup trop élevé pour nous. Je mordais mieux aux maths et je sus toujours résoudre les problèmes d'arithmétique, si compliqués furent-ils, sur les partages, les mobiles, les fractions, les intérêts composés et autres traquenards qui mettaient nombre de mes camarades dans les transes. En géométrie plane, je me tirai généralement assez bien des démonstrations

demandées et, en algèbre, des mises en équation à une ou deux inconnues. J'avais souvent des 18.

...Avec le patron, mes notes étaient moins régulières. J'avais toujours une certaine appréhension en assistant à ses cours car s'il se montrait parfois souriant et doux, il suffisait de peu de choses pour le mettre en colère. Et ses colères étaient violentes. En orthographe, il m'arrivait d'avoir 20 ; mais, parfois je faisais trois ou quatre fautes, ce que je ne m'expliquais pas car je croyais toujours faire le maximum d'attention ; Alors, à la réprimande, « j'y avais droit », comme nous disions entre nous...En écriture (l'écriture était une discipline importante en ce temps-là), je réussissais plutôt bien la droite calligraphiée, la ronde, la bâtarde et la gothique, mon père m'ayant exercé dès l'école primaire. Quant au dessin, également enseigné par le père Leuf, je me tirais honorablement du dessin géométrique et du dessin ornemental ; mais mes croquis cotés n'étaient jamais complets et mes « perspectives » jamais au gré de notre initiateur.

... A mon retour du Liège, pour les vacances de Noël, la guerre se prolongeant, j'entendais des lamentations à toutes les portes...

-Et l'hiver qu'arrive. Pourvu qu'ça sête fini avant !

... Fini ? Non. Il n'en était pas question. Après la Marne, les Allemands s'étaient repliés sur une ligne partant de Nieuport, en Belgique, et passant par Arras, Soissons, Reims, Verdun, jusqu'à la trouée de Belfort. Et ils s'y étaient terrés. La guerre de tranchées commençait. Non, à la fin, on ne l'entrevoyait même plus. Je dirais même qu'on semblait s'installer dans l'état de guerre. Deux mondes s'établissaient peu à peu : celui de l'intérieur et celui de la zone des armées.

Le monde de l'intérieur souffrait, certes, du travail supplémentaire qu'il avait à accomplir dans des conditions devenues difficiles. Mais il ne se faisait encore qu'une idée très vague des souffrances endurées jour et nuit, quel que soit l'état du temps, par les « poilus » des tranchées. Nos moyens d'information étaient alors très limités. Ni télévision ni radio. Seulement le journal « La Dépêche » qui paraissait plus souvent sur deux pages que sur quatre. Quant au « communiqué » affiché chaque matin à la porte des bureaux de postes ou à celle des mairies, presque personne ne se déplaçait pour le lire, tellement les phrases étaient laconiques et peu variées : « Violents combats du côté de la Fère », « Duels d'artillerie dans la région de Verdun », « Attaque ennemie repoussée sur la Meuse », « Situation stationnaire sur l'ensemble du front ». On se pressait, par contre, à l'arrivée du courrier. Des femmes et des mères de mobilisés s'informaient près du facteur qui partait en tournée :

-Rin por moué ?

-Non, rien...Revenez demain.

-Et por moué ?

-Pour vous... ! ...oui ! Une carte militaire en franchise timbrée au secteur postal 66.

-66 ? Eh bin, c'est qu'ils l'aront côre changé...Il n'en dit pàs long sur sa carte. Jusse qu'il est en boune santé. Y'a eune ligne qu'est covarte d'enque nouère...

-C'est la censure.

-La Cuoué ?

-La censure. C'est un bureau de contrôle des correspondances. Les soldats de la zone des armées ne doivent pas dire où ils ne sont ni parler des opérations militaires : ça pourrait renseigner l'ennemi.

-L'ennemi, il est d'l'ôte coûté !

-En principe, oui. Mais il peut y en avoir partout. Lisez l'affiche qu'on m'a fait apposer dans la salle d'attente : « TAISEZ-VOUS ? MEFIEZ-VOUS ! LES OREILLES ENNEMIES VOUS ECOUTENT » !

-Ah bin ça ! Qui-t-i qui s'en s'raite douté !...

... Pour un peu, le facteur -receveur aurait distribué tout son courrier du jour sans sortir de son bureau....

... On ne parlait pas encore d'embusqués, mais le mot n'allait pas tarder à éclore pour désigner ceux qui, âgés de moins de 45 ans et non mobilisés, paraissaient pourtant valides, et ceux, qui, mobilisés, étaient affectés à la garde des voies de communication, au service de ravitaillement ou même à la poudrerie du Ripault.

-In tél, quoqu'il fait là, li ? Porquoué qu'il est pàs su l'front ?

... Chez ma tante Julienne, à Hys, où j'allais à bicyclette prendre les livres de beurre retenues, j'entendis d'autres doléances :

-Mon pouv'Maurice, i viennent dé nous réquisitionner deux vaches.

...Et quand, juste avant d'aller prendre le train de quatre heures à Genillé, je courus dire un rapide au revoir à Marie Moreau, elle me dit :

-Notre Ecole Normale va être transformée en hôpital militaire. Il ne nous restera que l'école annexe pour nos cours. On va nous mettre en pension chez des particuliers... Ce qui, au fond, n'est pas pour nous déplaire...toutes ces allées et venues que nous allons faire...

-Et, dans les jardins de l'école, vous rencontrerez des blessés, de beaux gars peut-être, qui seront heureux de voir de jolies filles...

-Ah dame ! Un sourire, ça ne coûte rien ? Et ça peut faire tant de bien !

... Vacances de Noël et du Jour de l'An, rien à signaler. Et le second trimestre se passait sans histoire, les cours succédant aux cours, les compositions aux compositions. Le directeur était tout sucre avec moi et, dans la classe de Brevet, j'étais classé dans les trois premiers. Nous vivions presque en vase clos, sans savoir ce qui se passait sur le front des armées, tant à l'ouest qu'à l'est. Il nous était interdit de lire un journal au collège, et nous ne savions des événements que ce que les externes nous apprenaient au fil des jours.

... La guerre des tranchées, on commençait d'en parler, à présent que les soldats du front y faisaient allusion dans leurs lettres. : « On est terrés comme des lapins » ... « Les Boches sont à trente mètres de nous ; on les entend éternuer ». Nous ne nous représentions pas bien les choses et le patron ne nous semblait pas particulièrement pas bien informé des conditions de vie en première ligne.

... Un peu plus tard, vers Carnaval, nous le vîmes éclater de rire à la lecture d'une carte qu'il venait de recevoir d'un ancien élève :

-Ecoutez cela, nous dit-il : Je vous écris ces quelques lignes au cours d'un instant de repos, au fond de notre gourbi. Le gourbi, c'est ainsi que nous appelons l'ancre que nous avons creusée dans l'une des parois de notre tranchée, où nous dormons à tour de rôle quand

le secteur est calme. Nous y sommes à l'abri du vent, des balles et un peu du froid. Il n'y faut faire ni bruit, ni lumière. On se croirait au fond d'un de vos dortoirs, la nuit. Mais la couche y est plus dure et le sommeil moins tranquille. Toutes les deux heures, le sergent nous appelle pour prendre la relève au créneau. Là, debout au fond de la tranchée et accoudés au parapet détrempé, le doigt sur la gâchette, l'œil scrutant à travers les barbelés, nous sommes constamment prêts à faire feu ou à donner l'alerte. Nos pieds font « flac ! » chaque fois que, pour chasser le froid engourdissement de nos jambes, nous bougeons d'un demi-pas à droite ou à gauche. Sous un rayon de lune ou dans la brume du matin glacial, nous entendons les rats grignoter la boule de pain de nos musettes. Ah, les rats ! Comme incorporés à l'escouade. Ils ne fuient même plus lorsque nous faisons un geste ; nous devons les subir, comme nous subissons les poux qui chatouillent à l'aisselle de nos flanelles. Le temps est long en attendant la relève ! Elle doit venir dans une semaine, cette relève si espérée que nous comptons les heures comme autrefois nous comptons les jours au collège entre deux vacances. Le collège, c'était, somme toute, le bon temps. Dites à vos jeunes qu'ils le regretteront peut-être plus tard, surtout si, par malheur, la situation actuelle se prolongeant, ils sont un jour appelés à venir nous épauler ou nous remplacer... » Et voilà. Vous avez bien entendu ? Qu'en pensez-vous ?

... Nous n'en pensions rien. Nous étions sidérés Bodin se risqua à lever un doigt et à ouvrir la bouche :

-C'est bien écrit, la vie dans les tranchées...

Et Comme nous approuvions de la tête, le patron reprit :

-Vous n'avez rien remarqué ?

Albert de Saint- Sauveur leva aussitôt le doigt :

-Je pense qu'il ne se trouve pas dans un secteur où l'on se bat beaucoup. Il se plaint plus des rats, des poux et de l'hiver que des balles, des obus et des grenades. ... L'exagération mise à part... Car il exagère d'un bout à l'autre. En d'autres lieux et à d'autres moments, les soldats n'ont pas le temps d'écrire...

-Très juste. Mais lui, que je connais bien, il a voulu se rendre intéressant, faire de la littérature, des phrases qu'il croit belles et spirituelles... L'exagération mise à part... Car il exagère d'un bout à l'autre. L'immobilité, les pieds dans l'eau, les rats, les poux... Que lui reste-t-il à inventer pour sa prochaine lettre ?

... Une telle appréciation nous surprenait. Nous ne connaissions pas l'auteur de la lettre mais ce qu'il disait de sa vie nous paraissait plausible...

... Comme par hasard, le même jour, alors qu'était commencé le repas de midi, nous vîmes surgir un beau militaire ; sanglé dans un uniforme neuf, il passa très vite près de nous et, rasant le mur, gagna la table directoriale où tout le monde se leva pour l'accueillir. C'était le fils aîné du patron. Nous ne l'avions jamais vu car il avait fait des études de médecine à Paris, mais nous savions qu'il avait été mobilisé comme médecin auxiliaire. Après les embrassades familiales, la patronne lui fit apporter un couvert.

-Tu peux parler, lui dit son père. Pour une fois que nous recevons à cette table un militaire des Armées

... Il parla, racontant son voyage, qu'il avait fait dans un train sanitaire, de Beauvais à Tours. Un train plein de blessés de toutes sortes : bras coupés, pieds gelés, yeux crevés..., tous allongés sur des brancards, avec des pansements provisoires que surveillaient de jeunes médecins et des infirmières bénévoles, allant et venant, de wagon en wagon, tout au long du parcours.

-C'est ainsi presque chaque jour, expliqua -t-il. Nos blessés sont évacués le plus loin possible vers l'intérieur du pays lorsqu'ils peuvent supporter le transport. Car les hôpitaux de la région parisienne sont presque saturés ; il est nécessaire d'installer de nouvelles antennes chirurgicales le plus près possible des lignes. Le front s'étale maintenant sur plus de 500 kilomètres. On ne s'y bat pas partout en même temps ni avec la même intensité, mais, même en secteur calme, un obus, une rafale de mitrailleuse sont vite arrivés, faisant des victimes au moment les plus inattendus. Dans certaines tranchées, la vie est un enfer...

-Oh... interrompit le patron, il y en a tout de même qui trouvent le moyen de faire de la littérature... Tiens, lis ça !

... Et, de sa poche, il tira la lettre dont nous connaissions la teneur. Le fils lut. Nous suivions l'expression de son visage et attendions avec curiosité ce qu'il allait dire. Nous le vîmes hocher gravement de la tête alors que son père attendait au moins un sourire.

-Très bonne lettre. C'est bien ainsi que ça se passe...En première ligne, quand on se bat, on ne pense plus ni aux rats, ni aux poux, ni aux morsures de froid, mais à sauver sa peau ! Quand le calme est revenu, lorsqu'il y a possibilité d'ouvrir le sac, d'en sortir une carte et un crayon, je comprends qu'on profite de cette possibilité d'évasion de l'esprit alors que le corps est quasiment rivé sur place... L'auteur de cette lettre a conservé toute sa lucidité ; dans les minutes qu'il a passées à écrire, il s'est défoulé et peut-être a-t-il ainsi un peu oublié ses misères... Et qu'il ait pensé à son collègue, qu'il adresse un message aux élèves d'aujourd'hui, je trouve cela magnifique !

-Tant mieux ! ... Mais, pour moi, C'est comme si toutes étaient diéesées. Elle manque de naturel. Et je pense tout de même qu'il exagère...

-Mais non, papa. Et il aurait pu dire encore beaucoup d'autres choses...s'il n'avait pas eu peur de te choquer... Des choses que tu aurais crues incongrues...

- par exemple ?

-Par exemple, que pendant tout le temps qu'on reste en première ligne, on ne se déshabille pas, on ne se déséquipe pas, on ne se lave pas, on ne se rase pas on ne voit que des faces poilues... Qu'on finit par sentir mauvais... Par exemple, encore, et peut-être plus en première ligne qu'ailleurs, l'homme a des besoins naturels à satisfaire, qu'il faut bien satisfaire sur place. Alors, on marche dans la chose..., on...

-Emile, nous sommes à table !

-Oui, à table, ce qui est bien beau ! Mais ceux qui sont là-haut n'ont pas de table ; ils mangent sur le pouce. Sur leur pouce sale... Sale de terre ou d'autre chose...

... Le patron s'était levé. Se tournant vers nous et frappant dans ses mains, il commanda, comme de coutume :

-Debout ! Avancez !

...Dans la cour, nous fimes cercle autour de lui.

-Mon fils a raison, dit-il. Notre confort, à nous est quasi inchangé. Il est bon de pouvoir parler à ceux qui viennent en permission... Est-ce quelqu'un, parmi vous a un parent ou un ami aux armées ?

... Je levai la main :

-J'ai un oncle de quarante-deux ans. Il conduit un camion de ravitaillement dans les Vosges.

-Il est donc moins exposé qu'en première ligne. ;;

-Peut-être. Mais il a tout de même déjà été touché par un éclat d'obus. IL dort sur le plancher de son camion, et, quand il le peut, dans le foin d'un grenier. Il m'a écrit : » Heureusement que je n'ai jamais connu la vie de château !»

... D'autres mains s'étaient levées :

-J'ai mon frère aîné en Champagne.

-Moi, mon parrain en Artois.

-Et moi, mon cousin en Lorraine...

... Chacun apportant son petit détail supplémentaire :

-Ils mettent des branches au fond de la tranchée pour ne pas avoir constamment les pieds dans l'eau...

- Ils suspendent des boîtes de conserve vides aux fils de fer barbelés ; quand ils les entendent s'entrechoquer la nuit, ils disent ; « Attention ! Gare au coup de main des Boches ! »

-Mon cousin, qui était de faction dans un petit poste avancé a vu un obus de 75 tomber juste sur la tranchée ennemie, à moins de cinquante mètres de lui. Il a échappé aux éclats en se couchant.

... Etc.

- Vous savez maintenant, conclut le père Leuf, tout ce qu'endurent nos soldats... Voyez, vous serez mal fondés, désormais, à vous plaindre quand vous trouvez un petit caillou dans les lentilles ou un morceau de tendon dans le bœuf mode. Allez jouer !

- Bien sûr que l'on voit ! dis-je aux copains. On voit aussi comme il retombe toujours sur ses... pieds, le père Leuf ! Attendons-nous à ce que nos tranches de rôti soient de plus en plus minces et à ce qu'il y ait encore moins de beurre dans nos fayots !

... Le soir, nous ne vîmes que les profs à la table directoriales ; toute la famille Leuf soupa à part : Batailler, en revenant de sa leçon de violon, avait aperçu Emilie qui aillait un gigot tandis que Renée tournait une crème... C'était bien normal pour fêter l'arrivée du fils. Quant à nous, à la fin de la prière, nous avons été invités à dire un pater et un ave supplémentaire à l'intention de « nos braves défenseurs ».

... Le Brevet (avec une majuscule), nous le préparions sans désespérer. De temps en temps, nous faisons un examen blanc. J'avais toujours plus de points qu'il n'en fallait pour être reçu.

...A partir de la rentrée de Pâques, nous ne partions jamais pour la promenade collective du jeudi et du dimanche sans emporter un livre, afin de potasser qui l'histoire, qui la géographie, qui les sciences, assis sur un talus de route ou adossés à un tronc d'arbre. Plus question de jouer aux barres ou à l'épervier : le bourrage « à plein tube » était commencé ; les élèves qui ne préparaient pas un examen étaient priés de laisser travailler les autres !

... Sauf un jour où nous nous amusâmes aux dépens du nouveau prof qui venait d'arriver au collège pour remplacer celui de la septième, mis à la porte pour son incompatibilité d'humeur avec le patron.

... Ce nouveau prof eut le tort de nous dire, lors de son premier jour de surveillance dans la cour, que nous n'avions qu'à bien nous tenir si nous ne voulions pas en « baver » avec lui, qu'il en avait vu d'autres que nous, dans un collège bien plus important, donc qu'il ne fallait pas essayer de lui « en conter »

... A l'étude du soir, Matamore (il avait déjà acquis ce sobriquet !) se mit tout de suite à distribuer des « lignes », cent au premier qui recevait une observation, deux cents au second, trois cents au troisième... et les zéros de conduite pleuvaient.

-Vous vous faites craindre, c'est bien, lui dit le patron. Mais n'exagérez-vous pas quant au nombre de lignes ? Mieux vaudrait n'en exiger que vingt-cinq, mais parfaitement écrites.

-Bien, dit-il.

... Nous pensions : Quel trouillard ! Matamore- la -trouille ! C'est bon à savoir.

... L'après-midi, au cours de la promenade qu'il était chargé de conduire sur la route de Chanceaux, quelqu'un d'entre nous eut l'idée de lui faire peur quand nous serions dans les bois bordant la route à mi-chemin. Idée machiavélique approuvée immédiatement.

... C'était une belle journée de mai. Nous avons obtenu l'autorisation de ne pas nous embarrasser de nos pèlerines. Lui avait endossé un long pardessus à carreaux et portait au bras un long parapluie marron, non roulé ; avec son chapeau melon et ses petites lunettes, il ne lui manquait qu'un nez rouge pour ressembler à un auguste de cirque. Le patron, après lui avoir expliqué l'itinéraire à suivre, avait ajouté :

-D'ailleurs, ils connaissent bien le chemin et savent où s'arrêter pour se reposer et jouer.

... En descendant la côte du village des Bouchers, nous avons pris une certaine avance. Nous profitâmes de la courbe de la route pour nous faufiler prestement dans le bois. De sorte que, lorsqu'il déboucha à son tour au tournant, il ne vit plus personne ! Nous nous étions dissimulés moitié derrière la haie d'aubépines, moitié dans une cave du rocher que nous connaissions bien pour nous y être réfugiés un jour d'orage. De nos cachettes, nous ne perdions rien au comportement de Matamore. Un instant, il s'arrêta, inquiet, regarda, écouta. Rien. Des chemins vides. Un silence total. Scrutant les alentours, il s'avança jusqu'à la bifurcation des deux routes. Un regard vers Chanceaux ; un autre vers Manthelan ; un autre enfin vers l'allée d'accès au château voisin. Tout était désert. Nous le vîmes hocher longuement la tête, se frapper le front... Il restait là, absolument sidéré. Alors, au signal donné par l'un des grands, surgissant de la haie et débouchant de la cave, nous dégringolâmes sur la route à cent mètres en arrière de lui, levant les bras, brandissant nos casquettes et hurlant à qui mieux... Il se retourna. Nous commençâmes alors un galop effréné dans sa direction. Il crut à une attaque, resta un instant comme pétrifié ; puis, une main à son chapeau et l'autre à son

parapluie, nous le vîmes se sauver à toutes jambes devant nous. Sautant un fossé, escaladant un talus, il s'enfuyait à travers prés !

-Halte ! nous cria Bodin ; ça suffit comme ça ! Et que tout le monde se mette à jouer tranquillement aux billes !

...Nous nous dispersâmes par petits groupes et aussitôt les billes hâtivement sorties des poches, roulèrent sur la chaussée. Un quart d'heure se passa ainsi. De temps en temps, nous lorgnions vers la coulée de prés. Nous vîmes enfin un chapeau émerger petit à petit d'une touffe de roseaux, puis une tête, puis des épaules... Précautionneusement, pas à pas, Matamore se risqua à franchir l'accotement, et à mettre pied sur la route. Il était maintenant très étonné de nous voir si tranquilles après nous être si violemment déchaînés. Et il paraissait perplexe quant à l'attitude à adopter. Il s'assit au coin du parapet d'un petit pont. Puis, nous voyant affairés à nos jeux, il risqua quelques pas dans notre direction, commença des allées et venues en se rapprochant chaque fois un peu plus de notre groupe étalé. Nous faisons comme si nous ne le voyions pas. D'ailleurs, nous jouions maintenant vraiment « pour de bon ». De son gousset, il sortit une grosse montre, puis un sifflet. Au signal, très disciplinés cette fois, nous ramassâmes nos billes et, debout, nous attendîmes l'ordre de partir. Il nous compta, nous recompta, inquiet : il en manquait deux, un grand et un plus jeune, qui étaient retournés en catimini dans la cave. Un second coup de sifflet les fit apparaître, chacun faisant mine de refermer son sac de billes. Sûr que la petite troupe était maintenant au complet, Matamore dit d'une voix à peine audible :

-En route !

... Le retour s'effectua très normalement. Nous nous arrê tâmes aux premières maisons de la rue de Manthelan, à l'endroit où nous avons l'habitude de nous remettre en rangs par deux. Matamore nous recompta encore et, comme s'il ne s'était rien passé, ayant repris de l'assurance, il commanda d'une voix forte :

-Avancez !

... Nous nous demandions ce qui allait se passer à l'arrivée.

-On va, pour le moins, se faire engueuler, dit Tessier, qui était mon camarade de marche.

-Tous ensemble, ce n'est pas bien grave, répondis-je. Le patron ne peut pas envisager de nous foutre tous à la porte. Qui est ce qui finirait de bouffer ses lentilles et ses rutabagas ?

... Il ne se passa rien du tout. Comme à l'habitude, pour le goûter, Renée vint servir au pion la tasse de thé et les deux petits beurres auxquels il avait droit tandis que nous croquions nos quignons de pain et nos petits bâtons de chocolat. Le patron, qui revenait du Café de la Ville paraissait « de bon poil ». Il demanda seulement :

-Vous n'en avez pas perdu en route ?

-Non, monsieur le directeur.

... L'étude fut extrêmement silencieuse car nous étions tous en proie à une certaine inquiétude. A l'heure habituelle, la relève se fit très brièvement :

- Vous pouvez disposer.
- Merci, monsieur le directeur.

... Matamore ramassa ses lunettes, son chapeau et son parapluie. Il quitta la salle sans un mot de plus. Nous étions de plus en plus perplexes. Serait-ce pour le soir ?

... Or, le soir, il ne se passa rien non plus. A la table directoriale, le patron et les profs se firent les politesses habituelles en se passant les plats. Et au dortoir, le surveillant de nuit était un normalien qui commençait sa semaine. Se pourrait-il que notre « exploit » pût rester ignoré du patron ?

... Eh bien, nous n'avons jamais pu savoir ce qu'il en fut. Le lendemain matin, à l'heure où les divers groupes quittent l'étude pour se répartir dans les différentes salles de classe, c'est la patronne qui se présenta pour recueillir les élèves de Matamore. Nous chuchotions entre nous :

- Serait-il malade, Matamore ?
- Aurait-il foutu le camp, Matamore ?
- Le patron l'aurait-il mis à la porte ?
- S'il l'a mis à la porte, c'est qu'il a su. Et, s'il a su, comment a-t-il su ? Est-ce Matamore qui a raconté ? Est-ce le gosse qui a cafardé ? Ou une tierce personne, témoin de la scène, qui serait venue au bureau ?

... Nous eûmes beau questionner Renée, Emilie, le gosse, les autres profs, nous ne sûmes jamais ce qu'était devenu ce matamore froussard. Et si j'évoque ce fait aujourd'hui, plus de six lustres après coup, c'est qu'à l'époque, il nous avait paru unique dans les annales de l'établissement. Pour nous, il dépassait de beaucoup un simple chahut (les simples chahuts étaient eux-mêmes inconnus dans notre collège) ; il tenait à la fois de la rébellion collective et de l'insurrection...Et, plus d'une fois par la suite, nous nous demandâmes comment nous avions pu oser pareille chose.

... Evidemment, aujourd'hui, en cette fin du vingtième siècle, où profs et pions subissent de bien plus graves affronts, un tel fait ne mériterait pas deux lignes de récit.

... Les épreuves du brevet devaient se dérouler à Tours, dans les locaux de l'Ecole primaire Supérieure Paul Louis Courier à partir de 8 heures. Il était donc impératif de s'y rendre la veille pour y coucher, ce que firent mes autres camarades.

Dans son souci d'économie (pour éviter les frais d'Hôtel), mes parents qui me répétaient souvent que la poursuite de mes études leur coûtait énormément, m'enjoignirent de me rendre chez mon oncle à Joué, localité distante d'environ dix kilomètres du centre d'examen.

... Cette décision de mes parents eut, comme on le verra, des conséquences fâcheuses sur la suite des événements.

... Certes, je fus très bien reçu à Joué chez mon oncle et ma tante mais je dus partir de chez eux très tôt le jour de l'examen et après bien des péripéties, je pus prendre le tramway à 7h20. J'allai à l'avant de la voiture. Je lus « Défense de parler au conducteur ». Je me hasardai pourtant :

- Je vous donne dix sous si vous pouviez aller plus vite.
- Peux pas ! répondit l'homme. T'en fais pas... T'arriveras ...
- Mais c'est que je dois prendre la correspondance pour la cathédrale...
- T'en fais pas, que j'té dis. Si t'as pas la première, t'auras la suivante. Et puis, à la cathédrale, les curés, ils ne sont pas si pressés que ça !

-C'est pas les curés que je vais voir. Je vais au Brevet, à l'école supérieure. Et il faut que j'y sois à huit heures.

-Tu y seras, à moins que le copain qui fait Rabelais-Cathédrale soit déjà parti.

... Il était parti. Et l'horloge de l'école Rabelais indiquait 7heures 40.

-A 50, tu en auras un autre, dit le wattman. Et un quart d'heure après, tu seras à la cathédrale. S'il est à l'heure...

... Sans hésiter une seconde, je me lançai à pied. Je ne risquais pas de me tromper de chemin : je n'avais qu'à suivre les rails.

... La rue Giraudeau, l'extrémité du boulevard Béranger, la rue Jules Charpentier...Je ne m'étais pas imaginé qu'il y eût tant à parcourir à pied. En passant près des Halles, je vis qu'il était 8heures moins 4. J'avais couru tout le long de la rue Néricault-Destouches... J'étais à bout de souffle. Au moment où j'arrivais au bout de la rue Emile Zola, j'entendis sonner les huit coups de l'heure. J'avais encore au moins quatre cents mètres à parcourir. Je me disais : « L'appel ne sera peut-être pas fait... ». Enfin, j'aperçus un porche surmonté d'une enseigne « ECOLE PRIMAIRE SUPERIEURE ». Je la franchis. La cour était vide. La concierge me dit : c'est là-bas... la porte du coin. Je me précipitai. La porte franchie, je me trouvai dans un long couloir désert. Je tendis l'oreille. J'entendis une voix d'homme qui demandait :

-Tout le monde a sa feuille ? Tout le monde a mis son nom ?...

...J'ouvris la porte d'où venait la voix. Très grande salle. Un monsieur à lorgnon était en train de décacheter une grande enveloppe devant la soixantaine de candidats prêts à écrire.

-Qui êtes-vous, jeune homme ? Que venez-vous faire ici ?

-Je suis Maurice Davau, du collège de Loches.

-Ah... C'est vous, l'absent ?

-Oui... Non, monsieur. J'arrive. Je suis en retard à cause du tramway de Pont-Cher...

-De Pont-Cher ? Que me racontez-vous là, si vous êtes de Loches ?

-Monsieur, j'ai couché chez un oncle à Joué... Je vous prie de m'excuser...

-Ah ! Tout de même ! Vous n'avez pas de montre ?

-Si monsieur, mais...

-Je ne veux pas savoir. Allez-vous asseoir vite à la place vide, là-bas...Une demi-minute de plus et je vous renvoyais chez votre oncle. Vous mettez votre nom sur votre feuille après la dictée qui commence. Je l'ai déjà lue...Je ne recommence pas pour vous. Ecrivez le titre : » Au comice agricole d'Yonville ».

... Encore essoufflé d'avoir couru, je sentais mon cœur battre à grands coups. Et ma main tremblait en écrivant. Fort heureusement, le texte ne m'était pas inconnu : je l'avais lu dans « Madame Bovary », de Flaubert. Mais mon émotion était telle que je ne savais plus s'il fallait deux l à amollir, un ou deux r à carriole, et si tel participe passé devait ou non s'accorder. Mon embarras était d'autant plus grand que je sentais l'un des surveillants presque constamment derrière mon dos. Mes hésitations s'accrurent lorsque je relus, et je multipliai ratures et surcharges. Les questions m'embarrassèrent aussi. Bref, en rendant ma feuille, j'étais loin d'éprouver de la satisfaction. Je me disais : « A la composition française, je vais me rattraper » ... Mais le sujet de celle-ci me déçut : Commenter, à l'aide d'exemples pris dans l'actualité, ces deux vers de Victor Hugo :

« Ceux, qui pieusement, sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie ».

Certes, nous vivions une période où, de la Mer du Nord à la frontière suisse, et aussi dans les hôpitaux militaires, on mourait beaucoup ; on commençait aussi à ramener dans leurs villages, des corps de soldats « tombés au champ d'honneur ». Un soir, à la gare de Loches, n'avais-je pas assisté au transfert d'un cercueil entre un wagon plombé du grand train et un fourgon du petit train ? Et, comme toutes les personnes présentes, voyageurs et employés du train, ne m'étais-je pas longuement incliné en m'apitoyant sur cet homme du Montrésorois, le premier qu'on rapatriait entre quatre planches ? Le sous-préfet était là ; le maire de Loches était là, ceint de son écharpe ; d'autres personnalités aussi s'étaient déplacées ; et il y avait un clairon qui sonnait « aux champs ». C'était évidemment très émouvant. Mais le jour de l'examen, je me sentais fort peu inspiré et j'eus beaucoup de mal à remplir les deux pages de ma « copie », alors que je voyais mon voisin écrire, écrire... et demander une feuille supplémentaire.

... Au restaurant du Grand Turc, par contre, je n'eus pas assez de pain ; j'aurais dévoré tout le plat de bœuf bourguignon, tellement mon pas accéléré et ma course du matin m'avaient épuisé ! Ce n'est qu'au dessert que nous échangeâmes nos impressions sur le travail du matin. Les copains disaient comment ils avaient écrit tel ou tel mot de la dictée. Moi, qui les avais écrits autrement, j'étais de plus en plus inquiet. A ma demande, le maître d'hôtel sortit un dictionnaire : c'est eux qui avaient raison. Pauvre de moi ! Je me mis à trembler. Les copains me firent servir un café pour m'aider à reprendre mes esprits

-Tu n'as pas été bien inspiré d'aller coucher à Joué ! me disait Hubert. Nous autres, on a bien dormi ici et on était en forme.

-Tu vas te rattraper cet après-midi ! m'encourageait Tessier. Tu es bon en math.

... Bon en math ? je n'en étais plus sûr...

Le problème mettait en compétition trois robinets dont une cuve était pourvue. Le gros robinet apportait de l'eau ; les deux autres, plus petits, en prenaient. Ils avaient des débits différents et n'avaient pas été ouverts en même temps. Il s'agissait de trouver l'heure précise à laquelle la cuve serait pleine. C'était un calcul tout à fait classique à l'époque. Nous en avons faits maintes fois de semblables. Mais les opérations me parurent d'une longueur inhabituelle. Ma réponse finale comportait des minutes, des secondes et des tierces. « Bah ! me dis-je, un calcul ne tombe pas toujours juste. »

La question de théorie arithmétique était celle-ci : « Démontrez que si **a** et **b** sont pairs, **a²+b²** l'est aussi. L'astuce était simple : il suffit de faire intervenir l'égalité :

$$(a+b)^2 = a^2 + 2ab + b^2$$

Mais je ne la vis pas. J'entrepris une longue démonstration en donnant successivement plusieurs valeurs concrètes à **a** et **b**. C'était clair, mais plutôt une vérification qu'une démonstration. A la sortie, nous échangeâmes nos impressions. Batailler et Hubert s'étaient embrouillés comme moi dans leurs calculs et, comme moi, ils n'avaient pas vu clair dans la question de théorie. Tous les autres pensaient avoir bon.

-On verra bien. C'est la guerre : ils vont être moins exigeants.

- Espérons !

... « Ils » ne le furent sans doute pas moins. Le mardi matin, quand j'arrivai à l'Ecole supérieure, en tramway cette fois, mais avec le même retard que la veille, j'aperçus Hubert et Batailler qui sortaient du long couloir :

-On est collés tous les trois, dirent-ils.

-Ah merde ! Qu'est-ce qu'il va me passer, le père Leuf !

... A Joué, quand ma tante me vit revenir, elle parut très surprise.

-Je ne suis pas reçu, dis-je.

-Pas reçu ? Tu veux me faire marcher ?

-Non, vraiment pas reçu...

-Eh bien tu recommenceras !

-Bien sûr. Mais je suis déçu. Très déçu. Et mes parents vont l'être aussi.

-Ah ça, sûrement. Ton père avait écrit que tu avais si bien travaillé toute l'année, que tu étais dans les premiers de ta classe...Qu'est-ce qui s'est passé ?

... Je n'osai pas lui dire la vérité. Pas lui dire que c'était à cause du tram de Pont-du Cher. Pas lui dire que si mes parents m'avaient laissé avec les autres, loger au Grand Turc, je n'en serais sans doute pas là...Car ils n'y étaient pour rien, mon oncle et ma tante ; ce n'est pas eux qui avaient proposé de m'héberger !

... Au collège, c'est la patronne qui m'accueillit. Je lui racontai ce qui s'était passé, la difficulté que j'avais eue pour arriver sur le lieu de l'examen...

-Oui, dit-elle. Cet échec est bien regrettable. Mais il était à prévoir : d'abord, ainsi que nous l'avions conseillé, il vous eût fallu une autre année de préparation ; ni vous, ni vos parents n'avez voulu l'admettre ; on voit aujourd'hui qui avait raison...Ensuite, cette histoire de coucher chez votre oncle, ça ne tenait pas debout. Pis : c'était insensé ! Et je ne me gênerai pas pour le dire à vos parents.

Tout cela était dit d'un ton peu amène. En descendant ma malle, Renée murmura :

-M. Lefort n'est pas content d'avoir eu trois échecs. Mais il dit que le vôtre ne vous est pas imputable. Je ne sais pas ce qu'il entend par là. ...

... Je n'eus pas le temps de répondre. Le patron arrivait. Il me parla doucement :

-C'est très ennuyeux, Maurice Davau, de ne pas rentrer chez soi avec son brevet en poche. Mais tu as fait ce que tu as pu, tu as bien travaillé toute l'année. Je ne te fais aucun reproche.

... De telles paroles me faisaient un bien immense après tout ce que je venais d'entendre. Il continua :

-J'insisterai auprès de tes parents pour qu'ils ne renouvellent pas, en octobre, l'erreur qu'ils viennent de commettre. Ce peut être très agréable d'aller coucher chez son oncle et sa tante, mais c'est à exclure en pareille circonstance. Repose-toi un peu en allant dans les champs. Puis, reprends tes livres et tes cahiers ; fais des exercices, des révisions ; tiens-toi au courant de l'actualité ; lis des journaux, des revues... Ainsi, tu seras prêt pour la seconde session. Dis-toi que ton échec n'est qu'un accident.

...Il me serra la main, chose qu'il ne faisait que très rarement à l'égard d'un élève.

... En descendant du train à la gare de Genillé, j'aperçus mon père qui attendait près de sa petite carriole.

-On a vu, ce matin, dans la Dépêche, que ton nom n'était pas dans la liste des admissibles. J'ai pensé que tu pourrais arriver par ce train. Alors, je suis venu, à cause de ta malle. Je te dis tout de suite que tu ne recevras pas de reproches à la maison. Moi aussi, j'ai connu un échec quand j'avais ton âge...

... Ces paroles me soulagèrent. J'aurais voulu raconter mes déboires mais je ne trouvais pas les mots. Mon père vit que j'avais les larmes aux yeux :

-Tu nous raconteras cela à la maison, dit-il.

... En passant près de la fontaine de la Lande, nous aperçûmes des faneurs dans un pré. Mon père en profita pour annoncer :

-Demain, nous irons virer le foin dans la prée de Saint Quentin. Il est coupé depuis ce matin. Le temps n'est pas sûr. Faut pas attendre trop longtemps pour le rentrer.

...Les paroles du père Leuf me revinrent alors en mémoire : « Repose-toi en allant dans les champs » ... « Bon, me dis-je, je me reposerai, fourche ou râteau en main, en faisant des « rondes » et des « muloches » ...

... En arrivant au bourg, je voyais des gens qui, au bruit des sabots du cheval et des roues de la voiture, levaient la tête, nous regardaient passer, nous dévisageant. Des gens qui, sans doute, se disaient :

-Le drôle à Jules Davau, il a point réussi. C'est core pis qu'à son çartificat !

... Les larmes coulaient sur mes joues lorsque j'embrassai ma mère et ma grand-mère. Ni l'une, ni l'autre ne me firent de réflexions. Et pourtant, elles devaient en avoir envie !

...Ce n'est qu'après le souper que je retrouvai la force de tout raconter. Ce que je fis sans égratigner personne...

Toute la fin de la semaine se passa dans les foins.

Le lundi, un pli arriva de Loches. C'était la note de fin de trimestre. Une carte y était jointe : « Le Directeur du Collège Alfred de Vigny présente ses compliments à Monsieur et Madame Davau et les prie de bien vouloir s'entretenir avec lui dès qu'ils le pourront ».

-Des compliments, des compliments, dit ma mère, y'a vraiment pas d'quoué !

-Je lui porterai ses sous mercredi, décida mon père.

... Entre temps, on acheva de rentrer les foins dans les greniers. Puis, il y eut l'accolage et le troisième sulfatage des vignes, les arrosages du jardin...

J'avais des ampoules aux deux mains.

Tout le monde était maintenant au courant de mon insuccès. Dans la rue du village et sur le chemin des champs, j'évitais de rencontrer des gens. Ma mère, qui ne comprenait pas du tout mon état d'âme, disait :

-Faut causer aux gens. C'est-i qu'tu fais le fier, à présent ? Va don qu'ri la Dépêche cheu Michaud...Et après, t'irâs qu'ri l' pain cheu Huette.

... Un soir, je rencontrais la Bébelle Garnier :

-ça fait qu'té v'là ervénu... I paraît qu'c'est fini, ton collègue ? Te vâs éeder cheu toué ? Ou apprende in mét'quier ?

-Qui t'a dit ça ?

-ça s'dit dans l'bourg.

... Si ça se disait, n'était-ce pas dans les choses envisagées ?

Ah ça, je n'y avais pas pensé... Après tout, c'était la guerre. Était-ce décent, pour des parents terriens, d'avoir leur fils en pension alors que tant de bras manquaient au village ? J'aurai voulu savoir. Je n'osais pas poser la question. Mais j'eus la réponse, de façon imprévue, le dimanche suivant, jour où le cousin Camus, mécanicien à Amboise, venait faire la vérification annuelle du matériel de battage.

- Alors, fiston, me dit-il, t'as pas eu de chance ? T'en fais pas : moi, j'ai besoin d'un apprenti en mécanique. Si ça te dit, je te prends ; ça ne te déplairait pas ?

- Non, bien sûr, mais...

... C'est ma mère qui continua :

-On t'en remercie, cousin. Mais il va encore essayer à la session d'octobre. S'il n'était point reçu, on te ferait signe. Son père, qui n'a pas continué après l'échec qu'il avait eu n'en est pas mort. Être maît' d'école, c'est bien joli... Mais quand on peut pas, on peut pas...

... Je savais désormais à quoi m'en tenir : la session d'octobre était ma dernière chance. C'est ce que mon père confirma au père Leuf lorsque nous le vîmes, le mercredi suivant :

-Il va se représenter. Il compte bien être reçu : Mais, pour le cas où il ne le serait pas, nous avons prévu une autre voie...

... Le patron ouvrit de grands yeux :

-Pourquoi une autre voie ? Il sera reçu ; j'en suis presque certain. Son échec de juin, c'est un accident dans lequel il n'a aucune responsabilité. C'est vous, le responsable, par votre refus des frais d'hôtel... Vous dites qu'il va se représenter. Pour qu'il se représente, il faut que je l'inscrive sur la liste de mes candidats. Et pour que je l'y inscrive, il faut que je sois sûr que vous ne recommencez pas votre histoire de coucher chez l'oncle... Je suis formel.

-Monsieur le directeur, nous avons cru bien faire. La fois prochaine, il suivra ses camarades.

-Ah bon ! Mais j'ai aussi une autre requête à vous présenter. Je sais que chez vous, il a à vous aider dans vos travaux. Je ne vais pas contre, surtout dans les temps que nous vivons. Mais, de grâce, laissez-lui assez de temps libre pour qu'il revoie ses cours et s'entretienne en lecture. Juillet, août, septembre, trois mois sans ouvrir un livre, ce serait impensable. Chaque semaine, de la mi-juillet à la mi-septembre, il recevra une série de sujets

et de questions d'examen auxquels il devra répondre par écrit dans les huit jours suivant la réception. J'y tiens. C'est peu coûteux et très profitable.

-Monsieur le directeur, acquiesça mon père, ce sera fait. Faut-il payer d'avance ?

-Oui. Le coût de ce service est d'ailleurs ajouté à la note que voici.

... Mon père paya. Et nous repartîmes.

-Tu vois, Maurice, que nous ne lésinons pas sur ce qui peut t'aider. A toi de faire le reste.

-Je m'y emploierai. Mais il faut que j'en aie le temps...

-Tu l'auras.

... Cette parole fut tenue. Tout au long de ces trois mois, j'eus, presque chaque jour, l'après-midi libre.

En août, quand les battages furent commencés, mon père me demanda d'aller le remplacer à la machine trois matinées par semaine. Ces jours-là, dès quatre heures du matin, je sautais sur ma bicyclette et me rendais à deux ou trois kilomètres de là, dans la ferme où, en compagnie de deux autres hommes d'équipe, je devais assurer le montage de la locomobile et sa mise en chauffe. Ce travail ne me déplaisait pas. J'étais même heureux.

De faire là mon petit patron et fier d'être devenu assez fort de l'échine pour dresser moi-même la haute cheminée de fonte. Quand la machine était en marche, que son ronronnement se poursuivait normalement, je m'asseyais sur la caisse à outils, à l'ombre d'un arbre ou d'un pan de mur, et je révisais mentalement mon programme.

Fin septembre, trois jours avant l'examen, je me rendis à Loches avec une petite valise pour tout bagage. Le patron nous fit faire deux examens blancs complets et une dictée supplémentaire pour s'assurer que nous étions en forme. Le dimanche soir 30 septembre, il nous accompagna à la gare et nous souhaita bonne chance.

... Au Grand Turc, nous avions chacun une chambre. C'était la première fois que je logeais dans un hôtel de chef-lieu. Les bruits de l'avenue Grammont et la place du Palais m'empêchèrent longtemps de dormir et, le matin, m'éveillèrent de bonne heure.

A sept heures et demie, je dis :

-En avant les gars ! Cette fois, je ne veux pas être en retard...

... La dictée (un texte de Loti) me parut plutôt facile. La composition française m'embarrassa un moment. Le sujet était : « Depuis le début de la guerre, vous avez été témoin d'une scène qui vous a ému. Faites-la revivre sous votre plume et dites quels sentiments elle vous a fait éprouver ».

Je ne savais pas que choisir. L'annonce de la mobilisation ? Le départ des mobilisés ? Les obsèques d'une victime de la guerre ? Je me dis que c'étaient là les sujets qui, presque à coup sûr, seraient choisis par la majorité des candidats. Je me souvins d'un conseil de Jacquot : « Eviter le banal et le réchauffé ». Et je me mis à décrire ce que j'avais vu, un jour, en revenant de ma demi-journée de machine : une femme, restée seule dans sa ferme, harnacher le gros percheron, l'atteler à la charrue et lui crier : « Hue ! » tandis que le soc attaquait le chaume. Guêtrée comme un laboureur, penchée sur les mancherons et clignant de l'œil pour

tracer un sillon droit, elle allait, trébuchant sur une motte, se redressant sur la suivante, toujours avec la même ardeur... A l'extrémité du champ, elle avait eu bien de la peine à soulever la charrue et à la mettre en place pour prendre un autre sillon en sens contraire. Je lui avais proposé mon aide. Elle avait ri :

-« J'y arrive bin toute seule.Ou presque bin. J'voudrais tant que l'champ seye prêt à emblaver quanque mon souldat va arriver en parmission la s'maine qui vint ! »

... J'étais en verve. Je remplis les deux pages de ma feuille.

Du problème de fractions et de la question de géométrie sur les triangles semblables je vins facilement à bout.

... Je me disais : « Ça doit marcher ». Mes deux copains, Hubert et Batailler étaient satisfaits aussi.

Enfinement, nous fûmes reçus tous les trois !

MA QUATRIEME ANNEE DE COLLEGE

- « A lundi ! » avais-je répondu aux copains Hubert et Batailler en les quittant sur le quai de la gare de Loches.

... Bien entendu, dans nos pensées, il s'agissait du lundi suivant. Jeudi, vendredi, samedi et dimanche à passer dans nos familles après le succès que nous venions enfin de remporter, cela nous semblait mérité ; de plus, fort agréable en ce début d'automne, mais tout à fait suffisant...

...Ce que nous ne savions pas, c'est que pour moi, ce congé supplémentaire allait se prolonger...

...Après les gamays de la Pinassière, les cots de la Frétière, et les pineaux d'Aunis d'Arpentigny, il y eut les « blancs » des Bûchers. On n'en finissait pas de presser sur les sécateurs, de vider les « siaux » dans la hotte, de « dépoter » la vendange. Les « tirages » de cuves, les « persurages », les entonnages, les rinçages de « poinçons », on en avait les mains toutes noires. Chaque soir, je les trempais dans un bain d'eau fortement javellisée... Mon père disait :

-A qué bon ?D'main, a s'ront oussi nouères. Tant qu'on est dans la vinasse, faut point compter avouère des mains d'kiuré !

... Mais je persévérais, dans la crainte de rentrer au collège avec mes doigts de vendangeur. Car je pensai : « Si je ne suis pas rentré le lundi escompté, ce sera pour le lundi suivant... ». Non. On avait toujours besoin de moi. Après le vin, ce fut le cidre. Des pommiers, nous en avions aux quatre coins de la commune. Nous partions, Chicot attelé au petit tombereau, avec l'échelle de huit pieds, une perche de châtaignier, deux « paillons » d'osier et une douzaine de sacs de jute. A chacun des arbres, je montais à l'enfourchure des branches, je m'allongeais sur chacune d'elles et je secouais, secouais, de toute la force de mes bras. Les pommes dégringolaient à terre où elles faisaient, en quelques minutes, un épais tapis bigarré de vert, de jaune, de rose et de rouge. D'en bas, perche en main, mon père abattait les fruits qui, en bout de branche, avaient résisté à mon secouage.

-Encore une, à ta droite...Encore deux à ta gauche ! criait ma mère.

... Des récalcitrantes pour lesquelles je devais faire des acrobaties et secouer encore, au risque de perdre l'équilibre, pour qu'on ne voie plus rien que des feuilles sur les ramures. Car, pour un tout petit fruit aperçu au sommet de la plus haute branche, on m'aurait fait remonter dans l'arbre ! Je descendais enfin et passais au pommier suivant, tandis que mon père, accroupi sous celui que je venais de quitter, s'affairait à remplir les « paillons ». Le tombereau plein de fruits en vrac et enfaîté de sacs pleins à craquer, nous revenions, après avoir poussé aux roues pour aider Chicot à démarrer dans la terre déjà un peu amollie par les premières pluies d'automne. Mon père vidait les sacs et basculait la caisse du véhicule sous le hangar et nous repartions vers un autre champ. Le soir, j'avais les épaules brisées d'avoir gaulé et le dos moulu d'avoir ramassé. Le lendemain, toujours avec le précieux tombereau, j'accompagnai mon père chez le fermier de la Planchette, auquel nous allions emprunter le « casse-pommes », lourd et encombrant moulin portatif à manivelle qu'il fallait hisser dans le véhicule. De retour à la maison, on commençait le « cassage » des pommes. Tandis que mon père déversait les fruits dans la gueule de l'appareil, 'paillounée » par « paillounée », je tournai la manivelle. Les pommes, écrasées, déchiquetées broyées tombaient en lambeaux sur la maie du pressoir et je voyais leur pulpe blanche virer presque aussitôt au jaune et prendre peu à peu des tons de rouille. Mais en dépit de la démultiplication des engrenages, la besogne était dure ; mes

épaules, encore endolories du hottage des jours précédents et du gaulage de la journée, demandaient grâce. Je disais à mon père :

-Je n'en puis plus...

... Alors, il me relayait à la manivelle et je le relayais au ramassage de la pulpe. Ainsi, jusqu'au souper, et encore après souper, tant qu'il y en avait. Sur le pressoir, on façonnait la motte, on mettait la charge, on poussait sur la barre et, bientôt, le jus coulait à la « goulotte ». Un jus blond et limpide auquel nous goûtions sans plus tarder. « *Un verre dé cide nouviau, c'est pus bon qu'c'est biau* », disait mon père. Et, en effet, comme moi, il « erdoblait » ! Mais il ajoutait : « *J'eume mieux la couleur du gamay !* ». Il est évident que si nous n'avions pas vu ce liquide jaunâtre sortir des pommes, nous n'eussions même pas voulu y goûter !
...La dernière goutte pressurée, j'allai faire un tour au cellier.

-Six pièces ! dis-je. Tu pourras encore en vendre au collègue ?

-Non, répondit mon père. *On l'bouéra icite. Paqué, noute vin, i s'ra pou l'armée.*

-Dommage ! Parce que, au collègue, tout le monde le trouvait bon, le cidre du Liège ...

... Dans mon lit, harassé, je pensais : « Maintenant que le vin et le cidre sont faits, je vais pouvoir rejoindre les copains ». Nous étions arrivés au quinze octobre et le père Leuf avait envoyé un mot : « Ne gardez pas Maurice trop longtemps : son succès à l'Ecole Normale est en jeu ».

-*L'Ecole normale, c'est-i ben eutile à présent qu't'âs ton brevet ?* avait demandé ma mère. *J'ai lu su ton diplôme : « Brevet élémentaire de capacité pour l'enseignement public » Avec ça, tu porrais d'mander une place dé sous-maît. Jeustément, on a dite qu'il en manquai iun à Genillé ...*

-*Non, trancha mon père. J'veux pàs qu'il âille moins loin qu'moué .Et moué j'sé allé jeusqu'au concours d'entrée....*

... J'étais en train de rassembler mes affaires de collègue quand on entendit frapper à la porte. C'était le maire de la commune :

-*Mon pouve Jules, dit-il, i va fallouère quet'értartes anc ta machine. L'préfet vint d'envouéyer eune cirkiulaire qui dit qu'i faut point léesser parde la graine dé tréfe. To les tréfes deuvent ête battus.*

-*C'est qué, répondit mon père, ma machine n'est point faite por et ça et j'ai pûs monparsounel !*

-*Jé l'sais. Mais, primo, eune batteuse à tréfe, y'en a eune à Chemillé, cheu Baratault. J'ai téléphoné à mon collègue : alle est libe lindi ; i seuffit d'aller la qu'ri anc deux chouaux. Et, deuzio, y'a p^s bésouin d'in engraineux : i seuffit d'pousser l'tréfe à la forche dans le l'batteur...*

-*Dans ce cas, faut qu'te réquisitioune un charr'quier . C'est point moué qui peut allerla qu'ri anc mon p'tit Chicot.*

-*D'assent. Et éiou que tu t'installerais ? Su l'péloué du Marchais ? T'arais l'iau à portée pou ta chaud'guinée...*

-*L'iau, oué ! mais y'arait eoussite la poussiee qué l'vent rabat'traite su l'bourg... et ça f'raite pléesi à parsoune.. J'eume mieux aller su l'péloué des Péguet, à la Galerie. C'est pus loin por moué mais on s'raite pus tranquille : on incoumoud'raite point l'monde.En pus, les*

Peguet ont déjà eune bauge dé tréfe tote prête : jé l'sais pasqué j'les ai aparçus hiar qui l'entâssaient.

- Moué, ça m'est égal...

-Eh bin, t'âs pûs qu'à l'faie assavouère dans tote la commeune. To d'suite. Pasqué, moué, j'veux bin m'installer, mais pa pu qu'por trouais jours... En trouais jours,y'a déejà l'temps d'en batte pûs mal de chârr'tées !

-Tojou d'assent. J'vâs, dé ç'pûs, l'faie tamboriner pa mon champête. Qu'to ceusses qu'ont du tréfe à graine, i s'dépéechent dé l'faucher et qu'i prénnent jour et heûre anvec toué.

... Le maire parti, mon père dit :

-Heureûs'ment qu't'es côre là, toué Maurice. On s'ra pâ trop d'nous deux. C'est toué qui t'ékiup'râs d'chauffer la machine, d'la fais torner et d'téni l'carnet

-Le carnet ?

Oué. Pou chaquiun des cléients, te not'râ l'heûre où qu'on c'mince à torner et l'heûre où qu'on arréete. Te fais la sostraction et te fais l'compte à 40 centimes dé la ménute. Pendiment ç'temps-là, j'pousse les forchées dans l'batteur. Compris ?

-Oui. Mais, avec tout ça, le collège, c'est pour quand ?

-P'tête pou l'trouésième méequerdi du mouais...si j'soumes débarrassés dé to ç't'aria. T'en fais pûs : te rétrap'râs bin les aûtes. La guerre, c'est la guerre...On fait point coume on veut. Faut comprende ! Mossieu L'Fort, il a point d'ces embarras-là, li !

... Le lundi matin, donc, au lieu d'endosser mon uniforme de collégien, je revêtais la salopette et la vareuse de toile bleue et, coiffé du vieux chapeau de chauffeur en basane tabac, j'enfourchais mon vélo, avec, en bandoulière, la musette contenant nos repas de midi. A moins de cent mètres de la ferme de la Galerie, dans le chemin ferré qui y conduit, je rejoignis mon père qui s'y rendait à pied.

...Le montage de la locomobile et sa mise sous pression n'avaient plus de secret pour moi. De même que la mise en place de la longue courroie reliant le volant à la petite poulie du batteur. Mais, de batteuse à trèfle, je n'en avais encore jamais vu. C'était une Merlin, comme notre batteuse à blé, avec un agencement intérieur tout différent. Mon père s'occupa de la débâcher et d'installer les différentes petites courroies destinées à actionner les secoueurs, le tarare, le ventilateur. Moins d'une heure après, l'aiguille du manomètre étant arrivée sur 7, j'appuyais sur le levier de mise en marche et la poussière commençait à vole alentour car la batteuse, qui était ancienne, n'avait pas d'emporte-bales. Une poussière brunâtre qui eut vite fait de saupoudrer les toits, les feuillages, les herbes et, bien entendu, les bêtes et les gens du voisinage. Je la sentais entrer dans mon nez, dans mes oreilles et s'insinuer dans mes vêtements. Je la voyais bronzer la figure de mon père et épaissir sa moustache. Les chevaux éternuaient ; les chiens fermaient leurs paupières ; les oies perdaient peu à peu leur blancheur. Et, dans la haie voisine, les belles mûres que j'avais repérées le matin, cessaient d'être tentantes. Le poivrage devenait général. La bourre de trèfle se déposait partout.

Les heures s'écoulaient, moroses. Les charrettes des fermiers se succédaient le long de la batteuse ; les pages du carnet se remplissaient de noms suivis de minutes, et aussi de traces laissées par mes doigts charbonneux. A midi, un fermier complaisant voulut bien remplacer mon père, juste le temps de casser la « croûte » en ma compagnie, mais la machine ne s'arrêtait pas de tourner. Au loin, sur la route de Marolles, apparaissaient de nouveaux attelages. Jamais je n'aurais pensé qu'il y eût tant de trèfle, dans notre région ! Dans le passé, on se contentait, de couper les regains, avant ou après vendange, souvent sans en extraire la graine. Mais, cette année le gouvernement venait de donner des ordres : intensifier les prochains emblavements, semer des trèfles sur les blés pour que la récolte à venir, outre la

farine destinée au pain de l'armée, fournisse le fourrage nécessaire à un cheptel bovin qu'il était urgent d'accroître...

... Heureusement, le temps était au beau fixe. « Trouais jours », avait dit mon père. Mais quand arriva le mercredi, de nouveaux clients venaient se faire inscrire. Il en venait même des communes voisines car la nouvelle s'était répandue : « les Davau battent du tréfe su l'péloué d'la Gal'rie ». Eh bien les Davau en battirent jusqu'au samedi ! Les longs coups de siffler qu'il était de tradition de faire entendre pour marquer la fin d'un battage, se mêlèrent au son de la cloche sonnante l'angélus du soir. Et il faisait quasi nuit lorsque mon père fit sauter et enroula la grande courroie, tandis que, grimpé sur la locomobile, un vieux sac sur l'épaule, je rabattais la haute cheminée de fonte et l'assujettissais dans son logement, entre les deux soupapes.

... Rentrés au logis, notre premier travail était de nous mettre près du grand bassin plein d'eau de pluie, de nous laver de la tête aux pieds et de changer de vêtements. Pour ne plus voir ni sentir la bourre, cette bourre subtile et tenace qui nous importunait depuis toute une semaine. Ma mère disait :

-Mais, enfin, ma sope va être tote réferdie ! Allez-vous en féni ?

... Nous mêmes longtemps à en finir, tellement il y en avait à enlever...

... Nous arrivions à la salade et au fromage du souper lorsque mon père dit :

-Maurice, sans toué, j'arions pàs pu faie to ça... A pérsent, j'vâs povouère t'erméner à Loches. J'partirons d'main, sitoût après la sope dé méédi.

..

... Cette décision ne pouvait que m'être agréable. Mais la guerre se prolongeait. Hélas, la ligne de feu s'était à peu près stabilisée et, lorsqu'il était annoncé que nos troupes avaient progressé, ce n'était que de quelques centaines de mètres, parfois reperdus quelques jours plus après. Petites avances, petits reculs, toujours effectués après de meurtriers combats. A force de les entendre et de les lire, des noms de petits villages, de petits cours d'eau, de petits sommets nous devenaient familiers : Notre-Dame- de- Lorette, Vimy, Lassigny, Tahure, Craonne, Berry-au-Bac, le Mort-Homme, Douaumont le Grand couronné, le Vieil-Armand, l'Islette, la Vesle, la Suippe, l'Ornain...et combien d'autres que nous cherchions en vain sur nos atlas !

... A l'arrière, les hommes étaient tous mobilisés ; les plus âgés, jusqu'à quarante-cinq ans à la fabrication de la poudre et des obus dont il était fait une grande consommation d'un bout à l'autre de la ligne de front. Ainsi, un de mes cousins faillit être tué lors de l'explosion de la poudrerie du Ripault tandis que l'oncle Georges usait la peau de ses mains au tournage des obus de 75 dans une usine de Clermont-Ferrand. Aux vacances de Pâques, je vis que notre voisin, facteur-receveur, n'était plus là : certaines femmes, jalouses de son maintien à la poste, avaient à force de pétitions, réussi à le faire partir. Et une jeune fille arrivait pour le remplacer, au bureau seulement, une femme du village étant embauchée, pour faire la tournée. Mes parents étaient loin d'apprécier cette mesure :

-ça fait deux Foctiounaires au ieu d'inpou faie l'même travail ! C'est portant point l'moument d'gaspiller l'argent !

... L'Etat, pour faire place aux dépenses de la guerre, en demandant souvent, de l'argent ! Les emprunts se succédaient. Mon père souscrivait à chacun d'eux dans la mesure de ses petits

moyens. « To citoouéyen douét faie son d'vouère ! » répétait-il. Et il était « bon citoyen », appliquant scrupuleusement les principes patriotiques qu'on lui avait inculqués à l'école primaire, aux premiers temps de la Troisième. Un matin, ma mère m'avait dit :

-Maurice, quanque on mourra, faura point t'étouner d'point trouver d'or dans l'ormouée. L'peu d'louis qu'j'avions, on les a changés pou des billets. On a mis à la piace lé biau çartificat d'civisme qué l'facteur nou-a douné, anc noute nom écrite déssus en belle ronde ; Te l'troverrais darriée la pile de grous drâps. On cré qu'on a bin faite. Mais y'en a qui disent qué changer soune ôr pou des billets, c'est faie deurer la guiërre et faie tuer d'oûtes soldats. Et ceutes-là l'ont point douné...

Les trimestres se succédaient très vite, tellement nous étions accaparés, par la préparation du concours d'entrée à l'Ecole Normale.

... Un jeudi de la mi-juin, le père Leuf nous informa que nous aurions, le soir même, la visite du directeur de l'E.N qui avait mission d'effectuer une petite enquête auprès des candidats : renseignements sur la famille, aspect physique, aptitudes présumées, impression générale après dix minutes de conversation...

-Montez au dortoir, dit-il. Habillez-vous en dimanche et descendez au bureau pour que je vous passe en revue.

Quelques coups de brosse aux uniformes, une chemise propre, un beau nœud de cravate, des souliers recirés... Nous étions prêts. Par ordre alphabétique, j'étais le troisième à me présenter au bureau.

... Le directeur de l'E.N. m'apparut fringant, vêtu d'un beau complet trois-pièces gris clair, avec chemise blanche à col droit amidonné, cravate sombre ornée d'une épingle d'or, chaîne de montre accrochée au gilet, longues moustaches châtain foncé, droites, parfaitement effilées, et mouche de la même couleur. Je compris tout de suite pourquoi les normaliens l'appelaient parfois « l'homme aux belles bacchantes ». Il m'accueillit fort aimablement en me disant :

-Je ne vais pas vous retenir longtemps. Votre dossier d'inscription vous est nettement favorable. Monsieur Lefort que votre père s'était, autrefois, présenté à l'Ecole Normale...

-Oui, monsieur le directeur ; Mais il n'a pas été admis...

-Je sais, je sais... Et que fait-il comme profession ?

-Il cultive ses quinze hectares de terres et vignes ; il est agent local d'assurances et, selon la saison, géomètre-arpenteur et entrepreneur de battages.

-Ce qui prouve qu'il a su mettre à profit l'instruction qu'il a reçue... Et vous, vous voudriez être instituteur ?

-Oui, monsieur le directeur, j'aimerais bien. ;;

... Le père Leuf, qui attendait en lisant le journal sur l'unique banc de la cour d'honneur, me demanda !

-Et alors, Maurice Davau, cela s'est bien passé, cette prise de contact ?

Oui, monsieur le directeur.

-Evidemment, je ne peux pas dire que tu seras admis : cela dépendra de ce que tu produiras devant le jury, mais tu es en très bon chemin. Tu le sens bien, j'espère ?

-Je fais ce que je peux, monsieur le directeur.

...Finalement, dans l'ensemble, nous nous trouvions bien préparés au concours. Mais, au programme, figuraient aussi, dans la dernière partie qualifiée « oral », la musique et la gymnastique, c'est-à-dire deux choses complètement abandonnées au Collège depuis le début de la guerre.

... Le patron fit venir Cauchie :

-La musique, pour entrer à l'Ecole normale, dit celui-ci, c'est rien du tout ! Il suffit de préparer six petits chants scolaires. Des chants des recueils de Maurice Bouchor. Tout le monde en a chanté à l'école primaire. Vous en choisirez six, les copierez, les étudierez et je viendrai samedi soir vous les faire chanter.

... Dans les six que j'avais choisis, il y en avait quatre que je connaissais déjà. Hubert m'apprit à solfier les deux autres. Mais j'étais assez inquiet en me présentant devant Cauchie.

-Mon pauvre ami, vous chantez faux !

-Je le sais bien ! dis-je. Mais qu'y puis-je ?

-Vous direz que votre voix est encore en train de muer...

...Pour la gymnastique, le patron fit venir un moniteur de l'A.S.L. qui se trouvait en permission. Celui-ci nous apprit trois mouvements de gymnastique suédoise : nous n'aurions qu'à présenter devant la Commission celui que nous réussissions le mieux. Il nous emmena au chalet de gymnastique. Aux barres parallèles, nous étions tous minables, sauf Geoffriaud. A la barre fixe, j'étais toujours le seul à n'y pouvoir monter.

-Bah ! dit le moniteur. Si l'on vous demande de la barre fixe, vous direz que vous avez une douleur dorsale....

... Au début de juillet, les six élèves de première étaient allés subir l'écrit du bac à Tours. Huit jours après, les résultats arrivaient : ils étaient tous admis à subir l'oral. Mais l'oral, à cette époque, se passait à Poitiers. La veille de leur départ était un dimanche : C'était notre dernière promenade en forêt. Nous avions tous emporté un bouquin pour les ultimes révisions. Au bord de la route, alors que nous étions assis, adossés au talus, le « gosse » prit une photo et nous dit :

-Comme souvenir, je vous en donnerai une à chacun.

-Merci. Tu es bien gentil. On te paiera le coup au retour

... Effectivement, en descendant la côte sur Corbery, nous nous arrangeâmes pour fermer la marche, alors que le pion marchait en tête avec les jeunes. En arrivant devant le café-tabac, nous nous engouffrâmes dans la salle de consommation :

-Vite : douze absinthes !

... Mais il fallut bien donner le temps de fondre au morceau de sucre placé sur la cuiller à trous. Et prendre le temps de déguster, à petites lampées, le liquide verdâtre, nouveau pour la plupart d'entre nous ! Quand nous sortîmes, un bon quart d'heure après, nous aperçûmes le gros de la troupe qui nous attendait près du passage à niveau. Et le pion qui, rongé d'impatience et d'inquiétude faisait les cent pas en lorgnant dans notre direction.

-Je le dirai à monsieur le directeur ! nous cria-t-il au moment où nous allions le rejoindre.

... Et nous de lui chanter :

- « Et l'on s'en fout d'attraper un savon
-.....Et l'on s'en fout pourvu qu'on s'tape du bon ! ... »
- Vous êtes ivres ! C'est le comble ! Je dirai tout cela...
-Vous ne direz rien du tout parce que vous vous feriez engueuler pour nous avoir mal surveillés !

... Evidemment, il ne dit rien. Et l'eût-il dit que... c'était la fin de l'année !

Le mardi soir, les six copains de première revenaient de Poitiers avec leur diplôme en poche. Le lendemain, ils faisaient leurs malles.

Le jeudi, c'était le grand départ des autres classes. Nous restions seuls, les six candidats du collège au concours d'entrée à l'E.N., seuls jusqu'au dimanche midi.

A cette heure-là, les deux trains se croisant à Loches venaient de déverser dans la ville la cinquantaine d'autres candidats : ceux de Tours, ceux d'Amboise, ceux de Châteauroux et un isolé qui venait de Ruffec. Tous devaient être hébergés au collège puisque les dortoirs de l'E.N. servaient maintenant pour les blessés de guerre convalescents. Nous fîmes connaissance. Hubert, le plus âgé du collège, nous présenta :

-Voici Davau, dit-il, qui sera peut-être notre « poteau » ...
-Je n'ai pas cette ambition ! protestai-je. Tout juste celle d'être admis.

...Le doyen de l'équipe de Tours s'avança :

-Voici Deniau, qui pourrait bien être aussi notre « poteau » ...

... Je serrai la main de Deniau :

-Enchanté ! dis-je. Mais ne crois pas que je suis un concurrent bien redoutable !

...Les autres groupes ne mirent personne en avant :

-Nous nous contenterons, dirent-ils, d'être les derniers de la liste, mais d'y être !

... Le soir de ce même, à cinq heures, nous devions nous trouver à l'E.N., pour l'examen médical. Le directeur nous accueillit sous la marquise nord :

-Vous entrerez cinq par cinq, dans l'ordre alphabétique, vous vous mettrez torse nu et vous attendrez que je vous appelle individuellement pour pénétrer dans mon bureau où le

médecin-inspecteur assermenté vous examinera. A sept heures, la liste des candidats admis à subir les épreuves écrites sera affichée ici.

...Le « médecin-inspecteur » était, en réalité, un vieux médecin de Loches non mobilisé. Il me regarda la gorge, m'ausculta le cœur et les poumons, me tâta le foie et me dit :

-Baissez votre pantalon et accroupissez-vous... Bon ! Reculottez-vous.

... Sur la liste qu'il avait devant lui, il mit une croix devant mon nom, écrivit quelques mots derrière le paravent de sa main gauche.

Le directeur ouvrit la porte :

-Au suivant : monsieur Delacoux.

... J'attendis sous la marquise la sortie des copains de Loches et nous allâmes passer le temps à la terrasse d'un café de Beaulieu. A sept heures, la liste était en place. Nos six noms y figuraient.

... Le lendemain, les épreuves écrites commencèrent par celle d'orthographe. Elle se passa au mieux pour moi. Par contre, le sujet de composition française me mit dans l'embarras : « L'esprit de suite et l'esprit d'initiative. Donnez des exemples variés de l'un et de l'autre et dites quelle importance vous leur donnez dans la vie. » Jamais nous n'avions traité de sujets de cette sorte et nous nous regardions tous en nous grattant le menton. Après un quart d'heure de réflexion, je me mis à bâtir un brouillon. Péniblement. Mais, en le recopiant, quelques idées nouvelles me vinrent et je finis par rendre une page et demie de texte. A la sortie dans la cour, je ne vis que des figures moroses.

... Et c'est très perplexé que nous nous en allâmes vers le collège pour le repas de midi.

A deux heures précises, commença l'épreuve de maths. Deux longs problèmes, le premier sur les placements d'argent, l'autre sur les mobiles. Je m'en tirai facilement.

Le directeur de l'E.N. avait annoncé :

-Résultats de l'écrit demain à onze heures. Oral l'après-midi, à partir de deux heures.

...Dès dix heures et demie, nous étions dans les parages. Chaque fois que nous entendions une porte s'entrouvrir, nous nous avançons. Enfin, le directeur vint afficher la liste. J'avais peur d'y regarder.

-ça y est ! cria Hubert. Je suis dessus ! Toi aussi ! Barreau et Batailler aussi ! : c'est même par leurs deux noms que commence la liste puisqu'elle est établie par ordre alphabétique.

... Seulement alors, je m'approchai pour contrôler. Le directeur, qui se tenait sur le pas de la porte et qui m'avait reconnu, dit

-Mais oui, c'est bien vrai : vous êtes admis à subir l'oral.

... Nous revînmes vite vers le collège pour annoncer la nouvelle au père Leuf. Il se montra ravi :

-Quatre sur six, c'est juste ce que j'avais espéré...

... L'oral commença par la gymnastique. La commission, pour cette épreuve, se composait...du prof d'histoire et du directeur de l'école annexe, tous deux gens fort peu sportifs. A tour de rôle, nous fûmes priés d'exécuter, devant eux, un mouvement de notre choix, à condition qu'il fasse travailler à la fois les bras, les jambes et le tronc et que nous comptions tout haut le temps d'exécution.

Ma prestation fut jugée « assez satisfaisante » Restait l'épreuve aux agrès. Ne voyant dans les environs ni barre fixe, ni barres parallèles, j'avais poussé un soupir de soulagement. Trop tôt. Une longue échelle de charpentier avait été placée contre le bord du toit de l'annexe : il s'agissait de se placer à l'arrière, de se suspendre à l'un des barreaux, d'y effectuer trois tractions des bras puis, sans remettre pied à terre, de s'élever, à la force des bras, jusqu'à l'un des barreaux supérieurs.

A l'appel de mon nom, je me présentai, fis de mon mieux les trois tractions demandées, mais malgré mes efforts, mes bras refusèrent de me porter plus haut. Le professeur d'histoire disait :

-Eh bien quoi ? Encore un barreau, au moins !

... Juste à ce moment, passait le directeur :

-Il ne peut pas, dit-il. J'ai vu ses bras. N'insistez pas

... Je me laissai choir à terre, très penaud. Hubert me consolait :

-Tu as fait le mouvement de suédoise : tu n'auras pas zéro...

-En tout cas, ce n'est pas à la musique que je me rattraperai...

-Eh bien, allons-y tout de suite.

... Nous entrâmes dans une salle où se tenait le père Kappler, célèbre pour sa prononciation alsacienne et sa surdité. La question qu'il me posa d'abord était des plus simples :

-En quel ton est-on lorsqu'il y a deux dièses à la clé ?

-En ré majeur

-C'est bien. Tonnez-moi votre cahier de chant. Ah ! rien que du Pouchor, c'est bien... Très choli, le Pouchor. Chantez-moi chelui –chi.

... C'était « Joli Mai ». Je crus m'en être assez bien tiré. Il secoua la tête :

-Che n'est pas très chuste.

-Monsieur, c'est que ma voix est en train de muer...

- Chans doute, chans doute, mais elle n'est pas très chuste tout de même...

...Et je vis qu'il me mettait un 6.

-Allons voir le Chineur, proposa Hubert.

...Le « Chineur », c'était le prof de sciences, qui exerçait aussi à l'E.N. les fonctions d'économiste. Il y avait, dans son chapeau, un tas de petits papiers pliés.

-Tirez-en un, dit-il.

... Je pris celui qui se trouvait le plus près de moi. J'y lus : « Classification des vertébrés ». Mon visage rayonna : je connaissais très bien ce chapitre.

- Je suis prêt tout de suite, dis-je.
- Vraiment ? Alors, je vous écoute.

... Sans me presser, sûr de moi, je donnai successivement les caractères des mammifères, des oiseaux, des reptiles, des batraciens et des poissons. J'ajoutai :

- Monsieur, dois-je entrer dans le détail ?
- On ne vous le demande pas. Je vous remercie.

... Restaient l'histoire et la géographie. Le prof qui s'était occupé de la gymnastique était maintenant assis avec son assesseur sous l'un des tilleuls de la cour. Il m'accueillit par ces mots :

-Pressons-nous ! Il n'y a plus que vous à interroger. De ce fait, vous n'avez pas le choix : prenez le seul billet qui reste dans le chapeau. Vous avez cinq minutes de réflexion.

... Je lus : « Histoire : Conquêtes coloniales de la France aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles. Géographie : La région du Nord ». Je pensai que Champlain et Montcalm, je connaissais assez bien. Mais... la région du Nord... Zut ! C'était la seule qui me restât à revoir ! Dans les cinq minutes qui m'étaient accordées, je ne réussis pas à rassembler grand-chose dans ma tête et, je me demandais comment cela allait finir.

- Nous vous écoutons.

... Je dis ce que je savais sur la question d'histoire, mais je commis des erreurs de dates et j'omis l'échec de Lally-Tollendal à Madrid. En géographie, je dis que la région du Nord était « riche dessus et riche dessous », selon une expression qui me restait de l'école primaire, mais je ne savais quasiment rien de l'industrie. Alors je dis qu'il y en avait beaucoup et de toutes sortes...

- Très habile, interrompit le prof. Citez au moins les grandes villes.

- ... Lille... Arras...
- C'est tout ?

... Il voulait me faire citer Roubaix et Tourcoing. J'avais beau me creuser la tête, je ne retrouvais pas ces deux noms, pourtant importants. Alors, j'eus une idée : débiter les sous-préfectures apprises à l'école primaire : Douai, Cambrai, Dunkerque, Valenciennes, Boulogne, Saint-Omer, Béthune...

- Eh bien, voilà ! dit le Directeur de l'école annexe.
- Nous vous remercions, dit le prof.

... Ouf ! C'était fini !

. Je passai une mauvaise nuit. Nous devons avoir les résultats le lendemain

Le lendemain : OUF !

J'étais sur la liste des admis définitivement.



L'Ecole normale d'instituteurs fut installée en 1885, rue des Ponts

A son emplacement existait, avant la Révolution, le Collège des Barnabites de Beaulieu qui fut créé par la volonté commune des villes de Loches et de Beaulieu et tenu par les religieux de cet Ordre.